

Science-fiction

E.E. "Doc" Smith

TRIPLANÉTAIRE

Albin Michel

TRIPLANÉTAIRE

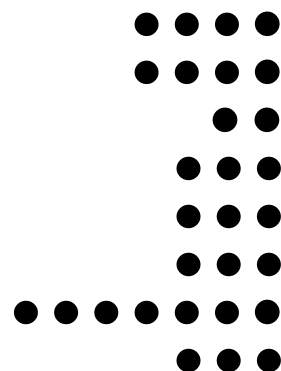
TRIPLANÉTAIRE

E.E. « Doc » Smith



Albin michel

**Science Fiction
Collection
dirigée par
Georges H. Gallet
et
Jacques Bergier**



La science-fiction l'avait prédit...

À peine si le débarquement de l'homme sur la Lune a émerveillé un moment. Chaque nouveau progrès, chaque nouvel exploit de la science, paraît être accepté comme tout naturel. Mais, au fond, ils n'en excitent que davantage notre insatiable curiosité des merveilles à venir.

De là, sans doute, vient le succès croissant de la « fiction » parmi un public de plus en plus large. Elle imagine, elle invente, elle dramatise, elle prophétise... Pour elle, rien n'est impossible. Elle s'évade de notre monde conventionnel. Elle entraîne le lecteur, hors de l'espace et du temps, dans des univers de possibilités inouïes.

C'est cette évasion, avec des aventures épiques, des émotions neuves, d'une variété infinie et d'un renouvellement incessant, qu'apporte notre collection « Science-Fiction ».

Édition anglaise :
TRIPLANETARY
W. H. ALLEN & COMPANY LIMITED,
London
© 1971 by Edward E. Smith, Ph. D.

Traduit de l'anglais par
Richard CHOMET

Traduction française :
© Édition Albin Michel, 1972.
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

À Rod

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre premier

L'aube des temps

Voici environ deux milliards d'années, deux galaxies entrèrent en collision, ou plutôt passèrent l'une au travers de l'autre. Peu important cent ou deux cents millions d'années, puisque ce fut à peine le temps nécessaire au déroulement de ce phénomène d'interpénétration.

À peu près au même moment, toujours avec la même marge d'erreur de 10 pour cent en plus ou en moins, la majorité des soleils des deux galaxies se trouva dotée de planètes.

Bien des indices tendent à prouver qu'il ne s'agit pas là d'une simple coïncidence. Cependant, selon d'autres théories, il ne s'agirait effectivement que d'un hasard, car tous les soleils auraient des planètes de façon aussi naturelle et inévitable que les chattes ont des petits.

Quoi qu'il en soit, les archives d'Arisia sont formelles : avant la collision des deux galaxies, il n'y avait jamais eu plus de trois systèmes solaires au sein de chacune d'elles et plus probablement un seul. Aussi, lorsque le soleil de la planète dont ils étaient issus vieillit et se refroidit, les Arisiens consacrèrent-ils tous leurs efforts à sauver leur civilisation car ils avaient à lutter contre le temps pour mettre au point les techniques appropriées susceptibles de leur permettre de déplacer leur planète d'un soleil moribond à un astre plus jeune.

Le passage forcé des Eddoriens vers le plan suivant d'existence ne s'était accompagné d'aucune violence physique, nous disposons également de l'intégralité de leurs annales historiques. Ces chroniques, volumes, bandes, disques en alliage

au platine, indestructibles même dans l'atmosphère délétère d'Eddore, confirment sur ce point les archives d'Arisia. Juste avant la collision il n'y avait qu'un et un seul système solaire doté de planètes dans toute la seconde galaxie et, avant l'apparition des Eddoriens, la seconde galaxie était totalement dépourvue de vie intelligente.

Ainsi, éons après éons, les deux races, chacune étant la seule forme de vie intelligente de sa galaxie et peut-être même de son continuum, demeurèrent dans l'ignorance l'une de l'autre. Les deux espèces étaient déjà anciennes au moment de la fusion. Le seul autre point commun aux deux races tenait à ce que chacune d'elles disposait d'énormes capacités intellectuelles et mentales.

En ce temps-là, Arisia était par sa structure, son atmosphère et son climat, une planète de type terrestre, aussi les Arisiens avaient-ils une apparence humanoïde. Tel n'était pas le cas des Eddoriens. Eddore était et est encore un monde géant, compact, aux océans sirupeux et empoisonnés, à l'atmosphère chargée de brumes corrosives et viciées. Eddore était et reste unique, si différente de tous les autres mondes des deux galaxies que son existence même restait inexplicable jusqu'à ce que ses propres chroniques révèlent qu'elle n'était pas originaire de notre espace-temps, mais provenait d'un univers étranger et terrifiant.

De même que différaient les planètes, différaient également les races. Au long de leur lente ascension vers la civilisation, les Arisiens passèrent par les habituels stades de sauvagerie et de barbarisme : l'âge de la pierre, du bronze, du fer, de l'acier, de l'électricité...

En fait, c'est sans doute parce que les Arisiens passèrent par tous ces stades que les civilisations qui se succédèrent firent de même, car les spores qui donnèrent naissance à la vie sur les planètes en voie de refroidissement des deux galaxies en collision étaient d'origine arisienne et non eddorienne. Les spores eddorienne, bien que certainement présentes, ont dû se révéler si étrangères à notre cosmos qu'elles ne purent nulle part s'y développer, quelles qu'aient pu être les variétés d'environnement de l'espace-temps que nous connaissons.

Les Arisians, surtout après que l'énergie atomique les eut libérés de leurs tâches physiques, s'orientèrent de plus en plus vers l'exploration des possibilités infinies de l'esprit.

Avant même la collision, les Arisians n'avaient déjà nul besoin d'astronefs ou de télescopes. Par le seul pouvoir de l'esprit, ils observèrent l'agglomération lenticulaire d'étoiles qui s'approchait de leur propre galaxie et qui, bien plus tard, fut connue des astronomes telluriens comme la nébuleuse de Lundmark. Ils surveillèrent attentivement, minutieusement, passionnément, ce phénomène statistiquement impossible. Les chances qu'ont deux galaxies de jamais se rencontrer frontalement sur le plan équatorial, et de passer complètement l'une au travers de l'autre, sont infinitésimales et la probabilité en est si faible qu'elle est même mathématiquement indistincte de zéro.

Ils observèrent la naissance d'innombrables planètes, enregistrant, grâce à la perfection de leurs mémoires, chaque détail de tout ce qui se produisit, dans l'espoir que, au fil des ans, eux-mêmes ou leurs descendants parviendraient à mettre sur pied une codification et une méthodologie leur permettant de comprendre ce phénomène jusque-là inexplicable. Détachés des soucis matériels, curieux, absorbés dans leurs pensées, les esprits arisians explorèrent systématiquement le cosmos jusqu'au jour où l'un d'eux entra en contact avec un Eddorien.

*

* *

Bien que n'importe quel Eddorien puisse à son gré prendre une forme humaine, en aucun cas ceux-ci ne peuvent être considérés comme humanoïdes. On ne peut pourtant pas non plus – car ce terme implique une notion d'inorganisation et de placidité – les cataloguer parmi les créatures amiboïdes. Ils étaient systématiquement polymorphes. En effet, chaque Eddorien pouvait non seulement changer de forme, mais aussi modifier la structure de ses tissus en fonction des nécessités du moment. Chacun d'eux pouvait faire naître et se développer tel ou tel membre lorsqu'il le jugeait bon, telle ou telle espèce de

pseudopodes appropriés à la tâche en cours. Selon les cas, ces membres voyaient leur consistance varier d'un extrême à l'autre. Petits ou grands, rigides ou flexibles, articulés ou tentaculaires, tout leur était permis. Filaments ou câbles, mains ou pieds, aiguilles ou maillets, cela ne leur posait aucun problème. Leur esprit contrôlait étroitement leur apparence physique.

Ils étaient asexués, asexués à un point que ne connaissent aucune des formes de vie tellurienne supérieures à la moisissure. Ils n'étaient pas simplement hermaphrodites, androgynes ou parthénogénétiques, ils ignoraient ce qu'était le sexe. Ils étaient aussi, dans tous les sens du terme, immortels, bien que vulnérables à certaines formes de violence. Chaque Eddorien, lorsque son esprit sursaturé approchait de la stagnation, se divisait simplement en deux individus, jeunes et vieux tout à la fois. Jeunes grâce au renouvellement de leurs capacités intellectuelles et au regain de leurs facultés d'assimilation, vieux car chacun des deux « enfants » était intégralement dépositaire des connaissances et souvenirs de son « parent » initial.

Et s'il est difficile de décrire verbalement l'aspect physique des Eddoriens, il est virtuellement impossible de décrire ou de dépeindre dans le cadre du contexte de la symbolique humaine, les méandres de leur esprit eddorien. Ces créatures étaient intolérantes, dominatrices, avides, insatiables, insensibles, dépourvues de scrupules et brutales. Elles étaient aussi persévérantes, intelligentes, capables, observatrices et efficaces. Elles n'étaient susceptibles d'aucun sentiment ou émotion propre aux races adhérentes à la civilisation. Jamais un Eddorien n'a même vaguement manifesté le moindre sens de l'humour.

Bien que n'étant pas essentiellement assoiffés de sang ou plutôt ne considérant pas le carnage comme une fin en soi, ils n'étaient pas plus adversaires que partisans de la violence. Quelle que soit l'importance de la tuerie envisagée, celle-ci était parfaitement licite si elle permettait à un Eddorien d'atteindre le but qu'il s'était fixé. Les massacres inutiles étaient, par contre, nettement réprouvés, non parce qu'il s'agissait de massacres,

mais parce qu'ils étaient inutiles et, de ce fait, preuve d'inefficience.

En outre, au lieu de s'éparpiller comme les différentes entités appartenant à la civilisation, sur une myriade de buts divergents, tous les Eddoriens, sans aucune exception, n'avaient qu'un seul et unique désir : la puissance, une puissance sans frein.

Du fait qu'Eddore était, à l'origine, habitée de peuples divers, peut-être aussi proches les uns des autres que les différentes races de Tellus, il va de soi que l'histoire ancienne de cette planète, lorsque celle-ci se trouvait encore dans son propre espace-temps, ne fut qu'une longue succession de conflits interminables. Or, depuis toujours, la guerre est à l'origine du progrès technologique. De ce fait, la race maintenant connue sous le nom d'eddorienne devint l'incarnation même de la technologie. Toutes les autres races disparurent, ainsi que les autres formes de vie, aussi peu civilisées soient-elles, qui eussent contrarié les desseins des maîtres de ce monde.

Ainsi, tout conflit racial éliminé, et leur penchant dominateur toujours aussi vif, les Eddoriens survivants se battirent entre eux : ce fut le temps de la guerre presse-bouton où l'emploi d'engins de destruction massive ne laissait pour toute défense que le recours à l'enfouissement sous la croûte planétaire.

Finalement, incapables de se tuer ou de s'asservir mutuellement, les quelques rares survivants durent convenir d'une sorte d'armistice. Du fait que leur espace propre était pratiquement dépourvu de systèmes solaires, ils décidèrent de translater leur globe d'espace-temps en espace-temps jusqu'à ce qu'ils en découvrent un si abondamment pourvu de planètes, que chaque Eddorien vivant puisse devenir le maître incontesté d'un nombre toujours croissant de mondes habités. C'était là un programme d'action propre à les satisfaire, car il offrait un exutoire à leur inextinguible soif de pouvoir. C'est pourquoi, pour la première fois dans leur histoire prodigieusement longue faite d'affrontements sans merci, les Eddoriens décidèrent de mettre en commun leurs ressources spirituelles et matérielles et d'agir en parfaite coordination les uns avec les autres.

Cette collaboration s'effectua tant bien que mal, ponctuée d'éclats et de décès brutaux. Les Eddoriens étaient conscients que la démocratie, de par son essence même, était inefficace. Aussi, n'envisagea-t-on même pas une telle forme de gouvernement. Pour ces êtres, seule une dictature pouvait offrir une garantie d'efficacité. De plus, les Eddoriens ne se ressemblaient pas tous et n'avaient pas forcément les mêmes capacités. Étant donné la complexité de leur nature, aucun Eddorien ne pouvait espérer s'identifier, même de loin, à ses congénères, et toute différence, si minime fût-elle, était ample justification à la création d'une hiérarchie.

C'est ainsi que l'un d'eux, très légèrement plus intelligent et impitoyable que les autres, devint le Tout-Puissant. Sa Haute Suprémie, entourée d'un groupe d'une douzaine environ de collaborateurs qui ne lui cédaient guère en capacité, formèrent un Haut Conseil, une sorte de ministère qui devint plus tard connu sous le nom de Cabinet Restreint. L'effectif en varia quelque peu, d'âge en âge, s'augmentant d'un membre lorsqu'un titulaire se scindait en deux, diminuant d'une unité lorsqu'un conseiller jaloux ou un sous-ordre envieux parvenait à se débarrasser d'un rival.

Ainsi, à la longue, les Eddoriens parvinrent entre eux à une certaine coopération. Il en résulta, parmi bien d'autres choses, le Corridor hyperspatial et la Propulsion aninertielle, propulsion qui fut, des millions d'années plus tard, dévoilée à la Civilisation par un Arisian opérant sous le nom de Bergenholm. Un autre aboutissement de cette coopération se manifesta immédiatement après le début de la collision galactique : l'irruption, dans l'espace que nous considérons comme normal, de la planète Eddore.

« J'ai présentement à décider si nous devons nous installer de façon définitive dans cet espace-temps, ou poursuivre nos recherches », déclara péremptoirement Sa Suprémie au Conseil. « D'un côté, cela exigera quelque temps pour que se refroidissent même les planètes déjà formées. Par ailleurs, avant que la vie atteigne à un niveau d'évolution suffisant et soit susceptible d'être intégrée à l'Empire que nous envisageons, bien des cycles s'achèveront. Pourtant, ceci est essentiel si nous

voulons avoir la possibilité d'exercer à un quelconque degré nos capacités. D'un autre côté, nous avons déjà passé des millions d'années à explorer des centaines de millions d'univers parallèles sans avoir nulle part trouvé un potentiel planétaire aussi prometteur que celui de cet univers. Il peut exister également certains avantages inhérents au fait que ces planètes ne sont pas encore habitées. Au fur et à mesure de l'évolution, nous pourrions intervenir dans le sens qui nous convient le mieux. Kron-Gènes, quels sont vos chiffres en ce qui concerne les possibilités planétaires des autres espaces ? »

Le terme « Kron-Gènes » n'était pas, au sens habituel du mot, un nom. Ou plutôt, c'était plus qu'un nom. C'était une pensée identificatrice exprimée en une sorte de sténographie mentale, une condensation, une abréviation du schéma vital, du moi de cet Eddorien bien déterminé.

« Mes recherches ne sont guère encourageantes, Votre Suprématie ! », répondit promptement Kron-Gènes. « Aucun continuum à portée de mes instruments ne possède autant de mondes habitables qu'il n'en existera là où nous nous trouvons présentement.

— Très bien ! L'un ou l'autre d'entre vous a-t-il quelques objections valables à formuler contre l'établissement de notre empire dans cet espace-ci ? Si tel est le cas, livrez-moi immédiatement vos arguments. »

Aucune pensée contraire ne se manifesta puisque aucun des monstres ne connaissait alors quoi que ce soit d'Arisia ou des Arisiens. En vérité, l'auraient-ils su qu'il est hautement improbable qu'une quelconque opposition se fût alors manifestée. Tout d'abord, parce que nul Eddorien, de Sa Suprématie au plus humble de ses serviteurs, ne pouvait ou ne voulait concevoir, quelles que soient les circonstances, qu'une race ait jamais pu ou ne puisse même jamais les approcher sur le plan intellectuel. Et ensuite, comme il est de coutume dans toute dictature, parce qu'il est toujours malsain pour toute espérance de vie de contrarier l'individu au pouvoir.

« Très bien ! Nous allons maintenant discuter de... mais attendez ! Cette pensée n'est pas l'une des nôtres ! Qui es-tu,

étranger, pour oser ainsi perturber une conférence de l'Ultime Cénacle ?

— Je suis Enphilistor, un tout jeune étudiant de la planète Arisia. » Ce nom également était un symbole. Et le jeune Arisian n'était pas encore un Guetteur, ce que lui-même et tant de ses semblables allaient bientôt devoir devenir, car avant l'intrusion d'Eddore, les Arisiens n'avaient jamais eu besoin de Guetteurs. « Je ne voulais pas vous importuner. Comme vous le savez, je n'ai contacté aucun de vos esprits, ni lu aucune de vos pensées. J'attendais simplement que vous remarquiez ma présence de façon que nous puissions mutuellement entrer en contact. C'est une rencontre vraiment inattendue, à coup sûr... Pendant des millions de cycles, nous avons toujours pensé que nous étions la seule forme de vie hautement évoluée de cet univers...

— Silence, vermine, en présence de tes maîtres ! Atterris et rends-toi. Ainsi ta planète sera autorisée à nous servir. Si tu refuses, ou même si tu hésites, vous périrez tous, sans exception !

— Vermine ? Maître ? Poser mon vaisseau ? » La pensée du jeune Arisian ne trahissait qu'une pure curiosité sans la moindre trace d'appréhension, de désarroi ou de peur. « Me rendre ? Vous servir ? Il me semble pourtant recevoir très clairement vos pensées, mais leur sens m'échappe...

— Adresse-toi à moi en m'appelant Votre Suprémie », ordonna sèchement le Très Haut. « Atterris immédiatement ou meurs sur-le-champ. C'est le dernier avertissement.

— Votre Suprémie ? Bien volontiers si cela est dans vos coutumes, mais quant à vos intimations d'atterrir, vos avertissements, vos menaces de mort, vous n'imaginez sûrement pas que je suis physiquement présent ici. Se pourrait-il que vous soyez assez fou pour croire que vous pouvez me tuer ? Ou même tuer le plus jeune des enfants d'Arisia ? Quelle curieuse, quelle extraordinaire psychologie !

— Meurs, meurs donc ! vermiseau, s'il doit en être ainsi ! » mugit le Très Haut, qui lança une décharge mentale dont l'énergie était calculée pour tuer tout être vivant.

Enphilistor cependant para, sans aucun effort apparent, la virulente attaque du Très Haut. Son comportement ne se modifia même pas et il ne riposta point.

L'Eddorien alors eut recours à un sondage psychique et derechef, sa surprise fut grande. La pensée de l'Arisian lui restait indétectable !

Enphilistor, tout en tenant en respect l'Eddorien en fureur, envoya calmement un message télépathique, comme s'il s'adressait à quelqu'un tout proche de lui.

« Je demande, s'il vous plaît, l'intervention d'un ou de plusieurs des Anciens. Je suis confronté ici à une situation devant laquelle je ne suis pas qualifié pour agir...

— Nous, Fusion spirituelle des Anciens d'Arisia, sommes à tes côtés. » Une pseudo-voix grave, aux sonorités impressionnantes, emplît soudain l'esprit des Eddoriens et chacun d'eux eut l'impression de voir devant lui, en chair et en os, une face humaine âgée, à la barbe blanche. « Vous autres d'Eddore étiez attendus. La décision que nous avons à prendre aujourd'hui, voici longtemps que nous l'avons mûrie. Vous devrez oublier complètement cet incident. Cycles après cycles, aucun Eddorien ne devra se souvenir de notre existence. »

Avant même que cette pensée fût émise, le conclave des Anciens s'était mis discrètement et subtilement à l'œuvre. Les Eddoriens oublièrent complètement l'incident qui venait de se produire. Dans son Conscient, aucun d'entre eux ne garda trace du fait que les Eddoriens n'étaient pas la seule race intelligente du Cosmos.

*

* *

Pendant ce temps-là, sur la lointaine Arisia, se tenait mentalement une conférence plénière.

« Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas contentés de les tuer ? » demanda Enphilistor. « Évidemment, une telle action aurait été désagréable à l'extrême et pour tout dire presque impossible mais même moi je peux me rendre compte... » Il

s'arrêta épouvanté par les perspectives de son raisonnement prospectif.

« Ce que tu perçois, jouvenceau, n'est qu'une très insignifiante fraction de la réalité. Nous n'avons pas essayé de les tuer car nous n'aurions pu y parvenir. Ce n'est pas, comme tu le crois, par simple répugnance. L'attachement des Eddoriens à la vie est une chose tellement au-delà de tes possibilités actuelles de jugement... Avoir tenté de les détruire n'aurait abouti qu'à rendre impossible l'amnésie que nous leur avons imposée. Nous avons besoin de temps, d'un temps mesuré en multiples révolutions galactiques. » L'Assemblée se dispersa, médita pendant quelques instants, puis s'adressa à la race tout entière :

« Nous, les Anciens, ne vous avons pas fait intégralement partager notre visualisation du Tout cosmique car, jusqu'à l'apparition des Eddoriens, il existait toujours une possibilité d'erreur dans notre appréciation de la situation.

« Maintenant, le doute n'est plus permis. La civilisation que nous comptons voir se développer harmonieusement sur les planètes grouillantes de vie des deux galaxies ne parviendra à son apogée que sous réserve d'intervention extérieure. Nous, les Arisiens, devrions cependant parvenir au but que nous nous sommes fixé mais notre tâche sera longue et difficile.

« Les potentialités eddoriennes sont considérables. En viendrait-on immédiatement à ce qu'ils découvrent notre existence, il est pratiquement certain que ces entités seraient capables de mettre au point techniques et méthodes qui leur permettraient de bloquer tous nos efforts. Elles parviendraient même sans doute à nous chasser de notre espace-temps natal. Nous devons donc nous assurer un répit. Avec le temps nous réussirons. Il y aura un jour des Joyaux et des êtres de la civilisation dignes en tous points de les porter. Mais nous autres, Arisiens, ne parviendrons jamais seuls à vaincre les Eddoriens. En fait, bien que tout cela ne soit pas encore certain, il est très probable qu'en dépit d'efforts désespérés en vue de notre autodéveloppement, nos descendants auront à créer, à partir d'une quelconque race à naître sur une planète encore dans les limbes, une espèce entièrement nouvelle. Une souche

considérablement plus capable que nous, qui puisse nous succéder en tant que gardiens de la civilisation. »

Les siècles s'écoulèrent, les millénaires, les ères géologiques se succédèrent, les planètes se refroidirent, acquérant solidité et stabilité. La vie naquit, s'amplifia et se diversifia. Durant cette évolution, elle fut fortement, bien que subtilement, soumise aux visées diamétralement opposées d'Arisia et d'Eddore.

Chapitre II

Eddore et Arisia

« Membres de l'Ultime Cénacle d'Eddore, où que vous soyez, quoi que vous fassiez, je requiers votre attention immédiate ! » émit Sa Toute Puissance. « L'analyse des renseignements, que vient de nous fournir notre dernière tournée d'inspection, tend à démontrer qu'en général, notre grandiose Plan progresse convenablement. Il apparaît qu'il n'y a que quatre planètes où nos légats ont été jusque-là, ou seront dans l'avenir, incapables de contrôler la situation : Sol 3, Rigel 4, Vélantia 3 et Palain 7. Ces quatre mondes, comme vous pouvez le voir, sont tous situés dans l'autre galaxie. Jusque-là, tout se déroule ici sans anicroche. » « De ces quatre mondes, le premier exige des mesures urgentes et draconiennes. Son peuple, durant le bref intervalle qui a séparé mes deux derniers passages, s'est doté de l'énergie nucléaire et s'est façonné un milieu culturel qui n'est en rien conforme aux principes de base fixés par nous depuis longtemps. Nos envoyés là-bas, pensant à tort qu'ils pourraient redresser la situation sans nous en rendre pleinement compte et sans demander le renfort de nos opérateurs de l'échelon directement supérieur, doivent être très durement châtiés. L'échec, quelle qu'en soit la cause, ne saurait être toléré. Gharlane, mon second, tu prendras immédiatement le contrôle des opérations sur Sol 3. L'Assemblée d'aujourd'hui t'autorise et t'ordonne de prendre toutes les mesures nécessaires à la restauration de l'ordre sur cette planète. Étudie soigneusement les données concernant les trois autres mondes qui, dans un proche avenir, pourraient se révéler sources d'ennuis. Penses-tu qu'il soit nécessaire de t'adjoindre un ou plusieurs des membres de ce Cénacle pour travailler avec toi et s'assurer que ces développements indésirables seront rapidement corrigés ?

— Je ne le pense pas, Votre Suprématie », décida le digne personnage après mûre réflexion. « En effet, les races en question n'ont encore qu'un faible niveau d'intelligence et je n'aurai à animer qu'une seule enveloppe corporelle à la fois. En outre, les techniques à employer seront toutes très similaires. Je parviendrai à de meilleurs résultats seul plutôt qu'avec l'aide ou la coopération d'autres. Si j'ai bien assimilé les données du problème, il ne sera besoin que de précautions très élémentaires pour ce qui est de l'emploi de l'énergie mentale car, des quatre races en cause, seuls les Vélantiens ont des notions très vagues quant à son usage. Êtes-vous d'accord ?...

— Nous sommes tous arrivés à la même conclusion. »

Telle fut la surprenante et unanime réponse de l'Ultime Cénacle.

« Alors, va ! Lorsque tu en auras terminé, fais-nous un rapport complet.

— J'obéis, Votre Suprématie. Je vous ferai un rapport exhaustif et concluant. »

*

* *

« Nous, Fusion spirituelle des Anciens d'Arisia, matérialisons devant vous, pour étude et discussion approfondie, une visualisation des relations actuelles et futures entre la Civilisation et son ennemi irréductible et implacable. Plusieurs adolescents, en particulier Eukonidor, qui vient juste d'accéder au poste d'Observateur, nous ont, en la matière, demandé conseil. Étant jeunes encore et sans expérience, leur visualisation ne leur montre pas clairement pourquoi Nedanillor, Kriedigan, Drounli et Brolenteen ont, dans le passé, seuls ou en groupe, accompli certains actes plutôt que d'autres, ni pourquoi les interventions futures de ces Modeleurs de la Civilisation se trouveront souvent contrariées.

« Notre projection, bien que plus complète, plus achevée et plus détaillée que celle construite par nos aïeux au moment de la coalescence, ne la contredit en rien. Cinq des points principaux demeurent, à savoir :

1° Les Eddoriens ne pourront être vaincus que sur le plan mental.

2° L'ampleur des forces nécessaires est telle que seule une organisation comme la Patrouille Galactique, pour la naissance de laquelle nous avons œuvré et œuvrons encore, nous permettra de mener à bien notre tâche.

3° Aucun Arisian, ou groupe d'Arisians ne sera jamais capable d'être le fer de lance de cette organisation. Il importe donc de développer une race d'un niveau suffisant pour assumer cette responsabilité.

4° Cette nouvelle race, ayant été l'élément moteur de notre campagne visant à la suppression de la menace eddorienne, devra tout naturellement nous succéder en tant que gardienne de la civilisation.

5° Les Eddoriens ne doivent en aucun cas avoir connaissance de notre existence jusqu'au moment où il deviendra physiquement et mathématiquement impossible pour eux de mettre sur pied des contre-mesures efficaces.

« Perspective peu réjouissante à la vérité », commenta un sombre Penseur.

« Pas tant que tu ne le crois, jouvenceau. Réfléchis un peu et tu verras que ton raisonnement actuel est embrouillé et fumeux. Quand le temps sera venu, chaque Arisian sera prêt pour le départ. Nous connaissons la voie mais ne savons où elle mène. À ce moment-là, le but des Arisians au niveau de cet espace-temps aura été atteint et nous partirons volontairement et joyeusement vers un stade ultérieur d'existence. Y a-t-il d'autres questions ? »

Il n'y en eut point.

« Que chacun de vous alors étudie avec soin cette évocation du futur. Il se peut que l'un d'entre vous, et même peut-être un enfant, mette en relief une facette de la vérité qui aurait pu nous échapper ou que nous n'aurions pas suffisamment approfondie. Peut-être un fait que nous aurions négligé nous permettra-t-il de raccourcir la durée du conflit et de diminuer le nombre de civilisations naissantes dont la destruction nous paraît actuellement totalement inévitable. »

Les heures passèrent, puis les jours. Aucune critique, ni suggestion, ne fut émise.

« Nous en concluons donc que cette visualisation est la plus complète et la plus exacte que l'intellect global d'Arisia puisse présentement élaborer à partir des éléments en notre possession. Les Modeleurs, après nous avoir décrit brièvement ce qu'ils ont déjà accompli, vont cependant nous informer de ce qu'ils jugent nécessaire d'entreprendre dans un proche avenir.

— Nous avons suivi et en certains cas guidé l'évolution de la vie intelligente sur de nombreuses planètes », expliqua la Fusion spirituelle. « Nous avons, au mieux de nos capacités, focalisé l'énergie mentale de ces intelligences vers les voies de la Civilisation. Nous avons eu comme politique constante de conduire autant de races qu'il était possible à un niveau intellectuel leur permettant l'usage effectif du Joyau, sans lequel le projet de Patrouille Galactique ne pourra jamais se concrétiser.

« Pendant des millénaires nous nous sommes mêlés individuellement à quatre des races les plus prometteuses dont l'une, un jour, donnera naissance aux créatures qui nous remplaceront comme gardienne de la civilisation. Nous avons sélectionné des lignées. Nous avons encouragé des accouplements visant à en renforcer les qualités et à en éliminer les tares. Bien que, dans l'immédiat, ne présentant physiquement ni intellectuellement guère de différences par rapport à la norme, il n'en sera plus de même lorsque les produits ultimes de chaque lignée seront amenés à se rencontrer et à se croiser. De toute façon, une élévation du niveau mental général de chaque race a été inévitable.

« Aussi les Eddoriens se sont-ils déjà intéressés à notre civilisation naissante sur la planète Tellus et il est certain que, très rapidement, ils seront amenés à intervenir pour contrer notre action sur les trois autres Mondes que nous avons choisis. Ces quatre jeunes civilisations doivent périr. C'est pour avertir chaque Arisian, même bien intentionné, de ne rien entreprendre d'inconsidéré, que cette conférence a été organisée. Nous-mêmes opérons sous la forme d'êtres de chair des races en question, en individus ne présentant aucun trait

particulier de façon à rester noyés dans la masse des natifs. On ne peut faire nul rapprochement entre nous mêmes et ces espèces. Personne dorénavant ne sera autorisé à se manifester à proximité d'aucune de ces quatre planètes. Ces mondes se verront attribuer le même statut que celui qui fut décidé pour Eddore. Les Eddoriens ne doivent en aucun cas apprendre notre existence jusqu'à ce qu'il soit, pour eux, trop tard pour en tirer profit. La moindre information nous concernant, obtenue par un Eddorien, doit être immédiatement étouffée. C'est pour se préserver de telles occurrences et pour en supprimer les éventuelles conséquences que nos Observateurs ont été formés.

— Mais si toutes nos civilisations s'écroulent..., commença à protester Eukonidor.

— L'étude te montrera, jouvenceau, que le niveau spirituel général et, par là même, la résilience de la race s'accroît », interrompit la Fusion des esprits d'Arisia. « La courbe ira toujours en s'élevant ; chaque pic et chaque creux étant toujours à un niveau supérieur au précédent. Lorsque le seuil désiré aura été atteint, c'est-à-dire lorsque l'utilisation efficace du Joyau deviendra possible, nous dévoilerons alors notre existence et combattons à visage découvert.

— Un point demeure obscur », remarqua l'un des Penseurs, dans le silence qui s'ensuivit. « Dans cette visualisation, je ne vois nulle part la possibilité qu'Eddore découvre, à un moment ou à un autre, notre existence. Je veux bien tenir compte du fait que les Anciens du temps passé ne se contentèrent pas d'une simple évaluation de la mentalité de leurs antagonistes, mais firent entrer dans leur estimation de la situation, le résultat des explorations effectuées dans les différents continuum où les Eddoriens avaient fait halte. C'est, sans doute, grâce à ces précautions qu'eux et leurs successeurs furent capables de maintenir le statu quo, aidés en cela par l'inclination naturelle des Eddoriens à une approche essentiellement mécaniste plutôt que philosophique de l'Univers. La possibilité demeure néanmoins que l'ennemi soit capable de deviner notre existence par le simple emploi de la logique. Cela m'inquiète tout particulièrement car, actuellement, une analyse statistique fouillée, à propos des événements se déroulant sur ces quatre

planètes, montrerait inévitablement qu'on ne peut simplement les attribuer au hasard. Armé des résultats d'une telle analyse, un esprit, même de capacité moyenne, serait en mesure d'en déduire infailliblement notre existence. Je suppose cependant que cette éventualité a été prise en considération et suggère que l'Assemblée soit informée sur ce point.

— L'objection est très valable. Cette possibilité existe effectivement. Bien que les chances soient très faibles pour qu'une telle analyse soit effectuée, tout au moins jusqu'à ce que nous ayons révélé notre existence, nous ne pouvons pourtant en être certains. Cependant, après avoir conclu à notre existence, les Eddoriens commenceraient instantanément à agir contre nous, tant sur ces quatre planètes qu'ailleurs. Puisque cette possibilité est la seule alternative envisageable, et comme nous autres, les Anciens, en avons toujours été conscients, nous pouvons jusqu'à maintenant affirmer que la situation demeure inchangée. Si celle-ci devait évoluer, nous vous convoquerions aussitôt pour une discussion mentale, collective. Y a-t-il d'autres problèmes à l'ordre du jour?... sinon cette conférence est terminée. »

Chapitre III

19... ?

« Théodore K. Kinnison ! » claqua une voix sèche et claire sortant du haut-parleur d'un banal appareil de télévision, apparemment éteint.

Un jeune homme trapu reprit son souffle tandis qu'il se précipitait vers l'appareil pour presser un bouton d'apparence anodine.

« Théodore K. Kinnison au rapport. » L'écran demeura sombre mais il savait que derrière l'écran quelqu'un l'examinait.

« Opération Bouvreuil ! », annonça le haut-parleur.

Kinnison sentit sa gorge se serrer. « Opération Bouvreuil, terminé ! », réussit-il à prononcer.

« Terminé. »

Il pressa de nouveau le bouton et se retourna pour faire face à une grande jeune femme mince à la chevelure d'un blond vénitien qui se tenait l'air anxieux dans l'encadrement de la porte. Ses yeux étaient exorbités par l'émotion et elle pressait sa gorge de ses deux mains.

« Oui, mes chéris, ils arrivent par-dessus le pôle », parvint-il à dire, « c'est pour dans deux heures environ.

— Oh ! Ted ! » Elle se jeta dans ses bras. Ils s'embrassèrent, puis se séparèrent.

L'homme s'empara de deux grandes valises préparées depuis longtemps – tout le restant, y compris la nourriture et l'eau, se trouvait dans la voiture depuis des semaines et fila à grandes enjambées. La jeune femme se précipita pour le suivre ne se souciant même pas de fermer derrière elle la porte de l'appartement. Elle attrapa au vol en passant, un garçonnet de quatre ans tout en jambes, et une petite fille dodue et bouclée, de deux ans environ. Ils traversèrent au pas de course la pelouse, fonçant vers une longue voiture basse.

« As-tu pensé à prendre les comprimés de caféine », lui demanda-t-il, tandis qu'ils couraient.

« Uh huh.

— Tu en auras besoin, fonce à mort et reste en tête ! Tu peux y arriver, cette bagnole a de la ressource et tu as suffisamment d'essence et d'huile. Dans un coin perdu, à deux mille kilomètres de nulle part et avec une densité de population d'un habitant pour dix kilomètres carrés, vous devriez être à l'abri, pour autant que quelqu'un puisse y être.

— Ce n'est pas pour nous que je m'inquiète, c'est pour toi », haleta-t-elle. Il était convenu que les femmes de techniciens seraient prévenues quelques minutes avant les autres de l'arrivée des bombes H. « Je serai en tête des fuyards et m'y maintiendrai. C'est pour toi, Ted, que je m'en fais, pour toi !

— C'est inutile ma chérie, la moto que j'ai là ne manque pas de nerfs et il n'y aura guère de trafic dans la direction vers laquelle je dois aller.

— Nom d'un chien ! Ce n'est pas de ça dont je veux parler, tu le sais très bien. »

Ils étaient arrivés à la voiture. Tandis qu'il fourrait les deux valises dans l'emplacement qui leur avait été ménagé, elle balança les deux gosses sur le siège avant, se glissa lestement derrière le volant et mit le contact.

« Je sais bien ce que tu voulais dire, ma chérie. À bientôt ! » Il l'embrassa ainsi que la petite fille, puis serra la main de son fils. « Les enfants, vous et votre mère, allez voir votre grand-père Kinnison, comme on vous l'avait promis. Amusez-vous bien, je vous rejoindrai bientôt. Maintenant, écrase le champignon et mets toute la gomme ! »

Le lourd véhicule recula, déboîta et le gravier fut projeté derrière lui tandis que sa conductrice mettait l'accélérateur au plancher.

Kinnison revint au pas de charge vers sa maison et ouvrit la porte d'un petit appentis où était remise une longue motocyclette agressive. En deux temps trois mouvements, deux de ses trois phares n'étaient plus blancs, l'un brillait d'un rouge aveuglant, l'autre d'un bleu éblouissant. Il fixa à la volée une petite boîte métallique perforée sur son guidon et une sirène au

son caractéristique se mit à hurler. Il sortit de chez lui couché sur sa machine, vira en catastrophe et fonça vers Diversey.

Le feu au carrefour était au rouge mais cela n'avait nulle importance. Tout le monde s'était arrêté car on entendait sa sirène à des kilomètres à la ronde. Il déboula au carrefour et tandis qu'il tournait à gauche, son repose-pied racla le macadam. Derrière lui, une sirène se rapprochait, elle avait la tonalité bien particulière des véhicules de police. C'était un motard de la police routière, avec ses deux phares rouges. Son arrivée allait simplifier les choses. Il ralentit un peu son engin et le policier arriva à sa hauteur.

« Ça y est, alors ? » hurla l'homme en uniforme, au milieu de la pétarade des échappements de compétition.

« Oui ! » brailla Kinnison. « Dégagez Diversey par le périphérique et dirigez tout le monde, soit vers le Sud en direction de Gary, soit vers le Nord en direction de Waukegan. Grouillez-vous. »

La moto noire et blanche ralentit, fit demi-tour, tandis que le pilote se saisissait de son micro.

Kinnison poursuivit sa course. Avenue Cicéron, bien qu'il eût le feu vert, le trafic était si dense qu'il dut ralentir. Au carrefour Pulaski, deux agents le firent passer au rouge. Au-delà du boulevard de Sacramento, il n'y avait plus rien qui encombrât la route.

140, 145... il s'engagea sur le pont à 160, sa moto faisant un bond dans les airs d'une dizaine de mètres, 170, 180, c'était le maximum envisageable sur une route de ce genre s'il ne voulait pas aller dans le décor. En outre, il n'était plus seul dans Diversey et un bon nombre de motos aux clignotants rouges et bleus débouchaient de toutes les artères. Il revint prudemment à un petit 100 à l'heure de circonstance, poursuivant son chemin de conserve avec les autres motards.

L'alerte atomique, avec sa sirène avertissant tous les habitants de Chicago d'avoir à quitter en bon ordre leur ville, retentit soudain, mais Kinnison ne l'entendit pas.

Traversant le Parc, il se décala sur la gauche pour permettre aux gars qui se dirigeaient vers le Sud, d'avoir suffisamment d'espace pour virer. En effet, même des pilotes chevronnés ont

besoin, à cent à l'heure, de pas mal de place pour prendre un tournant en épingle à cheveu.

Sous le viaduc, maltraitant les freins et faisant hurler les pneus, ils bifurquèrent à angle droit pour emprunter une rue étroite et malaisée, puis se dirigèrent plein Nord vers l'autoroute.

Celle-ci était conçue pour la vitesse, tout comme les machines qui s'y engageaient. Chaque pilote, aussitôt parvenu sur l'autostrade, se couchait sur sa moto, le menton derrière le guidon et mettait les gaz à fond. Ils étaient tous pressés. Ils avaient un long chemin à parcourir et s'ils n'arrivaient pas à temps pour stopper ces missiles transpolaires, ce serait, d'ici midi, l'enfer. Pourquoi tout cela était-il nécessaire ? Pourquoi cette organisation, cette hâte, ces gestes si soigneusement minutés, cette folle exhibition de motocyclistes à travers la cité ? Pourquoi tous ces motards n'étaient-ils pas en permanence à leur poste de façon à être prêts en cas d'urgence ? Simplement, parce que les États-Unis étant une démocratie ne pouvaient se permettre de frapper les premiers, mais devaient attendre d'être attaqués, tout en restant constamment sur leurs gardes. Parce que chaque technicien qualifié d'Amérique s'était vu attribuer un poste dans l'un des multiples plans de défense, dont l'opération Bouvreur n'était qu'un exemple. Parce que, sans la présence de ces techniciens chaque jour à leur travail, toute l'activité économique du pays aurait été irrémédiablement paralysée...

Une bretelle de l'autoroute s'incurvait vers la droite. Ralentissant à peine, Kinnison passa en force le virage et franchit en trombe un portail ouvert fortement gardé. Là, son engin et ses phares étaient des mots de passe suffisants. L'épreuve finale viendrait plus tard. Il se dirigea vers une haute tour métallique et freina en catastrophe, s'arrêtant à côté d'un soldat qui, aussitôt que le conducteur eut sauté en voltige, enfourcha la machine et s'éloigna.

Kinnison fonça vers un mur apparemment sans ouverture, tourna le dos à quatre sous-officiers qui avaient chacun un 45 à la main et appliqua son œil droit à une cupule. Contrairement aux empreintes digitales, le fond d'œil d'un individu ne peut

être imité, altéré ou copié. Tout imposteur serait mort sur-le-champ, sans autre forme de procès, car chaque homme, appartenant à l'équipage d'une des fusées, avait été très sévèrement contrôlé et testé et ce, plutôt deux fois qu'une. En effet, un seul espion installé à l'un des postes occupés par ces techniciens pouvait causer des dommages incommensurables.

Le panneau s'ouvrit. Kinnison grimpa une échelle qui menait dans la vaste salle des opérations, pour le moment bondée.

« Salut, Teddy ! » cria une voix.

« Salut, Walt ! salut, Red ! salut, Baldy ! » et ainsi de suite, car tous les gens présents étaient de ses amis.

« Où en sont-ils ? » interrogea Kinnison. « Est-ce que de notre côté la riposte est en route ? Laissez-moi jeter un œil sur la mappemonde.

— Je te crois que c'est parti ! Si tu veux voir, Ted, faufile-toi par ici. »

Il se faufila. Ce n'était pas en réalité une mappemonde mais plutôt une demi-sphère légèrement ovalisée et centrée approximativement autour du Pôle Nord. Une multitude de points lumineux rouges s'y déplaçaient lentement, — une centaine de milles sur cette carte ne représentait que bien peu de centimètres — et se dirigeaient vers le Nord au-dessus du Canada. Un essaim moins dense de taches d'un beau jaune vert se trouvait déjà au-dessus du secteur américain du pôle, se dirigeant vers le Sud.

Comme on s'y était attendu, les Américains disposaient de plus de fusées que leur ennemi. En outre, l'Amérique prétendait disposer de défenses plus efficaces et d'un personnel mieux entraîné et beaucoup plus efficient. Cette affirmation allait être mise à l'épreuve dans les minutes qui suivraient.

Une série de lumières bleues flamboya à travers le pays depuis Nome jusqu'à Skaway, Wallaston et Churchill et depuis Kaniapiskau jusqu'à Belle-Île : la première ligne de défense des États-Unis venait d'entrer en action. L'Armée en avait entièrement la charge. Les points ambrés effacèrent pratiquement tous les points bleus. Les fusées de combat prenaient déjà toutes de l'altitude. La seconde ligne, depuis

Portland, Seattle et Vancouver jusqu'à Halifax, apparaissait sur la carte comme un trait vert continu, piqueté de-ci de-là par quelques explosions ambrées. Cette seconde ligne de défense était tout à la fois sous le contrôle de l'Armée et de la Garde Nationale.

Chicago était en troisième ligne et sous l'entière responsabilité de la Garde Nationale, depuis San Francisco jusqu'à New York. Là aussi, le vert était mis et chacun était à son poste. Il en était de même pour la quatrième, la cinquième et la sixième ligne de défense. L'opération « Bouvreur » était commencée et tout se déroulait à la seconde près.

Une sonnerie résonna. Les hommes bondirent à leur emplacement de combat et attachèrent leur ceinture. Chacun étant à son poste, l'intercepteur n° 106-85, dont l'énergie motrice provenait uniquement de la désintégration nucléaire d'isotopes instables, prit l'air dans un rugissement assourdissant que même ses épaisses parois ne parvenaient pas à masquer.

Les techniciens, plaqués à leur siège par une accélération de 3 G, serrèrent les mâchoires sans dire un seul mot.

Plus haut ! Plus vite ! La fusée vibra et trembla lorsqu'elle percuta le mur du son mais ne s'arrêta pas pour autant.

« Plus haut ! Plus vite ! Plus haut ! » Ils étaient maintenant à près de cent kilomètres...200...500...1 000...1 500... 2 000... À l'altitude prévue qui était de la moitié du rayon terrestre, l'escadrille de Chicago entrerait en action.

L'accélération cessa d'un seul coup. Les techniciens, soulagés, reprirent leur souffle et se munirent d'étranges casques à lunette avant de s'installer devant leurs appareils. Kinnison scrutait intensément son écran. Il ne s'agissait pas là de la mappemonde sur laquelle apparaissaient électroniquement les engins des deux camps et où l'image était claire, nette et stable. Il s'agissait du radar, d'un radar fort différent de celui de 1948, bien évidemment et considérablement amélioré. Cependant, celui-ci était lamentablement inefficace lorsqu'il lui fallait suivre des cibles séparées par des centaines de kilomètres et se déplaçant à des vitesses de plusieurs milliers de kilomètres à l'heure.

Ce n'était pas non plus un vol d'entraînement où les cibles n'étaient que des fûts métalliques bien anodins ou des fusées téléguidées parfaitement inoffensives. Il s'agissait là du Grand Jour. Les cibles étaient des engins de mort. L'exercice d'entraînement, lorsqu'il n'avait pour toute raison qu'un rang de classement sur la liste des tireurs était déjà quelque chose de terriblement excitant. Mais ce qui se passait aujourd'hui était trop excitant, beaucoup trop, compte tenu de la vivacité d'esprit, de la rapidité et de la justesse du coup d'œil et de la dextérité manuelle qu'on allait bientôt leur demander.

Un objectif ? Était-ce bien ça ? Oui. Il y avait en vue trois ou quatre fusées ennemies.

« Cible 1 Zone 10 », annonça une voix tranquille aux oreilles de Kinnison, et un point sur son écran vira au jaune vert. Les mêmes mots, les mêmes images furent perçus par les onze autres techniciens du secteur A, dont Kinnison du fait de son rang de classement en tir était le chef. Il savait que la voix qu'il entendait était celle de l'officier qui contrôlait le déroulement des opérations dans toute la zone A. Celui-ci avait pour mission de déterminer, à partir de la vitesse et des trajectoires des fusées adverses, recueillies par des observateurs terrestres ou aériens, l'ordre dans lequel les cibles de son secteur devraient être éliminées. Or, le secteur A, un cône imaginaire mais nettement délimité, se trouvait être habituellement, lors des manœuvres, le coin le plus chaud de la région. Le contrôleur des tirs de la zone 10 l'avait informé que la première cible se trouvait à la distance maximale d'interception et que, de ce fait, ils avaient tout le temps voulu devant eux.

« Lawrence, lancez deux missiles. Doyle, larguez-en un. Drummond, préparez-vous à en allumer trois », ordonna-t-il d'un ton sec dès le début de l'engagement.

À l'appel de son nom, chaque technicien appuya sur une série de touches et perçut à son oreille un flot ininterrompu de données correspondant à tous les éléments de dernière heure recueillis par les différents postes d'observation, en fonction de la trajectoire de la cible. Ils introduisaient ces données dans l'ordinateur, qui tenait automatiquement compte de la vitesse et de la trajectoire de leur propre appareil, jetaient brièvement un

œil à la solution fournie et appuyaient sur une pédale une, deux ou trois fois, selon le nombre de projectiles qu'on leur avait enjoint d'utiliser.

Kinnison avait ordonné à Lawrence, meilleur tireur que Doyle, de lancer deux torpilles. À une telle distance, aucune n'était supposée atteindre l'objectif. La seconde, cependant, devait s'en rapprocher suffisamment pour que les données enregistrées soient instantanément retransmises aux écrans de contrôle et par là même, à Kinnison. En effet, grâce à la seconde torpille, la cible deviendrait pratiquement immanquable pour Doyle, le moins doué des tireurs.

Drummond, le numéro 3 de l'équipe, ne devait ouvrir le feu que si les missiles de Doyle rataient leur but. De plus, ni Drummond ni Harper le numéro 2 ne devaient participer simultanément aux tirs. L'un des deux devait à tout moment être disponible de façon à pouvoir remplacer Kinnison comme responsable de secteur si le « pacha » le jugeait utile. En effet, alors que Kinnison pouvait diriger les tirs d'Harper et de Drummond sur la cible, il lui était interdit d'ouvrir de lui-même le feu. Il ne pouvait le faire que lorsqu'il en avait reçu l'ordre de la Centrale d'Interception. Les chefs de secteur ne devaient être utilisés qu'en dernier ressort.

« Cible 2. Zone 9 », annonça le contrôleur de tir.

« Carney, allez-y pour deux torpilles. French, une seule Day préparez-en trois », ordonna Kinnison.

« Nom de nom. Raté ! » jura Doyle. « À croire que j'ai la tremblote !

— Ne vous en faites pas, les gars ! C'est pour ça que nous démarrons si tôt. Je vibre moi-même comme une corde de violon. Ça va s'arranger... »

Le point lumineux qui matérialisait l'objectif n° 1 s'enfla légèrement, puis s'éteignit. Drummond avait fait mouche et se trouvait de nouveau disponible.

« Cible 3. Zone 8 », annonça le contrôleur de tir.

« Cible 3. À vous Higgins et Green. Harper, tenez-vous en réserve. Cask et Santos préparez-vous pour la 4 avec Lawrence. »

Au bout de quelques minutes de combat, les techniciens du secteur A reprirent progressivement la cadence. Dès lors, des hommes de relève ne furent plus demandés et on cessa d'en désigner.

« Cible 41. Zone 6 », continuait le contrôleur de tir.

« Lawrence et Doyle, chacun deux torpilles », ordonna Kinnison. Jusque-là, ça restait presque de la routine, mais quelques instants plus tard :

« Ted ! » annonça Lawrence, « je l'ai totalement loupé ! La 41 s'est esquivé. Elle est pilotée ou téléguidée et fonce comme le diable vers nous. Attention Doyle ! À toi !

— Kinnison, prenez le relais ! » aboya le contrôleur de tir d'une voix qui maintenant n'était plus aussi calme et posée, sans attendre de voir si Doyle allait aussi manquer son coup. « L'engin ennemi est déjà en zone 3, sur trajectoire de collision.

— Harper ! je vous passe le commandement. »

Kinnison examina les données, résolut le problème posé et lâcha cinq torpilles sous une accélération de 50 G. Une... deux... trois... quatre... cinq. Les trois dernières furent lancées à la file les unes des autres, aussi groupées que le permettait leur détonateur de proximité. Les télécommunications, les mathématiques, l'ordinateur, tous avaient fait l'impossible, le restant reposait maintenant sur les réflexes de l'être humain, sur une parfaite coordination de mouvements et sur une rapidité de réaction tant sur le plan nerveux que musculaire.

Le regard de Kinnison voletait de cadrans en cadrans tout en surveillant les chiffres fournis en permanence par l'ordinateur. Sa main gauche faisait tourner de quelques degrés des verniers dont la rotation entraînait une modification de poussée des deux composantes perpendiculaires du moteur des torpilles. Il écoutait attentivement les rapports de triangulation des postes d'observation qui lui transmettaient maintenant les éléments relatifs à la marche de ses propres projectiles, en même temps que la trajectoire de sa cible. Les doigts de sa main droite pianotaient presque sans interruption sur les touches de son ordinateur, de façon à corriger constamment la course de ses missiles.

« Un poil plus haut », décida-t-il, « et environ un degré à gauche. » La cible s'écarta de la trajectoire préalablement prévue.

« Perdez un peu d'altitude. Virez de trois degrés à gauche. Encore un poil plus bas. Parfait ! » L'engin ennemi avait déjà presque traversé la zone 2 et fonçait vers la 1.

Il crut un instant que sa première torpille allait intercepter de plein fouet sa cible. Ce fut presque le cas, mais au dernier instant, une puissante poussée latérale permit à l'engin ennemi de se dérober. Deux évaluations flamboyèrent sur son écran : l'importance de l'erreur qu'il venait de commettre, à quelques centimètres près, et le nombre de degrés nécessaire à la correction de son tir – le tout mesuré et retransmis à ses instruments de bord par les enregistreurs de la première torpille.

Travaillant sur la base de chiffres exacts instantanément communiqués et grâce au peu de temps dont l'ennemi disposait pour réagir, le second projectile de Kinnison fit presque mouche ; le troisième frôla son objectif de si près que le détonateur de proximité se déclencha faisant exploser la charge de cyclonite de l'ogive. Kinnison sut que sa troisième torpille venait d'exploser car les chiffres d'erreur retransmis s'effacèrent presque aussitôt apparus, ce qui dénotait la destruction des instruments de télémétrie et de transmission. Cette explosion à elle seule aurait pu être suffisante, mais Kinnison avait eu le temps d'enregistrer en un coup d'œil sa marge d'erreur qui était quasi inexistante et disposait d'une fraction de seconde pour agir. Aussi les torpilles 4 et 5 firent mouche de plein fouet. Quelle qu'ait été la nature de l'objectif, celui-ci ne représentait plus désormais la moindre menace.

« Kinnison de nouveau disponible », annonça-t-il brièvement au contrôleur de tir et il reprit à Harper la direction des opérations dans le secteur A. La bataille se poursuivit. Kinnison mit à contribution Harper et Drummond à plusieurs reprises. Lui-même se vit désigner trois nouvelles cibles.

La première vague ennemie, ou du moins ce qu'il en restait, poursuivit sa route. Le secteur A entra de nouveau en action, toujours à très longue distance, pour intercepter la seconde

vague dont les survivants eux aussi piquèrent vers le sol se dirigeant vers leurs lointains objectifs.

La troisième vague posa de plus gros problèmes, non qu'elle fût en elle-même plus redoutable que les deux premières, mais le contrôle au sol ne fournissait plus des données suffisantes pour assurer aux appareils en vol une quelconque efficacité. Chaque homme à bord devinait pourquoi : un missile ennemi avait dû parvenir à franchir le rideau de protection U.S. et les observatoires, tant terrestres qu'orbitaux avaient durement souffert, laissant pratiquement aveugle l'œil de tout le système défensif américain.

Cependant, Kinnison et ses compagnons ne s'alarmèrent pas pour autant, une telle situation n'avait rien d'imprévu. Ils étaient des vétérans ayant déjà eu l'occasion de faire leurs preuves. Ils venaient de survivre à un déluge de feu tel que le monde n'en avait jamais connu auparavant. Qu'on leur communique ou non tous les paramètres nécessaires, il leur restait les chiffres fournis par leurs propres radars, et les données retransmises par leurs missiles, ce qui n'était déjà pas négligeable. Aussi parviendraient-ils à stopper tout ce qu'on pourrait envoyer contre eux.

La troisième vague passa, les cibles se raréfièrent, le combat ralentit puis s'arrêta.

Les techniciens et même les chefs de secteur ne savaient rien du déroulement global de la bataille. En fait, ils ne savaient même pas où se trouvaient leurs appareils, ni vers où ceux-ci se dirigeaient. Ils sentaient seulement que leurs fusées grimpaient ou piquaient, et ne connaissaient même pas la nature exacte des cibles qu'ils détruisaient car sur leurs écrans, ces petites taches ambrées et lumineuses leur paraissaient toutes identiques. Aussi demandèrent-ils :

« Annonce un peu la couleur, Peter, si tu as une minute de libre », supplia Kinnison en s'adressant à son contrôleur de tir. « Tu en sais plus long que nous, alors accouche ! »

— Les nouvelles m'arrivent tout juste maintenant », lui fut-il promptement répondu. « Six de ces engins qui manœuvrèrent tant et plus, étaient des fusées à charge atomique dirigées contre nos lignes de défense. Cinq étaient téléguidées dont celle que

vous avez descendue. Ma foi, les gars, vous avez fait un travail formidable. Très peu de leurs fusées ont pu percer nos défenses, pas assez de toute façon pour mettre en péril un pays aussi vaste que les États-Unis. Au contraire, de leur côté, ils ne sont pas parvenus à stopper grand-chose. Apparemment, ils ne disposaient pas d'équipes de techniciens aussi capables que les nôtres.

« Mais tous les démons de l'enfer semblent avoir été lâchés sur le globe. Nos côtes Est et Ouest sont toutes deux attaquées, mais aux dernières nouvelles, elles tiennent toujours. L'opération « Pâquerette » et l'opération « Grand Air » viennent de démarrer, presque en même temps que la nôtre. D'après les bruits qui courent, l'Europe est un vrai chaudron de sorcières où chacun bombarde son voisin. On raconte également que les nations sud-américaines s'affrontent les unes les autres. L'Asie aussi est en flammes. Rien de bien précis encore pour le moment. Aussitôt que j'aurai des nouvelles plus détaillées, je vous les communiquerai.

« Tout bien pesé, nous nous en sommes brillamment sortis. Nos pertes sont inférieures à nos prévisions et ne dépassent pas 7 pour cent des effectifs. Notre première ligne de défense, comme vous le savez déjà, est celle qui a le plus souffert et le secteur Churchill-Belcher a été pratiquement anéanti, ce qui a entraîné la destruction de presque tous nos observatoires. Nous survolons actuellement l'extrémité Sud de la baie d'Hudson et nous filons vers le Sud pour établir un cordon de défense aérienne. Il n'y a pas d'autres vagues ennemies signalées mais on nous prévient d'avoir à attendre une attaque par des appareils à réaction volant à basse altitude. L'alerte de nouveau vient d'être donnée ! Veillez au grain les gars ! Pour le moment, il n'y a rien de signalé sur l'écran du secteur A. »

Effectivement, rien d'alarmant n'y apparaissait. Du fait que son intercepteur fonçait plein Sud en plongeant vers le sol, il ne devait rien rencontrer. Cependant, certains des membres de l'équipage repérèrent un missile atomique qui venait droit sur eux. Le contrôleur de tir hurla quelques ordres. Quelques techniciens firent de leur mieux et échouèrent.

Et telle est la violence et la rapidité d'une explosion nucléaire, que Theodore Kinnison mourut sans même réaliser ce qui lui arrivait, tant à lui qu'à son appareil.

*

* *

Gharlane d'Eddore contempla la Terre en ruine et fut satisfait de son œuvre. Sachant qu'il faudrait bien des centaines d'années avant que cette planète requière de nouveau son attention, il l'abandonna pour se rendre sur Rigel IV, Palain VII et dans le système solaire de Velantia, où il découvrit que ses protégés, les Suzerains, ne progressaient pas comme prévu. De ce fait, il consacra un certain temps à rechercher minutieusement mais en vain, la trace d'une intervention hostile d'un des membres de l'Ultime Cénacle.

Et à ce moment-là, sur la lointaine Arisia, une décision capitale fut prise : le moment était venu de bloquer ouvertement l'activité des Eddoriens qui s'était donné jusque-là libre cours.

« Alors, nous sommes prêts à les affronter à visage découvert ? » demanda Eukonidor sur un ton quelque peu sceptique. « Purger Tellus des retombées radioactives dangereuses et des formes de vie trop nuisibles n'est évidemment rien. À partir de notre zone protégée d'Amérique du Nord, un gouvernement démocratique mais fort devra établir son autorité sur l'ensemble de la planète. Ce gouvernement pourra, par la suite, s'étendre pour inclure Mars et Vénus. Mais Gharlane, qui à ce moment-là interviendra sous le nom de Roger, a déjà préparé le terrain pour les futures guerres joviennes avec ses adeptes du Pôle Nord de Jupiter.

— Ta visualisation est exacte, Eukonidor. Poursuis.

— Ces guerres interplanétaires sont de toute évidence inévitables et permettront l'unification et le renforcement du Gouvernement des Planètes Intérieures, à condition bien sûr que Gharlane ne s'en mêle pas... Ah ! je devine. Gharlane ne se rendra pas immédiatement compte de la situation car nous le maintiendrons partiellement sous notre contrôle. Lorsque lui-même ou une quelconque fusion d'esprits eddoriens

découvriront l'existence de cette zone de polarisation mentale, ils la réduiront promptement à néant. Cela se passera sans doute lors d'une période de tension particulièrement grave, telle celle des incidents néviens. Ce sera alors trop tard pour Eddore. Nos Fusions spirituelles seront dès lors opérationnelles. On ne permettra à Roger que l'accomplissement d'actes finalement utiles au développement de la Civilisation. Névia a été choisie comme détonateur du fait de sa localisation dans l'une des rares régions de la galaxie presque entièrement dépourvue de minerais ferreux. La nature marine de sa civilisation offrira en outre un avantage supplémentaire car les formes de vie aquatique sont précisément celles qui intéressent le moins les Eddoriens. Nous leur inculquerons les techniques de neutralisation partielle de l'inertie et, de la sorte, ils pourront atteindre des vitesses plusieurs fois supérieures à celle de la lumière. Je pense avoir fait le tour du problème, n'est-ce pas ?

— Bon travail Eukonidor », approuvèrent les Anciens. « Ton exposé était à la fois concis et exact. »

Des centaines d'années terrestres s'écoulèrent : la période post-atomique, le temps de la reconstruction, les siècles de renaissance scientifique. Un monde. Deux mondes. Trois mondes, unis, amicaux, se développant harmonieusement, puis les guerres joviennes et finalement une Confédération solide et inébranlable.

Aucun Eddorien ne soupçonnait même la rapidité fantastique du Renouveau tellurien. En fait, Gharlane pensait, tandis qu'il dirigeait son énorme nef cosmique vers Sol, qu'il ne trouverait sur la troisième planète que quelques peuplades à peine sorties de la barbarie.

Et l'on doit noter en passant qu'à plusieurs reprises, au cours de ces siècles, un homme du nom de Kinnison épousa une fille à la chevelure tirant sur le roux et aux yeux sombres et pailletés d'or.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre premier

Les pirates de l'espace

Pour l'équipage et les passagers, le paquebot interplanétaire *Hyperion*, tout en donnant l'impression de rester immobile, fonçait sereinement dans l'espace. Dans un coin de la passerelle de commandement, une sonnerie retentit, un crépitement feutré l'accompagnait et le capitaine Bradley fronça les sourcils tandis qu'il étudiait le bref message qui venait d'apparaître sur le télétype, en provenance de la cabine du radio. Il fit un signe de la main et le second dont c'était le quart, lut à haute voix :

« Tous les rapports de recherches des éclaireurs demeurent négatifs.

Négatifs ! » L'officier eut une grimace significative. « Ils ont déjà patrouillé bien au-delà des zones où l'on pouvait s'attendre à trouver des débris. Deux disparitions inexplicables en moins d'un mois, d'abord le *Dyonne*, puis le *Rhéa*, sans que l'on parvienne à recueillir le plus petit indice, sans parler même d'un canot de sauvetage, tout ça me semble louche ! S'il n'y en avait eu qu'une, on aurait pu parler d'accident. On peut à la rigueur imputer les deux à une coïncidence. » Le second se tut sans préciser autrement sa pensée.

« Mais si une troisième devait se produire, on commencerait à croire que c'est une habitude », ajouta le capitaine en guise de conclusion. « Et ce qui s'est passé a dû se dérouler très rapidement. Aucun des deux vaisseaux n'a même eu le temps d'envoyer le moindre message de détresse. Les transpondeurs de bord sont devenus subitement muets. Évidemment, ils ne disposaient ni de notre équipement de

détection ni de notre armement. Si nous en croyons les observatoires, nous sommes dans une zone particulièrement calme, mais je ne leur ferais même pas confiance pour un vol entre Tellus et la Lune. Vous avez donné les nouvelles instructions, j'espère ?

— Oui, Monsieur. Les détecteurs fonctionnent au maximum de puissance, les trois écrans protecteurs sont prêts à être branchés, les lasers ont chacun leur servant et les scaphandres sont à portée de main de chacun. Tout objet repéré doit être immédiatement identifié ; s'il s'agit de vaisseaux, il faut leur ordonner de se tenir au-delà de la limite de repérage de nos radars. Tout ce qui s'approcherait jusqu'à pénétrer dans notre zone de feu doit être immédiatement détruit.

— Très bien. La consigne sera appliquée.

— Mais aucun type de vaisseau connu n'aurait pu les arraisonner sans être détecté », fit remarquer l'officier de quart, « je me demande s'il n'y a pas quelque fondement dans les bruits qui courent l'espace actuellement.

— Bah ! certainement pas », coupa méprisamment le capitaine. « Des pirates avec des navires plus rapides que la lumière ! Des rayonnements subéthériques, une propulsion aninertielle ! Tout cela est ridicule. On a prouvé des centaines de fois qu'il s'agissait de sornettes. Non, mon vieux. S'il y a des pirates qui opèrent dans le coin – ce que la situation présente laisserait à penser – ceux-ci ne pourront pas grand-chose face à des batteries lourdes protégées par trois écrans énergétiques, ni contre de bons techniciens aux commandes des projecteurs multiplex. Nous avons de quoi nous faire respecter, que ce soit par des pirates, des neptuniens, des anges ou des démons, en astronefs ou sur des manches à balai ! Si jamais ils essaient d'affronter *l'Hyperion*, nous les pulvériserons ! »

Abandonnant le bureau du capitaine, l'officier de quart se remit à l'ouvrage ; les six grands écrans, surveillés en permanence par des observateurs attentifs, restaient muets, le réseau ultra sensible des détecteurs ne décelait aucun objet suspect. L'espace était vide autour d'eux dans un rayon de plusieurs milliers de kilomètres. Sur le tableau de bord du pilote, les voyants restaient éteints, les sonneries d'alarme

silencieuses. Un point lumineux d'un blanc éblouissant brillait au centre du fin quadrillage de l'écran principal de pilotage, à l'emplacement exact assigné au navire par son plan de vol tel que calculé par l'ordinateur de bord. Tout était calme et en bon ordre.

« Rien à signaler, Monsieur », dit brièvement l'officier de quart au capitaine Bradley. Cependant, le calme n'était qu'apparent.

Un danger d'autant plus redoutable qu'il était interne et totalement ignoré mettait en péril *l'Hyperion*. Dans un compartiment verrouillé et blindé, au fin fond des entrailles du navire, se trouvait l'unité centrale de purification d'air. Un homme s'affairait présentement sur le conduit principal de ventilation, l'aorte à travers laquelle coulait le torrent d'air pur destiné à tous les occupants du paquebot. Cet homme, grotesquement engoncé dans un scaphandre de combat, s'appuyait sur la conduite centrale et au fur et à mesure qu'il se penchait en avant, une mèche s'enfonçait dans la paroi d'acier du tube. Un trou y fut vite foré, et le saboteur, pour éviter une brusque fuite d'air, y inséra un tuyau de caoutchouc. Ce tuyau était relié à un ballon à l'épaisse paroi élastique, ballon qui entourait un fragile globe de verre. L'homme, tout son corps tendu, tenait dans une main, devant sa visière de quartz et d'acier, un gros chronomètre de poche, tandis que son autre main soulevait avec précaution le ballon. Un sourire cynique se dessinait sur son visage tandis qu'il attendait la seconde précise de l'action, le moment soigneusement calculé où sa main droite en se refermant, briserait le fragile flacon et en déverserait le contenu dans le conduit central de ventilation de *l'Hyperion*.

Plusieurs ponts au-dessus, dans le grand salon, le rituel bal du soir se déroulait. L'orchestre du paquebot s'interrompit un moment ; il y eut quelques applaudissements et Clio Marsden, une des jolies filles du bord, entraîna son cavalier sur le pont promenade devant l'un des écrans d'observation destinés aux passagers.

« Zut ! nous ne voyons même plus la Terre ! » s'exclama-t-elle. « Comment règle-t-on cet engin, Monsieur Costigan ? »

— Comme cela. » Et Conway Costigan, jeune officier trapu et second de *l'Hyperion*, manipula les boutons de mise au point. « Ainsi cet écran regarde derrière nous, en bas, vers la Terre. Cet autre, au contraire, nous transmet l'image de ce qui se trouve devant nous. »

La Terre était un croissant brillamment illuminé, situé bien au-dessous du vaisseau en vol. Au-dessus, Mars la Rouge et le disque d'argent de Jupiter brillaient d'une splendeur ineffable, sur un fond d'une noirceur parfaitement indescriptible, un fond généreusement piqueté de points d'une luminosité aveuglante qui n'étaient autres que les étoiles.

« Oh ! c'est merveilleux ! » soupira la jeune fille éblouie. « Bien sûr, je suppose que, pour vous, cela n'a rien de bien neuf, mais moi, j'en suis à mon premier vol et je crois que je pourrais indéfiniment contempler cela sans me lasser. C'est pourquoi je tiens à venir ici après chaque danse. Vous savez je... »

Sa voix se brisa soudainement dans un hoquet étrange et rauque, tandis qu'elle se cramponnait frénétiquement à son bras avant de perdre soudainement conscience. Il scruta son visage et comprit immédiatement le message contenu dans ses yeux, des yeux maintenant exorbités, fixes, durs, brillants et remplis d'une folle terreur. Elle s'affaissa, simplement soutenue par son bras. Alors qu'il était en pleine expiration, les poumons presque entièrement vidés de leur air, il retint immédiatement son souffle avant de se saisir de son micro-émetteur qu'il enclencha aussitôt en position « alarme ».

« La salle de commandement », haleta-t-il, et chaque haut-parleur du paquebot retransmit l'avertissement de Costigan, tandis qu'il forçait ses poumons déjà vides à annoncer : « Alerte au gaz ! Enfilez vos combinaisons. »

Luttant et se débattant pour empêcher ses poumons d'inspirer une goulée de cette atmosphère viciée, et avec le corps inconscient de la fille affalée sur son bras gauche, Costigan bondit vers l'écouille du plus proche canot de sauvetage. Les instruments de l'orchestre s'écrasèrent sur le plancher et les couples de danseurs s'effondrèrent et glissèrent inertes, tandis que le jeune officier faisait pivoter la porte du sas de la chaloupe et plongeait à travers le petit habitacle vers les valves

d'alimentation en air. Les ouvrant toutes grandes, il appliqua sa bouche à leurs orifices et laissa ses poumons à l'agonie se remplir tout leur saoul d'une bouffée d'air glacé en provenance des réservoirs de secours. Sa soif d'air apaisée, partiellement du moins, il retint de nouveau sa respiration, fractura un des compartiments d'urgence, enfila l'une des combinaisons qui s'y trouvait en permanence et ouvrit en grand l'alimentation d'air de façon à chasser de ses vêtements toute trace subsistante du gaz mortel.

Puis il bondit vers sa compagne. Fermant la valve d'arrivée d'air, il lui baigna le visage dans un jet d'oxygène pur et s'efforça d'en faire pénétrer un peu dans ses poumons en plaquant sa poitrine contre son propre corps et en la soumettant à des alternances de pression... et de décompression. Bientôt, toussant et suffoquant, elle eut un mouvement spasmodique de respiration et il revint aussitôt à une oxygénation par air normal. Il se mit à lui parler sur un ton pressant, tandis qu'elle manifestait progressivement des signes de reprise de conscience.

« Debout ! » aboyait-il. « Cramponnez-vous à cette barre et maintenez votre visage face à cette arrivée d'air jusqu'à ce que j'arrive à vous faire enfiler une combinaison. M'avez-vous compris ? »

Elle hocha faiblement la tête en signe d'assentiment et l'assura qu'elle parviendrait à se maintenir devant la valve. Cela demanda une minute à peine pour lui faire endosser un scaphandre. Puis, tandis qu'elle s'asseyait sur une banquette, essayant de récupérer un peu, il brancha le vidéophone de la chaloupe sur la longueur d'ondes du réseau intérieur de télévision. Dans la salle de commandement, il vit des silhouettes engoncées dans leur scaphandre de combat, s'activant furieusement devant des cadrans.

« Il y a un coup fourré qui se mijote ! » fulmina-t-il en s'adressant au capitaine d'homme à homme, sans s'encombrer d'un formalisme hiérarchique souvent oublié dans le Service Triplanétaire. « Il y a eu un quelconque sabotage au niveau du conduit principal de ventilation. Peut-être est-ce ainsi que les pirates ont réussi à avoir les deux autres navires ? Peut-être est-

ce le résultat d'une bombe à retardement ? Je ne vois pas comment quelqu'un aurait pu embarquer clandestinement à bord, malgré toutes les inspections effectuées, et à part Franklin, personne ne peut franchir l'écran de la salle d'épuration de l'air. De toute façon, je vais aller y faire un tour, puis je vous rejoindrai tous là-haut.

— Que s'est-il donc passé ? » demanda la fille encore toute secouée, « il me semble vous avoir entendu parler de gaz ? je croyais que ceux-ci étaient interdits. Quoi qu'il en soit, Conway, je vous dois la vie et je ne suis pas près de l'oublier. Mais les autres ? que sont devenus tous les autres ?

— C'est un gaz paralysant dont la fabrication est interdite », expliqua Conway d'un air sombre, les yeux rivés à l'écran du vidéophone qu'il avait branché sur le circuit de surveillance des soutes du paquebot. « La peine encourue pour l'utilisation ou la détention de ce gaz est la mort immédiate. Gangsters et pirates n'hésitent pas à l'utiliser, n'ayant rien à perdre puisqu'ils figurent déjà sur la liste des condamnés à mort. Quant à votre vie, je ne l'ai pas encore sauvée et avant que tout ne soit terminé, vous me reprocherez peut-être de vous l'avoir conservée. Les autres ont subi une trop longue privation d'oxygène et même vous, malgré ma réaction immédiate, je n'aurais pu vous transporter beaucoup plus loin. Mais il existe un antidote efficace que nous gardons tous sur nous dans une bourse de notre scaphandre de combat et chacun sait comment l'utiliser. En effet, tous les malfaiteurs emploient ce type de gaz, ce qui fait que nous sommes constamment sur nos gardes à ce propos. Mais, puisque l'atmosphère sera complètement purifiée d'ici une demi-heure, nous devrions être en mesure de ranimer tout le monde, si nous n'en sommes pas empêchés avant. Il y a d'abord le gars qui nous a joué ce tour de cochon et qui est encore dans la salle d'épuration d'air. C'est bien l'armure de l'ingénieur en chef mais ce n'est pas Franklin qui est dedans. Un passager, s'étant déguisé, a dû descendre Franklin et s'emparer de son scaphandre et de son équipement. Il a sans doute percé un trou dans le conduit principal et a de la sorte répandu son poison dans tout le navire. Peut-être était-ce là son unique

mission, mais je vous jure qu'il n'aura pas l'occasion de récidiver !

— Vous n'allez pas descendre seul en bas ! » protesta la jeune fille. « Son scaphandre est beaucoup plus résistant que la combinaison de survie que vous portez et il dispose du Lewiston de M. Franklin.

— Ne soyez pas sotte ! » l'interrompit-il, « nous ne pouvons nous permettre d'avoir un pirate vivant à bord. Nous en aurons assez sur les bras lorsqu'il nous faudra affronter nos assaillants extérieurs. Ne vous en faites donc pas, je ne lui laisserai aucune chance. Je vais me munir d'un Standish et l'effacerai telle une tache d'encre sur une feuille de papier. Ne bougez surtout pas de là avant que je vienne vous rechercher », ordonna-t-il. Et la lourde porte de la chaloupe se referma avec un claquement sourd, tandis qu'il regagnait le pont promenade.

Il traversa tout le grand salon sans prêter la moindre attention aux formes inertes éparpillées çà et là. Il se dirigea vers un mur nu, manipula un bouton quasi invisible encastré dans le métal et un panneau de la cloison pivota. Il se saisit d'un Standish, une arme redoutable, volumineuse et lourde, qui ressemblait un peu à un fusil mitrailleur de fort calibre auquel on aurait rajouté une lunette de visée et un certain nombre de miroirs et de réflecteurs paraboliques. Il parvint enfin à la salle de ventilation, pliant sous le poids de l'engin, après avoir parcouru de longs corridors et descendu en chancelant de plusieurs niveaux. Il eut un rictus sauvage en constatant que le champ de force verdâtre qui semblait imprégner murs et portes était toujours en place. Le pirate était encore à l'intérieur, continuant à déverser dans l'air du paquebot son terrible gaz paralysant.

Il posa sur le sol son arme, dont il déplia les trois pieds massifs, s'accroupit derrière elle et abaissa un interrupteur. Des faisceaux incandescents d'un rouge sombre jaillirent des réflecteurs et sous l'impact de l'arme, des étincelles qui prenaient presque l'allure d'éclairs surgirent de la muraille de force. Avec des crépitements et des claquements, l'affrontement se poursuivit pendant plusieurs secondes puis, sous la pression irrésistible du Standish, la luminescence verdâtre céda.

Derrière, le métal de la porte passa par toute une gamme de couleurs : rouge, jaune, blanc, puis explosa littéralement, fondu, vaporisé, désintégré ! À travers l'ouverture ainsi faite, Costigan discernait clairement le pirate engoncé dans l'armure de combat de l'ingénieur en chef, une armure qui était susceptible de résister à l'impact des balles et pouvait même, pour quelques instants, encaisser le redoutable flot d'énergie du Standish. De plus, le pirate était armé. Une boule de feu incandescente jaillit de son Lewiston pour aller s'écraser contre l'écran engendré par le massif et monstrueux Standish. Mais l'inférieur engin de Costigan ne se contentait pas uniquement de jouer sur des phénomènes de vibrations moléculaires. Dès la première décharge de l'arme du pirate, l'officier appuya sur un bouton. Il y eut une double détonation qui résonna de façon assourdissante dans cet espace clos et le corps du bandit vola littéralement en éclats tandis qu'un projectile d'un demi-kilo, qui venait de perforer son armure, explosait. Costigan cessa le tir et, sans la moindre trace d'apitoiement, du regard passa au crible la salle de ventilation pour s'assurer qu'aucun dommage sérieux n'avait été causé au mécanisme d'épuration de l'air, véritable poumon de l'astronef géant.

Repliant le Standish, il le ramena dans le salon principal, le remit dans son coffre et en brouilla la combinaison. Puis il s'en retourna vers la chaloupe où Clio pleura de soulagement en constatant qu'il était indemne.

« Oh ! Conway, j'ai eu si peur qu'il ne vous arrive quelque chose ! » s'exclama-t-elle, tandis qu'il la conduisait au pas de charge vers la salle de commandement. « Evidemment vous... » Elle s'interrompit.

« Evidemment », répondit-il laconiquement. « Sans histoire. Comment vous sentez-vous ? Êtes-vous maintenant d'aplomb ? »

— À part le fait d'être mortellement effrayée et sur le point de perdre mon sang-froid, ça va bien, je pense... Je ne crois pas pouvoir être utile à grand-chose, mais dans le cas contraire, vous pouvez compter sur moi.

— Je vous remercie. Il se peut cependant qu'on ait besoin de vous, on ne sait jamais. Apparemment, tout le monde est dans

les pommes, à part ceux qui, comme moi, ont pu déceler à temps la présence du gaz et ont eu le temps matériel d'enfiler un scaphandre sans plus respirer.

— Mais comment avez-vous fait pour deviner ce dont il s'agissait ? Ce gaz, vous ne pouviez ni le voir, ni le sentir..., ni...

— Vous l'avez respiré une seconde avant moi et votre regard m'a suffi. J'ai déjà eu l'occasion d'observer les effets de ce produit et lorsqu'une fois, vous avez vu un homme en inhaler une goulée, vous ne risquez plus de vous tromper. Les ingénieurs dans les ponts inférieurs ont dû y succomber les premiers, ils sont certainement tous hors de combat. Puis le gaz est arrivé au salon principal. Votre évanouissement m'a alerté et heureusement, il me restait assez de souffle pour donner l'alarme. Quelques-uns des gars des ponts supérieurs ont dû avoir le temps de s'en protéger. Nous les retrouverons tous dans la salle de commandement.

— Je suppose que c'est en remerciement de vous avoir si gentiment averti de cette attaque que vous m'avez ranimée ? »

La jeune fille se mit à rire, encore secouée, mais courageuse.

« Quelque chose comme ça, sans doute », répondit-il sur un ton léger. « Nous y voici, nous saurons bientôt ce qui nous attend. »

Dans le poste de pilotage, ils découvrirent au moins une douzaine de silhouettes en armure ne courant plus en tous sens mais assis devant leurs instruments, prêts et tendus. Il était heureux que Costigan, vétéran de l'espace malgré son jeune âge, se soit trouvé dans le grand salon à ce moment-là, lui qui était déjà familiarisé avec ce terrible gaz interdit. Il était, en outre, extraordinaire qu'il ait eu assez de présence d'esprit et de résistance physique pour réussir à donner l'alarme sans permettre à un seul atome de ce produit paralysant de pénétrer dans ses poumons. Le capitaine Bradley, les hommes de quart et plusieurs autres officiers dans leur cabine, tous de vieux routiers du vide, avaient obéi instantanément et sans question, au message retransmis par les haut-parleurs et leur enjoignant d'enfiler sur-le-champ leur scaphandre. Qu'ils aient été en train d'inspirer ou d'expirer, leurs voies aériennes s'étaient aussitôt bloquées en entendant parler de gaz. Puis ils avaient

littéralement sauté dans leurs combinaisons de combat, purgeant celles-ci de toute trace dangereuse en en renouvelant plusieurs fois l'air et en retenant leur souffle jusqu'au dernier moment possible, jusqu'à ce que leurs poumons n'en puissent supporter davantage...

Costigan fit signe à la jeune fille de s'asseoir sur un siège vacant, puis il échangea précautionneusement sa frêle combinaison de survie pour sa propre armure de combat. Ensuite seulement, il s'approcha du capitaine.

« Quelque chose en vue, commandant ? » demanda-t-il en saluant. « Voici un moment qu'ils auraient dû tenter d'agir.

— Oh ! ils n'y ont pas manqué mais nous ne parvenons pas à les localiser. Nous avons tenté de lancer le signal d'alerte général mais à peine avons-nous commencé qu'ils ont pratiquement étouffé notre émission. Regardez ça ! »

Suivant le regard du capitaine, Costigan se tourna vers le puissant émetteur télé de bord. Sur l'écran, au lieu d'images tridimensionnelles, il n'y avait qu'un carré vide, d'un blanc éblouissant. Au lieu de paroles intelligibles, il ne sortait du haut-parleur qu'un flot ininterrompu de ronflements et de craquements.

« C'est impossible », protesta violemment Bradley, « il n'y a pas un gramme de métal dans un rayon de 100 000 kilomètres à l'intérieur de la zone 4 et cependant ils doivent être fort près de nous pour parvenir à nous brouiller de la sorte. Mais le second n'est pas de mon avis. Qu'en pensez-vous alors, Costigan ? » Le capitaine, vieux marin de l'ancienne école, abrupt et un peu réactionnaire comme tous ceux de sa génération, était furieux et désespéré et rageait intérieurement de ne pouvoir en découdre avec cet ennemi invisible et indétectable. Cependant, confronté à l'inexplicable, il écoutait les gens plus jeunes que lui avec une inhabituelle tolérance.

« C'est non seulement possible, mais évident, qu'ils disposent de techniques qui nous sont inconnues. » La voix de Costigan était amère. « Mais pourquoi n'en disposeraient-ils pas ? On ne dote jamais les vaisseaux de la Flotte de matériels qui n'aient été préalablement expérimentés pendant plusieurs années au moins. Mais les pirates et autres truands disposent

régulièrement du dernier cri de la technique. La seule chose encourageante jusque-là, c'est que nous ayons réussi à transmettre une partie de notre message. Les éclaireurs pourront ainsi situer la source de ces interférences. Les pirates pourtant doivent bien s'en douter eux aussi et nous n'aurons certainement pas longtemps à attendre », conclut-il d'un ton amer.

Il disait vrai. Avant qu'un autre mot ait pu être ajouté, le rideau protecteur le plus extérieur s'illumina sous l'assaut d'un faisceau énergétique d'une inconcevable puissance et simultanément apparut clairement sur l'un des écrans d'observation l'image du vaisseau pirate, un énorme et sombre fuseau d'acier qui faisait feu de toutes ses batteries. Aussitôt, le puissant armement de *l'Hyperion* entra en action et, sous l'assaut conjugué de ses projecteurs, les écrans de l'appareil étranger s'illuminèrent à leur tour. L'artillerie lourde dont le recul des pièces secouait la coque du globe géant envoya volée sur volée d'obus explosifs de grande puissance. Mais le commandant du navire pirate avait estimé avec exactitude la puissance de feu de son adversaire et n'ignorait pas que l'armement de celui-ci était impuissant devant les moyens dont il disposait. Ses écrans étaient invulnérables, les obus de gros calibre explosaient vainement en plein espace à des milles de leur objectif. Et soudain, un terrible jet lumineux jaillit, éblouissant, de la coque sombre de l'ennemi. Il franchit en un instant l'espace qui les séparait, traversa les puissants écrans défensifs et se fraya un chemin à travers l'alliage résistant des parois externes et internes de la coque. Toutes les défenses spatiales de *l'Hyperion* furent instantanément annihilées et la puissance des moteurs décrut des trois quarts.

« En plein dans les casemates de tir », gémit Bradley. « Nous voici maintenant avec uniquement nos propulseurs auxiliaires, nos batteries de rayons sont anéanties et nous ne pouvons placer un seul obus à proximité de ces salauds-là ! »

Pour aussi inefficaces que fussent les canons, ils furent impitoyablement réduits au silence par un terrifiant faisceau d'énergie qui balaya le poste de pilotage, désintégrant le pilote, les pointeurs, les écrans d'observation et les hommes qui se

tenaient devant. L'air s'enfuit dans l'espace et les scaphandres des trois survivants se gonflèrent jusqu'à être tendus comme des peaux de tambour tandis que la pression atmosphérique chutait dans tout le vaisseau.

Costigan poussa le capitaine vers la paroi du fond, puis se saisit de la jeune fille et bondit avec elle vers la sortie.

« Filons d'ici en vitesse », cria-t-il. La radio miniaturisée de son casque prenant le relais du système sonore de transmission.

« Ils ne peuvent pas nous voir, notre écran antimétéorite fonctionne encore et leurs faisceaux sondeurs ne peuvent le pénétrer de l'extérieur. Ils tirent en se basant sur les plans de notre type d'appareil et ne vont probablement pas tarder à détruire le poste de commandement. » Et tandis qu'ils s'élançaient vers la porte maintenant devenue le panneau extérieur d'un sas, le faisceau des pirates frappa l'endroit même qu'ils occupaient quelques instants auparavant.

Le sas franchi, ils dévalèrent les ponts de la partie réservée aux passagers et s'installèrent dans un canot de sauvetage dont l'écouille prenait en enfilade tout le troisième salon, un endroit idéal, soit pour la défense, soit pour fuir grâce à leur chaloupe. Tandis qu'ils pénétraient dans leur retraite, ils sentirent soudain leur poids s'accroître. Une poussée de plus en plus puissante fut appliquée au paquebot en détresse jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son allure de croisière normale.

« D'après vous, Costigan, ce sont des rayons tracteurs ? » demanda le capitaine.

« Apparemment. Ils semblent bien disposer de quelque chose de ce genre. Ils nous entraînent rapidement je ne sais où. Je vais aller chercher une paire de Standish et une autre armure de combat. Nous ferions bien de nous retrancher. » Et bientôt le petit compartiment devint une véritable forteresse avec ses deux formidables engins de destruction. Puis le second fit une autre sortie, celle-là plus prolongée, et revint avec un scaphandre réglementaire du Service Triplanétaire ressemblant en tous points à celui porté par les deux hommes, mais d'une taille considérablement moindre.

« Clio, à titre de sécurité supplémentaire, vous feriez bien d'enfiler cette tenue. Ces combinaisons de survie ne sont pas

d'un grand secours dans un combat. Je suppose que vous n'avez jamais eu l'occasion de vous servir d'un Standish, n'est-ce pas ?

— Non, mais je peux très bien apprendre rapidement à le faire », répliqua-t-elle d'un ton crâne.

« Vu l'endroit où nous nous trouvons, nous ne pourrions en utiliser plus de deux à la fois mais il faut vous familiariser avec ces engins au cas où l'un de nous serait touché et tandis que vous vous changez, vous feriez bien d'en profiter pour vous équiper de quelques gadgets que j'ai là sous la main : des localisateurs et des émetteurs spéciaux du Service. Collez ce petit disque sur votre poitrine avec un bout de sparadrap, suffisamment bas pour qu'il soit invisible, dans le creux claviculaire, c'est là le meilleur endroit. Débarrassez-vous de votre montre-bracelet et portez celle-ci à sa place en permanence, ne l'enlevez jamais un seul instant. Prenez ce collier de perles et gardez-le toujours autour de votre cou. Munissez-vous de cette capsule et cachez-la sur vous en un endroit où elle ne soit décelable que par une fouille des plus minutieuses. En cas de nécessité, avalez-la, cela ne pose pas de difficulté et elle fonctionne aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de votre corps. C'est, de tout cet appareillage, l'élément le plus important. Même si vous perdez tout le restant, vous vous débrouillerez toujours. Seulement, si vous égarez cette capsule, plus rien ne marchera au cas où nous serions séparés. Avec ces communicateurs, vous pourrez parler avec nous. Nous disposons tous deux d'appareils analogues, bien que sous une forme un peu différente. Vous n'aurez pas besoin de parler fort, un murmure sera suffisant. Ce sont des appareils particulièrement commodes, pratiquement impossibles à détecter et capables de pas mal de choses.

— Merci, Conway, je me souviendrai de cela aussi », répondit Clio, tandis qu'elle se dirigeait vers un petit réduit pour suivre ces instructions. « Mais est-ce que les éclaireurs et les patrouilles du secteur ne vont pas nous rattraper rapidement ? L'opérateur radio a envoyé un S.O.S.

— Je crains fort qu'en ce qui nous concerne, l'Espace leur paraisse vide. »

Le capitaine Bradley était resté suffoqué par l'étonnement durant cette conversation. Ses yeux s'étaient quelque peu exorbités lorsque Costigan avait annoncé « qu'ils en disposaient également tous les deux ». Mais il n'avait rien dit... Tandis que la fille disparaissait dans le réduit, le visage du capitaine parut s'illuminer d'une soudaine compréhension.

« Ah ! je vois, Monsieur », dit-il d'un ton respectueux, beaucoup plus respectueux que s'il s'était adressé à un simple second. « Vous vouliez dire que nous allions bientôt nous en équiper nous-mêmes, je suppose. Vous nous avez parlé de matériel du Service mais vous ne nous avez pas expliqué de quel Service il s'agissait, n'est-ce pas ?

— Maintenant que vous le mentionnez, je crois bien effectivement que je l'ai oublié », avoua dans un sourire Costigan.

« Cela explique bien des choses vous concernant et tout particulièrement votre identification de ce maudit gaz et votre incroyable contrôle de vous-même, ainsi que la rapidité de vos réflexes. Mais... ne craignez-vous pas ?...

— Non », l'interrompit Costigan. « La situation risque fort de devenir si critique que nous ne pouvons nous permettre de laisser passer la moindre chance. Si nous réussissons à nous en sortir, je récupérerai le matériel que je lui ai confié et elle ne saura jamais qu'il ne s'agit pas d'un équipement classique. Quant à vous, je sais que vous pouvez et saurez vous taire. C'est pourquoi je vous ai confié tout cet attirail. J'avais tout un stock de gadgets dans mon barda mais à l'exception de ce que j'ai rapporté ici pour nous trois, je les ai détruits avec le Standish. Que vous le croyiez ou non, nous sommes dans un sacré pétrin et les chances de nous en tirer sont très proches de zéro... »

Il s'interrompit car la jeune fille revenait, ayant maintenant toute l'apparence d'un officier de petite taille du Service Triplanétaire. Tous trois s'installèrent alors en prévision d'une longue et morne veille. Heure après heure, ils voguèrent ainsi dans l'espace puis finalement, il y eut une violente embardée et une augmentation brutale de l'accélération. Après un court conciliabule, le capitaine Bradley brancha le faisceau sondeur de leur chaloupe, l'utilisant à son minimum de puissance et

chercha prudemment à voir ce qui se passait au-dessus d'eux dans la direction opposée à celle où ils soupçonnaient le vaisseau pirate de se trouver. Tous trois regardaient l'écran, n'y voyant que l'infini sombre du vide, percé de ci de là par les étoiles brillant d'un feu froid et terriblement lointain. Tandis qu'ils contemplaient l'espace, un vaste secteur des cieux fut comme effacé et ils distinguèrent, faiblement illuminée par une phosphorescence d'un bleu curieux, une énorme boule, une sphère si large et si proche, qu'ils avaient l'impression de plonger droit dessus comme s'il s'agissait d'une planète ! Ils sentirent leur vaisseau ralentir, s'arrêter, se retrouvèrent en apesanteur, un vaste panneau s'escamota devant eux et ils furent entraînés vers le haut à travers le sas gigantesque, flouant tranquillement dans l'air au-dessus d'une petite cité illuminée, aux bâtiments métalliques soigneusement alignés. *L'Hyperion* perdit progressivement de l'altitude pour venir se poser en douceur sur un berceau réglementaire d'appontage.

« Eh bien, où que nous soyons, nous voilà arrivés », constata le capitaine Bradley d'un ton farouche.

« Et maintenant le feu d'artifice commence », annonça Costigan avec un regard interrogateur en direction de la jeune fille.

« Ne vous occupez pas de moi », répondit-elle, à la question muette qu'il venait de lui poser. « Je ne crois pas, absolument pas à l'intérêt d'une reddition.

— Très bien », et les hommes s'accroupirent derrière l'écran d'énergie de leur redoutable engin tandis que Clio s'allongeait derrière eux.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Un groupe d'êtres humains, des Américains selon toute apparence, firent leur apparition dans le salon. Ils ne portaient pas d'armes. Aussitôt qu'ils eurent tous pénétré dans la salle, Bradley et Costigan, sans la moindre hésitation, ouvrirent le feu sur eux. Par l'écouille, ils déversèrent un double jet d'énergie destructrice, mais celui-ci n'atteignit pas son but. À quelques mètres des hommes, il se heurta à un écran d'une incroyable efficacité. Aussitôt, les tireurs appuyèrent sur une autre détente et un déluge de projectiles à haute puissance jaillit des armes

rugissantes, mais les obus eux-mêmes se révélèrent parfaitement inefficaces. Ils frappèrent la muraille de forces et disparurent sans même exploser et sans laisser la moindre trace, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Costigan se redressa d'un bond mais avant d'avoir pu se lancer sur ses adversaires comme il en avait l'intention, un large tunnel apparut devant lui. Quelque chose avait transpercé sur toute sa largeur le vaisseau, y creusant sans le moindre effort un long couloir de vide dans lequel l'air s'engouffra. Les trois visiteurs se sentirent saisis par des forces invisibles et entraînés dans le tunnel. Ils le parcoururent dans toute sa longueur, en jaillirent pour flotter au-dessus des bâtiments et finalement se diriger vers la porte d'une haute structure métallique. Des ouvertures s'ouvrirent et se refermèrent sur leur passage jusqu'à ce qu'ils soient parvenus dans une pièce qui était à l'évidence réservée à un dirigeant affairé. Ils se trouvaient devant un bureau qui, en dehors de l'équipement habituel d'un homme d'affaires, était également doté d'un véritable tableau de bord d'une extrême complexité, avec cadrans et interrupteurs multiples.

Assis, impassible derrière le bureau, il y avait un homme gris ; non seulement était-il habillé entièrement en gris, mais sa chevelure fournie était grise ainsi que ses yeux et même sa peau hâlée donnait l'impression d'être recouverte d'un maquillage gris. Sa personnalité écrasante irradiait une aura de grisaille, non le gris aimable de la colombe, mais le gris irrésistible et impérieux du cuirassé ; le gris dur, inflexible de la cassure d'une pièce d'acier trempé.

« Capitaine Bradley, premier officier Costigan, M^{lle} Marsden », dit l'homme d'un ton calme mais tranchant. « Je n'avais pas prévu, Messieurs, que vous puissiez vivre aussi longtemps. C'est un détail cependant sur lequel nous ne nous attarderons pas pour le moment. Vous pouvez retirer vos scaphandres. »

Aucun des deux officiers ne broncha, mais tous deux contemplaient sans ciller leur interlocuteur.

« Je ne suis pas habitué à répéter mes ordres », continua l'homme derrière le bureau, d'une voix toujours calme et unie,

mais pourtant chargée d'une lourde menace. « Vous pouvez choisir entre retirer instantanément ces armures ou mourir dedans sur-le-champ. »

Costigan se dirigea vers Clio et lentement lui ôta son scaphandre. Puis, après un bref échange de regard, les deux officiers enlevèrent leur armure simultanément et ouvrirent immédiatement le feu : Bradley avec son Lewiston et Costigan avec un pistolet automatique de fort calibre dont les cartouches étaient des balles explosives d'une extraordinaire puissance. Mais l'homme en gris, entouré par une impénétrable muraille de forces, devant cette fusillade, sourit simplement d'un air à la fois tolérant et exaspérant. Costigan plongea en avant pour se voir brutalement rejeté en arrière lorsqu'il percuta un obstacle invisible et infranchissable. Un rayon tracteur le remit violemment sur pied, leurs, armes leur furent arrachées et les trois captifs furent maintenus de force dans leur position primitive devant leur vainqueur.

« Je n'ai permis cela que pour vous en démontrer la futilité », dit l'homme en gris dont la voix dure se durcit encore. Mais je ne tolérerai plus de pareils enfantillages. Maintenant, je me présente. Je suis connu sous le nom de Roger. Vous n'avez, sans doute, jamais entendu parler de moi. Peu de Telluriens me connaissent et peu me connaîtront. Quant à vous deux, votre vie est entre vos mains. Étant quelque peu versé dans l'art de juger les hommes, je crains que vous ne deviez mourir rapidement. Capables et débrouillards comme vous venez de le montrer, vous pourriez m'être précieux, mais vous refuserez probablement mon offre et en ce cas évidemment, vous périrez. Ceci cependant viendra en son temps. Il se peut alors que vous me soyez de quelque utilité durant le processus de votre élimination. Pour vous, Mademoiselle Marsden, je me trouve partagé entre deux solutions, chacune hautement désirable, mais malheureusement mutuellement incompatibles. Votre père d'une part serait très heureux de me verser une énorme rançon, d'autre part, en dépit de cela, j'aimerais assez vous employer pour une étude sur la sexualité.

— Ah ! oui ? » Clio se montra brillamment à hauteur de la situation. Sa peur oubliée, son âme courageuse se reflétait dans

ses jeunes yeux clairs et de tout son être semblait émaner comme un défi. « Vous pouvez penser qu'il vous est loisible de faire de moi ce que bon vous semble, mais vous vous trompez.

— Surprenant ! Voilà qui est plus qu'étonnant. Pourquoi ce stimulus, en particulier chez les jeunes femelles, entraîne-t-il une réaction aussi manifestement disproportionnée ? » Les yeux de Roger fixaient ceux de Clio. La jeune fille frissonna et détourna le regard. « Mais pourtant le sexe lui-même, dans son état primaire et brut, est une des caractéristiques les plus constantes de la vie dans ce continuum. C'est néanmoins quelque chose d'entièrement illogique et de paradoxal. Décidément, cette recherche sur la sexualité doit être poursuivie. »

Roger pressa un bouton et une grande et jolie femme apparut, d'un âge et d'une nationalité indéterminés.

« Conduisez M^{lle} Marsden à son appartement », ordonna-t-il, et tandis que les deux femmes sortaient, un homme pénétra dans le bureau.

« La cargaison est déchargée, Monsieur », annonça le nouvel arrivant. « Les deux hommes et les cinq femmes indiqués ont été conduits à l'hôpital.

— Très bien. Débarrassez-vous des autres de la même façon que d'habitude. » Le bandit disparut et Roger continua d'un ton ne trahissant pas la moindre émotion : « Collectivement, les passagers doivent sans nul doute valoir une somme assez colossale, mais en définitive ce serait une perte de temps que d'en tenir compte.

— Quel être êtes-vous, par Dieu ? » fulmina Costigan, impuissant mais furieux au point d'en oublier toute prudence. « J'ai déjà entendu parler de savants fous qui essayèrent de détruire la Terre, ou de génies déséquilibrés qui se prirent pour les Napoléon du système solaire. Qui que vous soyez, vous devriez savoir que vous ne vous en tirerez pas comme ça !

— Je n'ai rien d'un savant fou ou d'un cinglé de génie. Je suis un scientifique et qui dirige bien d'autres savants. Je n'ai rien d'un illuminé. Vous avez certainement remarqué plusieurs des caractéristiques particulières de cet endroit ?

— Oui, et tout particulièrement votre gravité artificielle et vos écrans. Un écran éthérique ordinaire est opaque sur l'une de ses faces et ne stoppe pas les objets solides. Les vôtres sont totalement transparents et apparemment impénétrables à la matière. Comment vous y prenez-vous ?

— Même si je vous l'expliquais, vous ne pourriez pas le comprendre et il s'agit là seulement de deux de nos plus modestes découvertes. Je n'ai pas pour intention de détruire votre planète Terre et n'ai aucun désir de régenter des foules ineptes et sans cervelle. J'ai cependant certains objectifs qui me sont propres. Pour mener à bien mes plans, j'ai absolument besoin de quantités considérables d'or, d'uranium, de thorium et de radium. J'ai l'intention de me procurer tout cela sur les planètes de votre système solaire avant de le quitter. Je m'en emparerai en dépit des efforts dérisoires des flottes de votre Ligue Triplanétaire.

« Ce globe sur lequel vous vous trouvez a été construit suivant mes plans et bâti sous mon contrôle. Il est protégé des météorites par un système de mon invention. Il est indétectable et invisible, les ondes radar le contournent sans être absorbées ni déviées. Je vous entretiens de tous ces points de façon que vous réalisiez exactement votre situation. Comme je vous l'avais déjà fait entendre, vous pouvez m'être utile, si vous le désirez.

— Mais qu'avez-vous au juste à offrir pour que l'on ait envie de rejoindre vos rangs ? » demanda Costigan d'un ton venimeux.

« Bien des choses. » La voix froide de Roger ne trahissait aucune émotion, aucun signe d'irritation devant le mépris évident et complet dans lequel Costigan le tenait. « J'ai sous mes ordres un grand nombre d'hommes attachés à moi par bien des liens. Les besoins, les désirs, les aspirations et les tares diffèrent d'un individu à l'autre et je peux pratiquement satisfaire chacun. Beaucoup d'hommes apprécient la fréquentation de jeunes et jolies femmes, mais il existe d'autres penchants que j'ai trouvés personnellement tout aussi valables : l'amour du lucre, la soif de gloire, le goût du pouvoir, etc., ceci incluant bien des qualités habituellement considérées comme nobles. Et ce que je promets, je le tiens. En compensation,

j'exige seulement de la loyauté et cela seulement en certaines occasions et pour des périodes relativement courtes. Pour le restant, mes gens organisent leur vie comme ils l'entendent. En conclusion, je trouverais facilement à vous utiliser, mais, en fait, je n'ai nul besoin de vous. C'est pourquoi vous pouvez dès maintenant choisir, soit en entrant à mon service, soit en optant pour la seconde solution.

— En quoi consiste finalement l'alternative qui nous est ouverte ?

— Nous ne nous y attarderons pas pour le moment. Il est simplement suffisant de préciser qu'il s'agit d'un problème d'importance mineure qui ne progresse pas de façon satisfaisante. Tout cela aboutira à votre mort et peut-être devrais-je mentionner que ce trépas ne sera pas particulièrement plaisant.

— Je vous dis « non », vous pouvez... », rugit Bradley qui s'apprêtait à le gratifier des pires qualificatifs, lorsqu'il fut brutalement interrompu.

« Attendez une minute », intima Costigan. « Que devient M^{lle} Marsden dans cette histoire ?

— Elle n'a rien à voir avec la présente discussion », affirma d'un ton glacial Roger. « Je ne suis pas en train de conclure un marché. En fait, je crois que je la garderai ici un certain temps. Elle s'est mis en tête de se suicider si je n'autorisais pas son père à me verser une rançon, mais elle découvrira vite que, sans ma permission, cette liberté lui est refusée.

— En ce cas, je suis de tout cœur avec le capitaine. Tout ce qu'il pouvait avoir à dire vous concernant, je le reprends à mon compte », conclut farouchement Costigan.

« Très bien, il fallait s'attendre à une décision de ce genre de la part de gens comme vous. » L'homme gris pressa deux boutons et deux de ses séides entrèrent dans la pièce. « Enfermez ces hommes dans deux cachots séparés, du second niveau », ordonna-t-il. « Fouillez-les. Il se peut que toutes leurs armes ne se soient pas trouvées à l'intérieur de leur scaphandre. Verrouillez soigneusement les portes des cellules et placez devant un piquet de garde qui sera directement relié à moi. »

Ils furent emprisonnés et soigneusement fouillés mais ils ne portaient pas d'armes et rien n'avait été expressément dit concernant les communicateurs. Même si de tels instruments avaient pu être dissimulés, dès la première tentative d'utilisation, Roger en aurait été immédiatement avisé. Du moins, c'est ainsi que raisonnaient leurs geôliers, mais les hommes de Roger ne soupçonnaient pas l'existence de gadgets du type de ceux employés par le Service Spécial de Costigan : radio-téléphones, localisateurs et faisceaux sondeurs miniaturisés, de faible puissance mais cependant aptes, du fait qu'ils travaillaient en dessous des bandes passantes usuelles, à émettre à grandes distances. Ces appareils ne laissaient filtrer aucun signal susceptible d'être détecté. Or, qu'y avait-il de plus innocent que l'équipement standard dont disposait dans l'espace chaque officier : les lourdes lunettes, le chronomètre, la lampe à signaux, le briquet à allumage électronique, l'émetteur de localisation, sans parler de la bourse ?

Tous ces objets furent examinés avec grand soin mais les cerveaux les plus brillants du Service Triplanétaire avaient œuvré en commun pour mettre au point des engins qui puissent subir sans inconvénient un examen superficiel aussi soigneux fût-il. Aussi, lorsque Costigan et Bradley furent finalement enfermés, détenaient-ils toujours leurs super-instruments.

Chapitre II

Dans le planétoïde de Roger

Une fois dans le hall, Clio inspecta fébrilement tout du regard, dans l'espoir de découvrir une quelconque possibilité d'évasion. Avant qu'elle puisse agir, cependant, son corps fut saisi comme dans un étau et elle se débattit sans parvenir vraiment à bouger. « Il est inutile de tenter de fuir ou d'essayer de faire autre chose que d'obéir aux ordres de Roger », l'informa, d'une voix sombre, la femme qui la guidait, en déconnectant l'appareil qu'elle tenait à la main et en rendant de la sorte sa liberté de mouvement à la jeune fille complètement effrayée.

« Ici, son moindre désir est la loi », continua-t-elle tandis qu'elle empruntait un corridor. « Le plus tôt vous réaliserez cela, le mieux ce sera pour vous.

— Mais je ne tiens pas particulièrement à vivre », annonça Clio sur un ton décidé, « et je peux toujours me suicider vous savez !

— Vous découvrirez vite qu'il n'en est rien », lui répliqua d'un ton monocorde et neutre la créature. « Si vous ne cédez pas, vous n'avez pas fini de réclamer la mort à cor et à cri. Mais vous ne mettrez pas fin à vos jours sans l'assentiment de Roger. Regardez-moi, je ne peux pas mourir. Voici votre appartement, vous resterez ici jusqu'à ce que Roger vous donne de nouvelles instructions. »

L'automate vivant ouvrit la porte et se tint là, silencieuse et impassible, tandis que Clio, qui la dévisageait d'un air horrifié, se glissait entre elle et l'ouverture pour pénétrer dans un appartement somptueusement meublé. L'huis se referma sans un bruit et un profond silence l'enveloppa tel un linceul. Ce n'était pas un silence ordinaire mais l'indescriptible perfection du silence absolu, de la complète absence de tout son. Au sein

de ce silence, Clio se tenait immobile, droite et raide. Tendue, crispée, désespérée et abattue, elle restait plantée au centre de ce merveilleux salon, luttant contre une irrésistible envie de crier. Brusquement, elle entendit, lui semblant toute proche, la voix froide de Roger qui parlait.

« Mademoiselle Marsden, vous êtes morte de fatigue, vous ne pouvez être d'aucune utilité, ni à vous-même ni à moi dans cet état. Je vous ordonne de vous reposer et pour vous rassurer, vous pouvez tirer sur ce cordon qui établira, tout autour de cette pièce, une muraille d'énergie qui vous isolera même de ma voix... »

La voix s'arrêta net tandis qu'elle tirait sauvagement sur le cordon et se jetait sur un divan, prise d'une crise de sanglots convulsifs qui lui coupa la respiration. Puis de nouveau, lui parvint une voix qui s'adressait, non à ses oreilles mais semblait plutôt résonner au sein d'elle-même, se répercutant dans chaque os et dans chaque muscle de son corps. Cette voix était plus ressentie qu'entendue.

« Clio ? » demandait-elle. « Ne me parlez pas encore...

— Conway ! » soupira-t-elle de soulagement, chaque fibre de son organisme vibrant d'un nouvel espoir en entendant la voix profonde et reconnaissable de Conway Costigan.

— Tenez-vous tranquille », ordonna-t-il. « Ne prenez pas cet air heureux ! Il est très possible que vous soyez actuellement sous observation. Roger ne peut pas m'entendre mais il n'en est pas de même pour vous. Pendant qu'il vous chapitrait, vous devez avoir ressenti une sorte d'impression de rugosité sous le collier que je vous ai remis ? Depuis qu'il a dressé une muraille d'énergie tout autour de vous, vos perles sont muettes. Si vous ressentez la même impression sous votre bracelet-montre, respirez profondément deux fois, si vous ne ressentez rien, vous pouvez alors me parler, aussi fort que vous le désirerez.

— Je ne sens absolument rien, Conway », se réjouit-elle. Larmes oubliées, elle était redevenue elle-même, impulsive et gaie. « Ainsi cette muraille existe, après tout ? Je n'y avais cru qu'à moitié.

— Ne vous y fiez pas trop, car de l'extérieur, il peut la faire disparaître à tout moment. Souvenez-vous de ce que je vous ai

dit, ce collier vous préviendra de l'existence éventuelle d'un faisceau sondeur et votre montre est capable de détecter toute radiation au-dessous du spectre habituel. Évidemment, pour le moment, elle ne réagit pas puisque nos trois communicateurs sont interconnectés. Je suis aussi en liaison directe avec Bradley. Ne vous alarmez pas, nos chances sont meilleures que ce que j'aurais pensé au départ.

— Comment ? Je n'ose y croire !

— J'en suis persuadé. Je suis convaincu que nous disposons là d'une technique dont Roger ignore jusqu'à l'existence : nos hyper-ondes. Bien sûr, je n'ai pas été surpris lorsque ceux qui m'ont fouillé n'ont pas repéré nos instruments, mais je n'avais jamais espéré avoir la possibilité de les utiliser sans aucune interférence. Je ne peux y croire encore mais je n'ai pas réussi à découvrir le moindre indice indiquant qu'il peut ne serait-ce que détecter la longueur d'ondes que nous utilisons... Je vous observe maintenant, le sentez-vous ?

— Oui, ma montre maintenant me l'indique.

— Parfait ! Là non plus, pas le moindre signe d'interférence. Je n'arrive pas à repérer la moindre émission en hyper-ondes dans tout l'Astéroïde. Il dispose pourtant d'une telle avance technologique sur nous que j'en avais conclu qu'il connaissait également les hyper-ondes. Mais, en fait, il n'en est rien, et cela nous donne un indéniable avantage. Bradley et moi avons beaucoup à faire dans l'immédiat. Attendez un instant, il me vient une idée. Je reprends bientôt contact avec vous. »

Il y eut une courte interruption, puis la voix claire mais silencieuse reprit :

« J'ai eu le nez creux ! Cette femme qui vous flanquait la frousse n'est pas vivante en réalité. Tout son organisme est bourré de circuits et de transistors !

— Oh ! Conway ! » Et la voix de la jeune fille trahissait un indéniable soulagement et un remerciement implicite. « C'était tellement horrible de songer à ce qui lui était arrivé, à elle et aux autres !

— J'ai l'impression que Roger est en train de jouer une gigantesque partie de poker. C'est un excellent bluffeur, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit l'être omnipotent qu'il veut

paraître. Mais n'en soyez pas effrontée pour autant. Il est arrivé trop de choses à bien des gens ici, hommes et femmes, et qui sait quel sort nous est réservé, à moins que nous n'ayons quelque carte dans notre manche. Gardez le moral, et si vous avez vraiment besoin de nous, criez ! Bon courage ! »

La voix silencieuse se tut, la montre-bracelet de Clio redevint un inoffensif mécanisme à mesurer l'écoulement du temps et Costigan, seul dans sa cellule, bien au-dessous de l'appartement de la jeune fille, tourna ses yeux munis de lunettes assez particulières vers d'autres scènes. Ses mains apparemment au repos dans ses poches manipulaient des micro-contrôles et son regard perçant et hautement entraîné étudiait chaque détail caché de la machinerie de l'Astéroïde. À la fin, il retira ses lunettes et parla à voix basse avec Bradley, enfermé dans une cellule de l'autre côté du couloir.

« Je crois que nous avons assez de renseignements, capitaine. J'ai découvert l'endroit où ils ont entreposé nos scaphandres et nos armes et j'ai localisé l'emplacement des câbles principaux de l'alimentation électrique et des générateurs. Il n'existe pas de muraille de forces autour de nos cachots, mais chaque porte est énergisée et il y a des gardes derrière, un par prisonnier. Il ne s'agit pas de robots, mais d'hommes. Cela rend plus ardu notre problème puisqu'ils sont à coup sûr directement reliés au bureau de Roger et n'hésiteront pas à donner l'alarme au premier signe de rébellion. Nous ne pouvons rien faire jusqu'à ce qu'il quitte son bureau. Vous voyez ce panneau noir un peu au-dessous de l'interrupteur à droite de votre porte ? C'est là, derrière, que passe la gaine des circuits électriques. Lorsque je vous en donnerai le signal, arrachez-le et vous découvrirez directement en dessous un câble rouge. C'est celui qui alimente l'écran magnétique de votre porte, sectionnez-le et rejoignez-moi dans le couloir. Je suis désolé de ne posséder qu'un seul de ces sondeurs à hyper-ondes, mais une fois que nous serons réunis, ça ira beaucoup mieux. Voici, je pense, ce que nous pourrions faire » ; et il expliqua en détail la seule ligne d'action que sa surveillance lui avait montrée comme étant envisageable.

« Ça y est ! Il vient de sortir de son bureau ! » s'exclama Costigan, après que la conversation eut duré près d'une heure. « Aussitôt que nous aurons découvert où il se rend, nous foncerons... Il s'apprête à rejoindre Clio, le salaud ! Cela change tout, Bradley ! » Sa voix déjà dure prenait le ton d'une malédiction.

« Et comment ! » fulmina le capitaine. « Je sais qu'entre vous, ça a été le coup de foudre pendant ce voyage. Je vous suis, bien évidemment, mais qu'allons-nous faire ?

— Nous ferons quelque chose », déclara Costigan d'une voix résolue. « Si jamais il essaie de s'en prendre à elle, j'aurai moi-même sa peau, faudrait-il pour cela effacer ce globe de l'espace avec nous à l'intérieur !

— N'en faites rien, Conway », dit la voix assourdie, tremblante mais déterminée de Clio. « Si l'un de vous a la moindre chance de s'évader ou de lui mettre sérieusement des bâtons dans les roues, qu'il ne se soucie pas de moi. Peut-être, d'ailleurs, veut-il simplement discuter de la rançon qu'il va réclamer.

— Ce n'est certainement pas avec vous qu'il en parlerait. C'est de toute autre chose qu'il veut vous entretenir », grinça Costigan. Puis le ton de sa voix changea brutalement.

« Mais au fond, peut-être est-ce aussi bien ainsi. Ils n'ont pas découvert notre équipement lorsqu'ils nous ont fouillés et nous allons dès maintenant commencer à tout saboter ici. Roger n'est probablement pas un type aux réactions rapides, il est plutôt du genre à mijoter ses coups. Et une fois que nous aurons ouvert le bal, il en aura suffisamment sur les bras pour ne plus se soucier de vous. Pensez-vous pouvoir l'intéresser et le retenir pendant une quinzaine de minutes ?

— Je suis sûre que j'y parviendrai. Je ferais n'importe quoi pour nous tirer de là ou vous aider à fuir cet horrible endroit... » La voix de Clio s'arrêta net car Roger venait de débrancher la barrière énergétique de l'appartement et se dirigeait vers le divan sur lequel elle s'était recroquevillée, les yeux exorbités, impuissante et tremblante de terreur...

« Préparez-vous Bradley ! » ordonna Costigan d'un ton décidé. « Roger vient de déconnecter la muraille éthérique

dressée autour de la cabine de Clio, de façon que, à partir du pupitre de commande de son bureau, le moindre signal d'alarme lui soit retransmis. Il sait que personne ne viendra le déranger dans cette pièce, mais je maintiens un rayon presseur sur l'interrupteur de façon à assurer le rétablissement de l'écran énergétique. Quoi que nous fassions maintenant, il ne pourra en être avisé... Il va me falloir maintenir ce rayon soigneusement centré, aussi est-ce sur vous que reposera tout le sale boulot. Arrachez ce fil rouge et tuez ces deux gardes. Vous savez comment vous y prendre pour court-circuiter un robot, n'est-ce pas ?

— Oui, il suffit de briser son appareil de vision et d'audition et il s'arrêtera aussitôt en se contentant d'émettre un signal de détresse... Je les ai eus tous les deux. Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Sortez-moi de ma cellule, la commande d'écran est à droite. »

La porte du cachot de Costigan s'ouvrit à la volée et le capitaine du Service Triplanétaire bondit à l'intérieur.

« Filons chercher nos armures », cria-t-il.

« Pas encore », aboya Costigan qui se tenait droit et rigide, ses yeux derrière ses lunettes contemplant fixement un point au plafond.

« Je ne peux bouger d'un millimètre avant que vous ayez enclenché la commande de la muraille éthérique qui entoure la cabine de Clio Marsden. Si en attendant, je ne parviens pas à maintenir convenablement mon rayon-presseur, nous sommes fichus. Le bureau de Roger est situé à cinq niveaux au-dessus de nous, droit devant vous dans le corridor et la quatrième porte à votre droite. Lorsque vous approcherez de l'interrupteur, vous sentirez mon rayon par l'intermédiaire de votre montre. Ne perdez pas de temps.

— D'accord », et le capitaine fonça à une allure que peu d'hommes ayant la moitié de son âge auraient pu suivre.

Il fut bientôt de retour et après que Costigan eut testé la muraille éthérique de l'« appartement nuptial » pour s'assurer qu'aucun signal ne pouvait y joindre Roger, que ce soit à partir

de son bureau ou de ses acolytes, les deux officiers s'élancèrent vers la pièce où avaient été rangés leurs scaphandres de combat.

« C'est bien dommage qu'ils ne portent pas d'uniforme », remarqua en haletant Bradley, essoufflé par les multiples volées de marches qu'il avait eu à grimper. « Un déguisement ne nous aurait pas été inutile.

— J'en doute, étant donné le nombre de robots dont ils paraissent disposer. Il existe probablement entre eux des signaux de reconnaissance que nous ne pourrions imiter. Présentement, pour nous, toute rencontre amène une bataille. Attendez ! » Regardant au travers des murs avec son faisceau sondeur, Costigan repéra deux hommes qui s'approchaient leur bloquant l'accès au corridor dans lequel ils devaient tourner. « En voici deux, un homme et un robot. Le robot est de l'autre côté. Nous allons les attendre là, juste au coin. Lorsqu'ils arriveront, nous leur sauterons dessus. » Et Costigan retira ses lunettes, se préparant à la bagarre.

Sans aucun soupçon, les deux pirates approchèrent et, dès qu'ils apparurent, les deux officiers entrèrent en action. Costigan assena une terrible droite dans le ventre du pirate humain. Son poing vigoureusement propulsé s'enfonça jusqu'au poignet dans la paroi abdominale de son adversaire qui s'écroula. Mais à peine avait-il frappé que Costigan se rendit compte qu'il y avait un troisième homme suivant de près les deux premiers. Le pirate était en train de l'ajuster avec son laser. Réagissant de façon quasi instinctive, Costigan pivota de façon à placer devant lui sa première victime inconsciente, afin que celle-ci lui serve de bouclier. S'étant ramassé pour offrir la plus petite cible possible, il se redressa alors d'un seul coup, tel un ressort d'acier, propulsant le corps inerte sur la gueule incandescente de l'arme de son antagoniste. Le laser tomba sur le sol ; le pirate mort et le vivant s'écroulèrent en un tas confus. Sur ce tas plongea Costigan qui cherchait à saisir à la gorge son adversaire. Mais celui-ci s'était dégagé et contra avec une fourchette qui aurait arraché les yeux d'un homme aux réflexes plus lents, l'accompagnant, d'ailleurs, instantanément d'un sauvage coup bas. Celui-ci n'avait rien d'un automate pré-réglé et programmé pour effectuer certaines tâches bien déterminées

avec une précision toute mécanique. C'était un bandit agile, en pleine forme physique, parfaitement rompu à toute la gamme des coups défendus chers à cette engeance.

Mais Costigan lui-même n'avait rien d'un débutant en la matière. Les simples agents du Service secret Triplanétaire ignoraient bien peu, en vérité, de toutes les techniques du close-combat et pratiquaient en virtuose tous les coups bas du répertoire. Conway Costigan, en tant que chef de secteur, était un maître de l'affrontement à mains nues. Ce n'était pas par plaisir, par goût de la compétition, ni dans le but de toucher de coquettes bourses que ces agents secrets s'entraînaient à utiliser les armes que la nature leur avait données. Ils n'en venaient aux mains que lorsqu'il leur était impossible de faire autrement. Mais lorsqu'ils y étaient contraints, ils n'entamaient le combat que dans un seul et sinistre but : tuer, et tuer dans les plus brefs délais possibles. Aussi, l'ouverture qu'attendait Costigan ne se fit pas longtemps attendre. Le pirate lança un dangereux coup de pied retourné que Costigan évita par une esquive ultrarapide. Ce fut une esquive calculée au plus juste, de façon que ce coup de savate manque de peu son but. Deux mains, comme les mâchoires d'un piège à ours, se refermèrent sur la cheville encore en l'air qu'elles tordirent féroce­ment presque au même instant. Il y eut un hurlement qu'étouffa un violent coup de bottes frappant un objectif soigneusement choisi. Le pirate était hors de combat de façon définitive et permanente.

La bagarre avait duré à peine dix secondes et s'était terminée juste comme Bradley achevait d'aveugler et de rendre sourd son robot. Costigan ramassa le pistolet, remit en place ses lunettes truquées et les deux hommes reprirent leur progression.

« Joli travail mon vieux ! Vous feriez un videur de première classe dans n'importe quel tripot », s'exclama Bradley. « C'est pour cela que vous vous êtes réservé le spécimen vivant ? »

— L'entraînement y est pour beaucoup. J'ai déjà participé à pas mal de coups durs et je suis nettement plus jeune que vous et peut-être un peu plus rapide », expliqua brièvement Costigan dont le regard perçant restait fixé en permanence devant lui

tandis qu'ils parcouraient au pas de course corridor après corridor.

Plusieurs autres gardes, tant humains que robots, furent rencontrés en chemin, mais ils ne leur laissèrent pas le loisir d'offrir la moindre opposition sérieuse. Costigan les repéra le premier et dans le faisceau incandescent du laser du pirate mort, il les volatilisa impitoyablement. Les deux hommes fonçaient vers la salle que Costigan avait localisée à distance. Les trois tenues de combat réglementaires avaient été enfermées dans un placard dont Costigan fit sauter les portes d'une décharge de pistolet thermique plutôt que de perdre du temps à découvrir les circuits d'alimentation de la serrure électromagnétique.

« Je me sens mieux maintenant », soupira de soulagement Costigan, une fois engoncé dans son scaphandre. « La bagarre de coin de rue avec un ou deux gars, d'accord, mais la chambre des machines, ça va être une autre histoire et nous aurons besoin de toutes nos ressources disponibles pour y tenter quelque chose. Il nous faut emporter l'armure de Clio, nous la déposerons devant la porte de la salle des générateurs et la reprendrons à notre retour. »

Sans plus se soucier maintenant de se heurter à d'autres gardes, les deux officiers foncèrent vers le réacteur atomique qui était le véritable cœur de l'immense forteresse spatiale. Des gardes tentèrent de les intercepter, des capitaines et des officiers essayèrent frénétiquement d'entrer en contact avec leur chef, puisque celui-ci seul pouvait déchaîner les forces effrayantes qui étaient à sa disposition. Ils durent jurer tout leur saoul devant le silence inattendu de Roger. Or, le feu ennemi était inefficace contre les scaphandres triplanétaires et les pirates, dépourvus d'armure et se croyant en sécurité au sein du planétoïde, disparurent les uns après les autres, sous le tir conjugué de deux Lewiston. Alors qu'ils s'arrêtaient devant la porte de la chambre des machines, les deux hommes entendirent le premier et dernier appel de Clio, une supplication qui lui était arrachée contre sa volonté par l'extrémité où elle était réduite.

« Conway ! Hâtez-vous ! Ses yeux me déchirent littéralement. Dépêchez-vous mon chéri ! » Au ton rempli d'horreur de la jeune fille, les deux hommes comprirent à l'instant même, bien que de façon très partielle, la situation désespérée dans laquelle elle se trouvait. Chacun imagina immédiatement une jeune, heureuse et insouciante fille de la Terre qui, pour son premier voyage dans l'espace, se trouvait enfermée à l'intérieur d'une muraille éthérique avec une machine humaine au cerveau démesuré et parfaitement dépourvue de tous sentiments. Elle avait en face d'elle un être génial, mais aussi une créature de chair et de sang motivée par ses passions, et qui ne reconnaissait aucune contrainte autre que celle imposée par ses objectifs scientifiques et sa concupiscence ! Clio devait avoir combattu de toutes ses forces, elle devait avoir sangloté et supplié, s'être mise en colère et tempêté, avoir feint la soumission et tenté de gagner du temps, mais ses tourments n'avaient nullement attendri le cœur de l'individu avide et sans pitié qui se baptisait lui-même Roger. Maintenant, ce jeu impitoyable du chat et de la souris touchait à son terme et l'horrible visage gris devait s'approcher de celui de Clio. C'est à ce moment qu'elle envoya son message de détresse final à Costigan et se jeta sur cette repoussante figure, avec la furie d'une tigresse.

Costigan étouffa un juron de fureur.

« Retiens-le juste une seconde, ma chérie », cria-t-il, tandis que la porte de la salle des machines se volatilisait.

À travers la large brèche, les Lewiston réglés à l'ouverture maximale balayèrent de leurs deux cônes d'énergie l'immense hall, semant la mort et la destruction. De-ci, de-là, un garde, plus rapide que ses compagnons, levait son pistolet thermique, une arme dont la charge, dès qu'atteinte par l'effrayant déluge de forces, explosait en libérant instantanément ses milliers et ses milliers de kw/heures de puissance emmagasinée. Les rayons des Lewiston tracèrent un sillon de feu dans tous les délicats mécanismes de contrôle du réacteur. Sous leur impact, les induits fondirent, les circuits haute tension, en se volatilisant, donnèrent naissance à des arcs électriques d'une terrible intensité, des structures métalliques se mirent à fumer

sous le flot d'une énergie incommensurable qui cherchait à s'écouler, des instruments de haute précision explosèrent, et des ruisseaux de cuivre se mirent à serpenter sur le plancher. Alors que la dernière machine s'arrêtait, transformée en une masse de métal à demi fondu, les deux destructeurs, chacun agrippé à une entretoise, se retrouvèrent soudain en état d'apesanteur et surent ainsi qu'ils venaient d'accomplir la première partie de leur programme.

Costigan fonça comme une flèche vers la sortie de la salle. Il avait pour mission d'aller immédiatement au secours de Clio. Bradley le suivrait mais plus lentement, emmenant avec lui l'armure de la jeune fille et se chargeant de couvrir leurs arrières. Tandis qu'il flottait dans les airs, Costigan demanda :

« Comment ça va, jeune fille ? J'arrive immédiatement. » Au ton de sa question, on devinait son inquiétude.

« Ça va, Conway. » Sa voix était presque méconnaissable, comme hachée par d'incoercibles haut-le-cœur. « Lorsque tout a commencé à se détraquer, il... a découvert que la muraille éthérique était toujours en place et... m'a aussitôt totalement oubliée. Il l'a débranchée sur-le-champ et a semblé alors pris d'une véritable crise de folie... Il est en train de gesticuler comme un sauvage... J'essaye de l'empêcher de descendre...

— Vous êtes une fille formidable. Occupez-le encore une minute. Il est en train de recevoir d'un seul coup des rapports d'un peu partout et veut sans doute regagner son bureau. Mais comment cela s'est-il passé avec vous ? Vous a-t-il... brutalisée ?

— Oh ! non, absolument pas. Il n'a rien fait d'autre que de me dévisager mais c'était suffisamment horrible... et je suis malade, épouvantablement malade. J'ai l'impression de tomber sans arrêt et j'ai tellement le vertige que je parviens à peine à y voir. Ma tête est en train de se briser en mille morceaux. Je sais maintenant que je vais mourir. Conway ! Oh... Oh...

— Ah ! ce n'est que cela ! » Il fut si soulagé d'avoir réussi à arriver à temps qu'il ne pensa même pas à compatir à la très réelle détresse physique et mentale de Clio. « J'avais totalement oublié que vous étiez une novice de l'apesanteur. Vous ne souffrez que d'une banale attaque du mal de l'espace. Cela va se

passer rapidement... J'arrive. Lâchez-le et éloignez-vous au maximum de lui. »

Il était maintenant dans la rue. À peut-être soixante-dix mètres de lui et à une trentaine de mètres au-dessus de sa tête se trouvait la pièce dans laquelle étaient enfermés Roger et Clio. Il bondit droit vers la large baie et tandis qu'il s'élevait, il corrigea sa trajectoire par de petites décharges de son lourd pistolet réglementaire, sans se soucier de savoir qu'à chaque point d'impact de ses projectiles, se creusaient de petits cratères. Il manqua de peu la fenêtre mais cela ne l'arrêta pas, la décharge de son pistolet lui frayant un passage moitié à travers le mur, moitié à travers la vitre. Tandis qu'il jaillissait à travers l'ouverture, il dirigea laser et pistolet sur Roger, maintenant presque parvenu à la porte. Il nota au passage que Clio agrippait convulsivement une applique sur le mur du fond. La porte et toute la paroi disparurent sous le rayon destructeur du Lewiston, mais le pirate restait indemne. Ni le faisceau d'énergie ni les projectiles explosifs n'avaient réussi à le toucher. Il avait branché l'écran protecteur dont il portait toujours sur lui le générateur.

*

* *

Lorsque Clio annonça à Conway que Roger semblait devenir fou et qu'il se contorsionnait comme un possédé, elle n'avait aucune idée de ce que sous-entendait la situation présente. Gharlane d'Eddore, qui animait alors l'enveloppe humaine nommée Roger, venait, pour la première fois de sa prodigieusement longue existence, d'entrer en conflit direct avec une entité qui lui était incontestablement supérieure.

Roger avait été parfaitement convaincu de pouvoir infailliblement détecter l'utilisation des hyper-ondes n'importe où à l'intérieur ou dans les parages de son planétoïde. Il avait été également certain de pouvoir contrôler directement et totalement les gestes de n'importe quel nombre de ces créatures semi-intelligentes qu'étaient les êtres humains.

Mais la fusion de quatre esprits arisiens : Draounli, Brolenteen, Nedanillor et Kriedigan montait depuis des semaines la garde dans l'attente de ce moment. Lorsque l'heure fut venue, la fusion entra en action.

La première pensée de Roger, lorsqu'il découvrit quels énormes et inexplicables dommages avaient été causés, fut de détruire instantanément les deux hommes qui en étaient responsables. Il ne put les frapper. Dans un deuxième temps, il tenta d'éliminer la créature prétendument femelle mais ne put y parvenir. Ses décharges mentales les plus violentes se dispersaient inoffensives, à trois millimètres environ de la peau de Clio ! Elle le regardait droit dans les yeux, totalement inconsciente des torrents d'énergie qui jaillissaient des siens. Il ne pouvait même pas diriger une arme contre elle !... Il essaya alors d'envoyer un appel à l'aide à Eddore. Là aussi, ce fut l'échec ! Le sub-éther était bloqué et il ne pouvait découvrir ni la nature de ce blocage ni détecter l'être qui en était responsable !

Son corps eddorien, même s'il arrivait à le recréer ici, ne supporterait pas le présent environnement. Cet être, Roger, devrait se débrouiller tout seul sans l'aide des pouvoirs mentaux de Gharlane. Physiquement, c'était un corps très robuste et il était armé et équipé d'appareils mis au point par Gharlane lui-même. De plus, le second par le rang des Eddoriens n'était en aucune façon un lâche.

Mais Roger, bien que n'étant pas un novice, ne savait pas au juste comment se déplacer en état d'apesanteur, tandis que Costigan, s'il disposait de six parois sur lesquelles prendre son élan, était encore plus redoutable dans ces conditions qu'handicapé par la gravité terrestre. Maintenant son laser braqué sur Roger, il se saisit de la première masse d'arme disponible, un long et mince support métallique, et s'élança en direction du chef pirate. Avec l'énergie emmagasinée par sa masse et sa vitesse et de toute la force de son solide bras droit, il assena un terrible coup de la barre métallique sur la tête de Roger. Cette massue si vigoureusement maniée aurait dû le décapiter, mais il n'en fut rien. L'écran personnel de Roger était totalement impénétrable et rigide. Le seul effet de ce coup effrayant fut d'envoyer Roger tournoyer dans les airs, cul par

dessus tête, comme le bâton d'un tambour-major. Tandis que la forme tournoyante s'écrasait sur le mur opposé de la pièce, Bradley arriva, apportant l'armure de Clio. Sans un mot, le capitaine desserra l'étreinte désespérée de la jeune fille sur l'applique, et la revêtit de son scaphandre. Puis, la soutenant jusqu'à la fenêtre, il maintint son Lewiston braqué sur la tête de leur captif tandis que Costigan propulsait celui-ci vers l'ouverture. Les deux hommes savaient qu'il fallait saturer sans relâche l'écran de forces qui entourait Roger, car si celui-ci n'avait plus à supporter un incessant assaut, selon toute probabilité, il risquait d'utiliser aussitôt une arme de poing certainement plus redoutable que celles dont ils disposaient. Amarré contre un mur, Costigan fixa son regard sur le point le plus lointain de l'impressionnant dôme de la planète artificielle et imprima à son captif une légère poussée. Puis, chacun prenant Clio par un bras, les deux hommes se propulsèrent vigoureusement d'une puissante détente des deux jambes, et les trois silhouettes en armure filèrent vers leur seul espoir d'évasion, une chaloupe de sauvetage qui pouvait être lancée à travers l'écran de l'astéroïde géant. Essayer de rejoindre *l'Hyperion* et de s'échapper dans l'un de ses canots aurait été parfaitement inutile. Ils n'auraient pas pu forcer les panneaux des sas principaux et il n'y avait aucune autre issue. Tandis qu'ils volaient à travers les airs, Costigan continuait à garder la forme paresseusement dérivante de Roger dans le faisceau de son Lewiston et Clio commença à récupérer ses esprits.

« Et si jamais ils remettaient en marche leur gravité artificielle ? » demanda-t-elle d'un ton inquiet. « Voilà qu'ils se mettent à nous tirer dessus !... »

— Ils l'ont peut-être déjà réparée, ils disposent certainement de pièces de rechange et de générateurs de secours, mais s'ils rebranchent la gravité, la chute tuera Roger également et je ne pense pas qu'il y tienne. Ils devront aller le rechercher avec un hélicoptère ou quelque chose d'approchant et ils savent très bien que nous les descendrons au fur et à mesure qu'ils se montreront. Ils ne peuvent nous arrêter avec leurs armes portatives et lorsqu'ils auront des projecteurs lourds à nous

opposer, ils hésiteront à les employer car nous serons alors trop près de l'écran du planétoïde. »

Il continua en s'adressant d'un ton farouche à Bradley. « J'aurais bien aimé pouvoir emmener Roger avec nous, mais vous aviez raison bien sûr, ça aurait quelque peu ressemblé à la capture d'un fauve par des gazelles. La charge de mon Lewiston est à peu près épuisée, tout comme la vôtre sans doute... Aussi, c'était prendre des risques parfaitement inutiles. »

Maintenant parvenus à la muraille extérieure, les deux hommes tirèrent de toutes leurs forces sur un levier, le panneau du sas secondaire pivota lentement sur ses gonds et ils pénétrèrent dans un minicroiseur du vide. Costigan, qui s'était familiarisé avec le pilotage de l'appareil, à la suite d'une étude poussée au faisceau-sondeur, effectuée depuis sa cellule, se mit aussitôt aux commandes. Ils franchirent une enfilade de portes massives avant de déboucher finalement dans l'espace extérieur où ils mirent alors le cap vers la lointaine Terre, en poussant au maximum de ses possibilités leur vaisseau.

Costigan interrompit la liaison entre les deux autres communicateurs et parla, toute son attention fixée sur un point extrêmement lointain.

« Samms ! » appela-t-il d'une voix ferme. « C'est moi, Costigan. Nous nous en sommes sortis... tout va bien... oui... d'accord... certainement... Sammy. Vous leur annoncerez que nous avons quelqu'un avec nous ici... »

Grâce au micro de leur casque, la jeune fille et le capitaine avaient pu suivre les répliques de Costigan durant cette conversation. Bradley considérait d'un air ébahi l'homme qui jusque-là avait été son second, et Clio elle-même avait souvent entendu prononcer le nom redouté et semi-mythique de Samms. Cet extraordinaire jeune homme devait certainement avoir un grade extrêmement élevé pour s'adresser aussi familièrement à Virgil Samms, le tout-puissant directeur à la Sécurité Spatiale de la Ligue Tri-planétaire !

« Vous venez de donner l'alerte générale ? » s'enquit Bradley.

« Voilà bien longtemps déjà que c'est fait. Je suis resté en contact permanent avec le Service », répondit Costigan.

« Maintenant que nos hommes savent ce qu'ils ont à rechercher et qu'ils n'ignorent plus que les détecteurs à ondes éthériques sont inefficaces, ils doivent parvenir à repérer l'astéroïde. Chaque vaisseau des sept secteurs, éclaireurs y compris, converge actuellement sur nous. On vient de mobiliser tous les cuirassés et les croiseurs disponibles. Il y a dans le coin suffisamment d'utilisateurs d'hyper-ondes pour localiser le refuge de Roger. Une fois la chose faite, ils en transmettront les coordonnées à toute la flotte.

— Mais que vont devenir les autres prisonniers ? » demanda la jeune fille. « Ils les tueront tous, n'est-ce pas ?...

— Difficile à dire. » Costigan haussa les épaules. « Cela dépend de la façon dont les choses vont tourner. Nous sommes encore bien loin nous-mêmes d'être vraiment tirés d'affaire.

— Ce qui m'inquiète le plus pour le moment, c'est nous », renchérit Bradley. « Évidemment, il faut nous attendre à les voir se lancer à notre poursuite.

— Certes, et leurs appareils sont beaucoup plus rapides que le nôtre. Tout dépendra de la distance à laquelle nous nous trouvons du plus proche vaisseau triplanétaire. Pour le moment, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir. »

Le silence retomba et Costigan réactiva le communicateur de Clio et s'approcha du siège sur lequel elle était allongée, pâle, les traits tirés, épuisée par les terribles épreuves de ces dernières heures. Tandis qu'il s'asseyait à ses côtés, elle rougit violemment et ses yeux d'un bleu profond fixèrent franchement les yeux gris du jeune officier.

« Clio... je... nous... vous... c'est-à-dire... », bafouilla-t-il lamentablement avant de s'arrêter. Cet agent secret dont le cerveau agile et brillant restait lucide au milieu des pires dangers, qui avait prouvé à maintes reprises qu'il n'était jamais pris de court même dans les situations les plus désespérées, cet officier à la répartie facile, se comportait comme un collégien. Cependant, il continua désespérément :

« Je crains bien de m'être trahi là-bas, mais...

— Vous voulez dire que nous nous sommes mutuellement révélé nos sentiments », l'interrompit-elle. « J'en porte tout autant que vous la responsabilité, mais je ne vous en voudrai

pas si vous ne désirez pas... Pourtant, je sais que vous m'aimez Conway !

— Vous aimer ! » L'homme soupira, le visage dur et grave et tout le corps tendu. « Cela n'exprime pas la moitié de mes sentiments. Clio, vous n'avez nul besoin de me retenir, je suis pris pour toujours. Il n'exista jamais une seule femme avant vous qui eût quelque importance pour moi et il n'en existera pas d'autre. Vous êtes la seule fille qui ait jamais compté dans ma vie, mais ça ne règle pas tout. Ne comprenez-vous pas que notre union est impossible !

— Bien sûr que non ! Elle n'a rien d'impossible ! » Elle se laissa aller et quatre mains se rencontrèrent et se pressèrent fiévreusement. Sa voix basse vibrait d'amour tandis qu'elle poursuivait : « Je vous aime et vous m'aimez. C'est tout ce qui importe.

— Je souhaiterais que tout fût aussi simple », répliqua Costigan d'un ton amer, « mais vous ne soupçonnez pas ce à quoi vous vous engagez. C'est ce que vous êtes et ce que je suis qui m'effraient. Vous, Clio Marsden, dix-neuf ans, fille de Curtis Marsden, vous croyez avoir vécu et appris bien des choses, or vous ne connaissez rien des servitudes de l'existence. Et qui suis-je pour aimer une fille comme vous ? Un errant de l'espace, sans feu ni lieu qui, en trois ans, n'a pas mis plus de trois semaines le pied sur une planète, un individu coriace, bagarreur et un policier par goût et par formation, un ag... » Il étouffa le mot et poursuivit rapidement : « Rendez-vous compte ! Vous ne me connaissez pas vraiment et il y a des domaines où vous ne me connaîtrez jamais car je ne pourrai me permettre de tout vous dévoiler ! Vous feriez mieux, chérie, de m'oublier tant que vous le pouvez. Ce serait préférable pour vous. Croyez-le bien !

— Mais je ne le peux pas, Conway et vous non plus », répondit doucement la jeune fille, les yeux brillant d'une intense émotion. « C'est trop tard pour y songer. Sur le paquebot, ce n'était qu'un simple flirt, mais depuis, nous avons eu l'occasion de nous apprécier réciproquement et la cause est entendue ! La situation est irréversible et nous en sommes conscients tous les deux. Aucun de nous ne la changerait, s'il le pouvait, vous le savez très bien. Je suis peu instruite des choses de la vie, je

l'admets, mais je vous comprends parfaitement d'avoir à me dissimuler une certaine part de votre activité et ne vous en admire que davantage. Nous avons tous le plus grand respect pour le Service, mon chéri, car c'est uniquement grâce à des hommes comme vous que les trois planètes sont et demeurent des mondes où il fait bon vivre. Et je suis intimement convaincue que tout assistant de Virgil Samms ne peut être qu'un homme exceptionnel...

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? » demanda-t-il d'un ton bref.

« Vous me l'avez indirectement révélé vous-même. Qui d'autre sur les trois mondes pourrait se permettre de l'appeler Sammy ? Vous êtes dur, bien sûr, mais vous vous devez de l'être, et de toute façon je n'ai jamais apprécié les hommes sans caractère. Vous vous bagarrez, mais c'est pour la bonne cause. Vous êtes vraiment un homme, mon Conway, un vrai, et je vous aime ! Maintenant, s'ils nous rattrapent, très bien ! nous mourrons ensemble au moins ! » termina-t-elle.

« Bien sûr, vous avez raison, mon cœur », admit-il. « Je ne crois pas avoir le courage de vous laisser m'abandonner, bien que je reste persuadé de la nécessité de la chose », et leurs mains se serrèrent de nouveau encore plus fébrilement qu'auparavant. « Si jamais nous sortons de ce pétrin, mon premier geste sera de vous embrasser, mais ce n'est pas le moment d'ôter nos casques. En fait, je vous fais courir beaucoup trop de risques en débranchant votre écran personnel. Réactivez-le, nos poursuivants doivent être fort près de nous à l'heure actuelle. »

Les mains se relâchèrent et les scaphandres se transformèrent derechef en armures. Costigan se retourna pour rejoindre Bradley au poste de pilotage.

« Est-ce que les nôtres se rapprochent, capitaine ? » demanda-t-il.

« La situation n'est pas enthousiasmante. Ils se trouvent encore à assez bonne distance, je compte au moins une heure avant qu'un de nos croiseurs ne nous rejoigne.

— Je vais voir si je réussis à localiser quelques-uns des pirates qui nous traquent. Si j'y parviens, ce sera par accident,

car mon mini-faisceau sondeur n'est pas bon à grand-chose en dehors du repérage rapproché. Je crains fort que le premier signe de leur présence ne se manifeste par un rayon tracteur nous immobilisant ou par un rayon laser nous transperçant. Cependant, je penche pour le rayon tracteur car c'est l'une de leurs chaloupes que nous avons empruntée et ils ne tiendront certainement pas à la détruire sans nécessité. Puis j' imagine que Roger tient tout particulièrement à nous récupérer vivants. Il a un compte à régler avec nous et je croirai volontiers que la « mort assez peu plaisante » qu'il nous réservait, le sera encore moins après le tour que nous venons de lui jouer.

— J'ai quelque chose à vous demander, Conway. » Le visage de Clio était blanc d'horreur à la perspective d'avoir de nouveau à affronter cette épouvantable créature en gris. « Donnez-moi un pistolet ou toute autre arme, je vous en prie. Je ne supporterai en aucun cas de le voir de nouveau me sonder ainsi l'esprit, sans parler de ce qu'il pourrait imaginer de me faire subir tant que je serai vivante.

— Il ne vous fera rien », la rassura Costigan, le front plissé et la mâchoire contractée. Comme elle l'avait dit, il était impitoyable. « Mais vous n'avez nul besoin d'une arme. Vous pourriez vous affoler et l'utiliser prématurément. Je m'occuperai de vous le moment venu car si Roger nous récupère, nous n'aurons pas la moindre chance de lui échapper de nouveau. »

Le silence se prolongea pendant plusieurs minutes. Costigan surveillait l'espace environnant avec son détecteur à hyper-ondes. Soudain, il se mit à rire et ses compagnons le regardèrent interloqués.

« Non, je ne suis pas devenu fou ! » les rassura-t-il. « C'est vraiment drôle, mais je n'avais jamais songé que du fait de leurs écrans spéciaux, tous ces navires étaient forcément invisibles. Avec cet émetteur subéthérique, je peux les repérer, bien sûr, mais eux ne peuvent absolument pas nous voir. Je savais qu'ils auraient dû nous rattraper depuis longtemps. Ils nous ont dépassé et furent maintenant à l'entour dans l'espoir que nous commettrons une fausse manœuvre leur permettant de nous situer. Ils se dirigent droit sur notre Flotte en pensant qu'ils

sont à l'abri de tout... évidemment, mais ils ne savent pas la surprise qui les attend. »

Mais ce n'était pas seulement les pirates qui allaient être surpris. Bien avant que le premier vaisseau adverse ne parvienne à l'extrême limite de portée des détecteurs de la Flotte Triplanétaire, il perdit son invisibilité et apparut crûment sur les écrans d'observation des trois fugitifs. Pendant quelques secondes, le vaisseau pirate sembla inchangé, puis il commença à rougeoyer, d'un rouge qui semblait devenir de plus en plus sombre au fur et à mesure de l'accroissement de son intensité. Puis sa silhouette eut l'air de se brouiller, des geysers d'air en jaillirent et le métal de la coque devint un fluide visqueux s'effilochant en une longue traînée rouge dans l'espace apparemment vide. Costigan braqua son appareil à ultra-vision sur ce secteur et s'aperçut que celui-ci était loin d'être vide. Il y avait là un énorme objet dont la forme et les contours échappaient même à son détecteur subéthérique, quelque chose dans lequel le flot visqueux de métal en fusion plongeait, plongeait et disparaissait...

Résonnant dans tout son corps, un puissant brouillage étouffa son communicateur. Mais dans l'espoir que quelques fragments de son message lui parviendraient néanmoins, il appela Samms et lui décrivit clairement et calmement tout ce qui venait de se dérouler. Il continua son rapport circonstancié, ne négligeant pas le moindre détail, tandis que leur petite chaloupe était inexorablement entraînée vers un voile rouge impénétrable. Il continua jusqu'à ce que leur canot, toujours intact, eût traversé ce voile et que lui-même ait alors senti son corps se figer. Il était conscient, respirait normalement, son cœur battait, mais plus un seul de ses muscles locomoteurs ne lui obéissait !

Chapitre III

La flotte contre le planétoïde

L'un des plus récents et des plus rapides vaisseaux de la Ligue Triplanétaire, le croiseur lourd *Chicago*, de la division nord-américaine du contingent tellurien, fonçait paisiblement dans le vide interplanétaire. Pendant cinq longues semaines, le navire avait quadrillé tout le secteur qui lui était assigné. Dans une autre semaine, il rejoindrait son port d'attache, la cité dont il portait le nom et où son équipage fourbu, saturé d'espace et épuisé par sa longue patrouille dans les profondeurs éprouvantes du vide infini apprécierait pleinement ses quinze jours de permission de détente.

Le navire avait à effectuer un certain nombre de tâches de routine : relevés des trajectoires de météorites, détection d'épaves et de tous objets susceptibles de gêner la navigation, contrôle permanent de tous les vols prévus dans sa zone de façon à pouvoir parer à toute éventualité, etc. Mais avant tout, c'était un navire de guerre, un terrible engin de destruction, chargé de poursuivre et d'arraisonner tous les vaisseaux non autorisés, terrestres ou non. Ceux-ci en effet non seulement défiaient la Ligue Triplanétaire mais, à l'évidence, s'acharnaient à la disloquer, s'efforçant de plonger derechef les trois planètes dans l'effrayant bain de sang et de carnages dont elles venaient si récemment d'émerger. Chaque navire passant à portée de ses puissants détecteurs était matérialisé par deux points lumineux brillants se déplaçant lentement, l'un sur le vaste écran finement quadrillé du poste de pilotage, l'autre dans le « Bac » qui recélait en ses flancs une carte tridimensionnelle exacte de tout le système solaire.

Un voyant d'un rouge aveuglant s'alluma sur le tableau de bord et une cloche retentit furieusement, donnant le signal d'une alerte de secteur. En même temps, un haut-parleur transmet un message de détresse d'un vaisseau en perdition.

« Appel à tous les vaisseaux, ici paquebot triplanétaire *Hyperion*. Sommes soumis à une attaque par gaz paralysant. Rien de décelable alentour mais... »

Le message à moitié émis fut noyé dans un bruit de fond assourdissant qui étouffait toute parole. La sonnerie de la cloche devint une clameur hideuse et, dès l'apparition des phénomènes de brouillage, les deux points lumineux qui matérialisaient la position du paquebot disparurent simultanément. Les observateurs, les navigateurs et les officiers de contrôle en restèrent tous ébahis. Même le capitaine, dans son poste de commandement, à l'épreuve des collisions, des projectiles et des rayons, s'avouait lui-même complètement dépassé par les événements. Aucun navire ou engin ne pouvait logiquement être suffisamment proche pour émettre de telles ondes de brouillage et pourtant celles-ci saturaient tout le secteur.

« Cap sur la dernière position connue de l'*Hyperion*. Moteur à plein régime », ordonna-t-il, et malgré l'existence de cette zone d'interférences, il envoya par hyper-ondes, au Grand Quartier général, un message dans lequel il donnait tous les détails en sa possession. Presque instantanément le signal d'alerte générale fut déclenché et chaque vaisseau du secteur, quels que soient sa classe ou son tonnage, reçut l'ordre de foncer sur la dernière position relevée du malheureux paquebot.

Heure après heure, l'énorme sphère du *Chicago* filait à pleine puissance. À bord, le capitaine et ses officiers restaient tendus et vigilants.

Mais au département des approvisionnements, dans les entrailles du vaisseau, au-dessous de la salle des moteurs, on ne s'arrêtait pas à des détails aussi insignifiants que la disparition de l'*Hyperion*. Lors de l'inventaire annuel, les stocks ne correspondaient pas aux écritures et en pestant, deux simples matelots de l'Intendance s'efforçaient, sans beaucoup de succès, de découvrir l'origine de l'erreur. « Charges pour Lewiston Mark 12 en stock : 18 000. Aucune sortie enregistr... » La voix monocorde s'arrêta net au milieu du mot et le matelot s'immobilisa, figé, tandis qu'il se saisissait d'un autre mémoire, toutes ses facultés concentrées sur quelque chose d'insaisissable pour son compagnon.

« Réveille-toi, Cleve, secoue-toi un peu mon vieux », lui intima son acolyte qu'un geste impératif d'avertissement réduisit au silence.

« Quoi ? » s'exclama l'homme, cloué sur place. « Nous faire connaître ! pourquoi, c'est... oh ! très bien...ah ! je comprends... uh ! nuh !... je vois... oui... c'est enregistré... terminé... »

Les feuilles d'inventaire lui tombèrent des mains et son compagnon le dévisagea totalement ébahi tandis qu'il se dirigeait d'un pas résolu vers le bureau de l'officier responsable. Cet officier aussi ne fut pas peu surpris de voir Cleve, brave type sans histoire, le saluer réglementairement tandis qu'il lui montrait un objet plat dans la paume de sa main gauche, et lui disait :

« Je viens de recevoir un des ordres les plus ahurissants de ma carrière, mais il arrive d'en haut, de tout en haut, je dois aller rejoindre les huiles sur la passerelle de commandement. Je suppose qu'ils vous tiendront directement au courant. Voulez-vous avoir l'obligeance de camoufler le plus discrètement possible mon absence. » Et Cleve s'en alla.

Sans être autrement interpellé, il parvint jusqu'à la salle de pilotage et là, son mot de passe fut : « Message urgent pour le capitaine », ce qui lui ouvrit les portes sans autre question. Mais lorsqu'il approcha des appartements réservés du capitaine il fut stoppé sans autre forme de procès par rien moins que l'officier de jour.

« ...et considérez-vous comme aux arrêts dès maintenant », conclut l'officier dans un bref mais explicite discours.

« Bien sûr, vous aviez raison en m'interceptant », reconnut l'intrus sans s'émouvoir. « Je voulais essayer d'arriver jusqu'ici sans être obligé de tout dévoiler, mais il semble bien que ce soit impossible. Très bien, j'ai reçu de Vigil Samms l'ordre d'avoir à me présenter immédiatement devant le capitaine. Regardez ceci, touchez-le ! » Il tendit une petite boîte ronde recouverte d'isolant dont le couvercle soulevé révélait un petit bijou d'or en forme de météore.

À sa vue, le comportement de l'officier de jour se modifia sensiblement.

« J'en ai entendu parler, évidemment, mais je n'en avais jamais vérifié auparavant. » Et l'officier toucha légèrement du doigt le symbole brillant. Il fut projeté en arrière comme s'il avait reçu à travers le corps une terrible décharge d'énergie. Il lança alors du fond du cœur un juron intraduisible qui était un peu le leitmotiv de tout le Service Triplanétaire. « Vrai ou faux, voilà qui vous ouvre les portes du capitaine. Celui-ci tranchera et s'il s'agit d'une supercherie, vous irez respirer le vide d'ici cinq minutes. »

Pistolet au poing, l'officier de jour suivit Cleve dans le saint des saints. Là, un vétéran à quatre galons effleura le météore doré, puis plongea son regard pénétrant dans des yeux qui ne cillèrent pas. Or, le capitaine n'avait pas obtenu son poste par accident ou par piston, il comprit immédiatement.

« Ça doit vraiment être une question de vie ou de mort », grogna-t-il entre ses dents tout en continuant à dévisager son gratte-papier de l'Intendance « pour que Samms en arrive là ». Il se retourna et congédia d'un geste bref l'officier de jour ébahi. Puis : « Très bien ! Accouchez !

— La situation est suffisamment sérieuse pour que présentement chacun de nous embarqué à bord d'un navire ait reçu l'ordre de révéler à son capitaine sa véritable identité et même si cela se révélait nécessaire, à toute autre personne permettant de le contacter immédiatement. De pareils ordres n'avaient jamais été donnés. L'ennemi vient d'être localisé. Il a construit une base et dispose de vaisseaux supérieurs aux nôtres. Cette base et ces vaisseaux sont indétectables par tous les types de rayonnements éthériques. Cependant, le Service expérimente depuis des années un nouveau genre de maser et, bien qu'encore fort peu sophistiqué, depuis la mystérieuse disparition du *Dyonne*, un exemplaire nous en a été confié. Un de nos hommes était à bord de *l'Hyperion* et a réussi à survivre tout en nous transmettant des renseignements. J'ai pour instruction de brancher mon nouveau communicateur sur l'un des circuits d'alimentation de votre poste de commandement et de voir alors ce que je peux découvrir.

— Allez-y ! » Le capitaine l'expédia d'un geste de la main et Cleve se plongea dans son travail.

« Aux commandants de toutes les Unités de la flotte ! » Le haut-parleur réservé aux communications du G.Q.G. et qui ne retransmettait que les messages émis sur la longueur d'onde de l'amiral de la flotte, rompit le long silence : « Toutes les unités des secteurs L à R inclus se communiqueront les unes aux autres leur position respective. Certains d'entre vous ont reçu ou recevront bientôt des instructions particulières provenant de sources qu'il n'est pas nécessaire de mentionner. Les commandants devront aussitôt activer leur écran rouge K 4. Les navires ainsi individualisés agiront temporairement en tant que vaisseaux-amiraux et les autres devront se porter le plus rapidement possible auprès du plus proche d'entre eux, se disposant dans l'ordre d'arrivée selon la formation réglementaire dite du Cône. Les escadres les plus éloignées du point de rassemblement devront faire route à vitesse maximale, les plus proches devront au contraire décélérer ou même faire demi-tour, le lieu de ralliement ne devra en aucun cas être atteint avant que toute la flotte ne soit en ordre de bataille. Les croiseurs lourds et légers de tous les autres secteurs à l'intérieur de l'orbite de Mars... » Les ordres continuèrent d'être égrenés, ayant pour but final la mobilisation générale de la Ligue Triplanétaire, dont les forces devaient être immédiatement disponibles, dans la très improbable éventualité d'un échec des escadres regroupées des sept secteurs lors de leur tentative de destruction de l'astéroïde artificiel des pirates. Dans ces sept secteurs, une douzaine de navires environ mirent en place d'énormes écrans sphériques d'un intense rouge vif qui aussitôt activés firent que l'image de chacun d'entre eux vira automatiquement au rouge sur les écrans des systèmes interconnectés de localisation des astronefs. Vers ces repères écarlates se dirigèrent à pleine puissance tous les autres vaisseaux et tandis que les points lumineux blancs se déplaçaient lentement sur les panneaux d'observation et convergeaient vers les balises rouges, les techniciens du Service à l'aide de leurs hyper-ondes sondaient le ciel et balayaient le voisinage de l'orbite présumée de la place forte des pirates.

Mais l'objet recherché était si éloigné que les minifaisceaux sondeurs des hommes du Service secret, prévus comme ils

l'étaient pour travailler à courte distance, étaient incapables d'obtenir un écho valable du planétoïde invisible. Dans le sanctuaire du capitaine du *Chicago*, Cleve considéra pendant à peine une minute ou deux les panneaux d'observation puis débrancha son appareil et sombra dans une méditation morose d'où il fut assez rudement sorti.

« N'allez-vous même pas essayer de les repérer ? » demanda le capitaine.

« Non », rétorqua assez sèchement Cleve. « Ça ne sert à rien, je n'ai pas la moitié de la puissance d'émission nécessaire quant à mon pointage... J'essaie de réfléchir... peut-être... dites-moi, capitaine, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'envoyer le chef électricien et un couple d'opérateurs-radio ? »

Ceux-ci accoururent et pendant des heures, tandis que les autres spécialistes en hyper-ondes fouillaient vainement l'espace apparemment vide, les trois experts et l'ancien bureaucrate de l'Intendance travaillèrent à un énorme et complexe projecteur à hyper-ondes. Les trois premiers œuvraient un peu à l'aveuglette, posant beaucoup de questions incertaines, le dernier avait au moins une idée claire de ce qu'il tentait de réaliser. Finalement, son projet se concrétisa, un tableau de bord rudimentaire mais efficacement équipé fut installé, les tubes chauffèrent et leur massive puissance de sortie donna naissance à un étroit mais intense faisceau d'hyper-ondes.

« Nous y voilà, Monsieur », annonça Cleve après quelque dix minutes de mise au point. La vaste structure du planétoïde se dessina clairement sur le panneau d'observation. « Vous pouvez en transmettre les coordonnées à la Flotte H.11-62, R A 124-31-16 et environ DX 173-2. »

Le message fut envoyé et les techniciens ayant quitté la pièce, le capitaine se tourna vers Cleve et le salua gravement.

« Nous avons toujours su, Monsieur, que le Service employait des cracks, mais je n'aurais jamais soupçonné ce qu'un seul d'entre eux était capable de mener à bien sous la pression des événements, à moins qu'il ne s'agisse, par hasard, de Lyman Cleveland.

— Oh ! ce n'est... », commença l'ex-matelot, mais il s'interrompit murmurant par période, de façon inintelligible, puis dirigea l'antenne du communicateur vers la Terre. Bientôt apparut un visage sur l'écran : celui expressif et soucieux de Virgil Samms !

« Hello ! Lyman. » Sa voix sortait claire du haut-parleur et le capitaine eut un sursaut. Son spécialiste en hyper-ondes et bureaucrate d'occasion n'était autre que Lyman Cleveland en personne, sans doute le plus grand expert vivant en matière de transmission de signaux ! « Je savais que si quelqu'un devait réussir, ce serait vous !... Comment cela se présente-t-il ? Est-ce que les autres peuvent monter une installation comme la vôtre sur leur vaisseau ? Je parierais que c'est impossible.

— Vous ne perdriez pas ! » Cleveland se plongea dans ses pensées. « C'est vraiment de l'improvisation, un engin fait de bric et de broc. J'arrive à le faire fonctionner autant par la force du poignet que par ma propre gaucherie et même comme cela, c'est un appareil susceptible, à tout moment, de tomber en morceaux.

— Pouvez-vous le modifier pour qu'il puisse prendre des films ?

— Je crois. Attendez une minute. Oui, c'est possible. Pourquoi ?

— Parce qu'il y a quelque chose qui se mijote par là-bas que ni nous ni apparemment les pirates ne comprennent. L'Amirauté a l'air de penser qu'il s'agit de nouveau des Joviens, mais je n'y crois pas, car en ce cas, ils auraient dû innover dans de si nombreux domaines, que je ne vois vraiment pas comment nos agents n'en auraient jamais eu vent. » Et il résuma brièvement ce que Costigan lui avait rapporté, concluant : « Il y eut une soudaine vague de brouillage sur les longueurs d'ondes subéthériques, vous voyez ce que cela signifie... et je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis. C'est pourquoi je veux que vous vous teniez entièrement en dehors des combats. Maintenez-vous à aussi grande distance que possible de la bataille et tâchez de me prendre de bons films de tout ce qui s'y déroulera. Je veillerai à ce que des instructions soient données en ce sens au *Chicago*.

— Mais écoutez...

— C'est un ordre », jappa Samms. « Il est vital pour nous d'être intégralement renseignés sur ce qui va se passer. Or, il n'y a que des films qui puissent le faire. La seule façon d'obtenir ces films c'est d'utiliser l'appareil que vous venez de mettre au point. Si les nôtres l'emportent, il n'y aura rien de perdu. Si la flotte est défaite – et en l'occurrence, je ne suis pas aussi confiant dans notre succès que l'amiral – le *Chicago* ne dispose pas à lui seul d'une puissance de feu suffisante pour décider du sort de la bataille. Nous aurons alors les films à étudier qui seront d'une importance décisive. De plus, nous avons probablement perdu Conway Costigan aujourd'hui et je ne tiens pas à vous perdre aussi. »

Cleveland demeura silencieux, méditant sur les nouvelles qui venaient de lui parvenir, mais le capitaine, vétéran grisonnant de la quatrième guerre jovienne, ne parut pas très convaincu.

« Nous les balayerons de l'espace, Monsieur Samms », déclara-t-il.

— Vous pensez simplement que vous y parviendrez, capitaine. J'ai suggéré de la façon la plus pressante, que l'on retarde l'attaque générale jusqu'à ce qu'une enquête minutieuse ait été effectuée, mais l'Amirauté ne veut rien entendre. Elle est d'accord sur l'intérêt de disposer d'un vaisseau enregistreur, mais ne consent pas à aller plus loin.

— Et pour mon goût c'est déjà de trop ! » grogna le commandant du *Chicago*, tandis que le visage s'effaçait de l'écran. « Monsieur Cleveland, je n'apprécie guère l'idée de fuir devant le feu ennemi et je n'en ferai rien sans un ordre express de l'amiral.

— Bien sûr, je m'y attendais. C'est pourquoi vous allez... » Il fut interrompu par une voix qui parlait par le haut-parleur réservé à l'Amirauté. Le capitaine s'avança vers un écran et, après s'être fait connaître, reçut confirmation des instructions déjà énoncées par le chef du Service Triplanétaire.

C'est ainsi que le *Chicago* inversa sa course, débrancha son écran rouge, et se laissa rapidement distancer, tandis que les vaisseaux qui le suivaient fonçaient vers un autre navire arborant l'écran rouge. Il prit de plus en plus de champ,

s'éloignant jusqu'à l'extrême limite de portée de l'appareil sur lequel Cleveland et ses techniciens s'échinaient. Et durant tout ce temps, les forces des sept secteurs étaient en cours de regroupement. Les vaisseaux amiraux, enveloppés dans leurs écrans d'un rouge flamboyant, et chacun suivi d'un cône d'astronefs, se rapprochaient régulièrement, serrant les rangs autour de *l'Intrépide*, le cuirassé lourd britannique, qui devait mener au combat toute la flotte. *L'Intrépide* était la plus lourde et la plus puissante des unités ayant jamais parcouru les profondeurs de l'espace.

Maintenant se déployait avec ordre et précision, le grand Cône, dispositif tactique mis au point durant les guerres joviennes, lorsque les forces des trois planètes combattaient pour la survie même de la Civilisation. Cet ordre de bataille n'avait plus jamais été utilisé depuis l'anéantissement des hordes meurtrières de Jupiter.

La base de cet énorme cône creux était formée par un anneau de vaisseaux de reconnaissance, les plus petits et les plus rapides navires de la flotte. Derrière, venait un anneau d'un diamètre un peu inférieur, composé de croiseurs légers, puis toujours dans l'ordre, les croiseurs lourds, les vaisseaux de ligne et pour finir, les cuirassés. Au sommet du cône, protégé par tous les autres vaisseaux de la formation et dans la meilleure position possible pour diriger la bataille, se tenait le vaisseau-amiral. Dans ce dispositif, chaque vaisseau avait la possibilité d'utiliser toutes ses armes avec un minimum de risques pour ceux qui l'entouraient. Cependant, lorsque les gigantesques projecteurs principaux entraient en action le long du grand axe de la formation, jaillissait du large cercle constituant la base du cône, un champ de forces cylindrique d'une telle intensité qu'aucun métal ou alliage connus jusqu'alors ne pouvait résister plus de quelques instants.

La masse métallique de la planète artificielle était maintenant suffisamment proche pour être détectable même par l'appareillage à courte portée des hommes du Service. Elle était si clairement visible que se dessinaient avec netteté sur le fond noir du vide, les vaisseaux en forme de cigare des pirates, jaillissant d'énormes sas. Aussitôt qu'un de ces croiseurs

émergeait dans l'espace, il fonçait droit sur la flotte adverse qui s'avavançait sans attendre ses compagnons et sans suivre aucun plan de bataille. Roger le Gris croyait son astéroïde invisible aux yeux des triplanétaires et pensait que la présence des forces de la Ligue dans ces parages, était le résultat de calculs mathématiques. Il était persuadé que ses astronefs seraient en mesure de décimer l'imposante armada qui s'approchait sans être eux-mêmes détectés. Il avait tort. On permit aux vaisseaux de tête de pénétrer librement dans la gueule béante du Cône. Puis le vice-amiral commandant la flotte appuya sur un bouton et aussitôt chaque générateur de toutes les unités triplanétaires se mit à débiter de toute sa puissance. Instantanément, le volume creux de l'immense Cône devint un enfer chatoyant d'énergies libérées, un creuset dans lequel à la vitesse de la lumière apparut un irrésistible cylindre destructif, dont la portée était inimaginable. Ce n'était que des vibrations éthériques, il est vrai, mais leur intensité était telle que les écrans déflecteurs protégeant les vaisseaux pirates ne purent en bloquer la moindre fraction. Leur invisibilité perdue, leurs écrans défensifs flamboyèrent brièvement, mais même avec l'énorme puissance que leur assuraient les inventions de Roger, puissance bien supérieure à celle de n'importe lequel des navires de la flotte triplanétaire, les pirates ne purent encaisser l'incroyable violence de l'attaque massive des centaines de vaisseaux de combat triplanétaires. Leurs écrans défensifs parurent s'enflammer puis cédèrent. Les coques passèrent lentement au rouge, puis à un blanc insoutenable avant d'exploser en masse de métal en fusion, et en nuages de matière gazéifiée.

Près de deux tiers des forces de Roger furent les victimes de ce déluge annihilateur qui les détruisit en quelques instants. Cependant, le restant ne fit pas retraite vers le planétoïde. Jaillissant des flancs du Cône à une vitesse incroyable, ils attaquèrent par l'extérieur et l'engagement devint général. Mais maintenant, du fait que l'on pouvait concentrer sur tout vaisseau ennemi un feu suffisant pour qu'il ne puisse récupérer son invisibilité, chaque croiseur triplanétaire pouvait attaquer avec toute l'efficacité souhaitable. Des fusées éclairantes et des

charges de magnésium illuminèrent l'espace sur des millions de kilomètres et de chaque unité des deux flottes, on déversait sur l'adversaire tout ce que recélait leur arsenal destructif respectif : projectiles solides, explosifs, vibrations, faisceaux lasers, jets de forces d'une incroyable puissance, que bloquaient les écrans défensifs également endurants des deux camps. Cette bataille à longue distance, faite d'esquives et de furieuses attaques, rendait les projectiles ordinaires ou même atomiques, inutilisables. Les deux parties saturaient l'espace d'un tel rideau d'interférences que les torpilles atomiques radio-téléguidées devenaient incontrôlables et aussitôt lancées, zigzaguaient follement pour être finalement volatilisées ou exploser, inoffensives, en plein espace au contact d'un faisceau énergétique un peu trop insistant.

Individuellement, cependant, les vaisseaux pirates disposaient d'une puissance de feu de beaucoup supérieure à celle des navires de la flotte et cette supériorité ne tarda pas à se faire sentir, les générateurs des plus petits navires commencèrent à flancher tandis que les accumulateurs se vidaient irrémédiablement sous l'énorme demande d'énergie qu'entraînait un affrontement spatial. Vaisseaux après vaisseaux de la flotte triplanétaire se désintégrèrent sous l'impact conjugué des projecteurs des pirates. Mais les forces triplanétaires disposaient encore d'un autre atout. En toute hâte, les gens du Service avaient modifié les contrôles des torpilles atomiques télécommandées de façon que celles-ci puissent répondre à un guidage par hyper-ondes. Bien qu'en petit nombre, elles se révélèrent d'une redoutable efficacité.

Un observateur à l'œil froid, le visage presque collé contre son écran, les mains et les pieds agissant sur les commandes, lança la première torpille. Son réacteur crachant un long panache de flammes, celle-ci louvoya et serpenta entre les jets d'énergie destructrice, denses et nettement matérialisés, restant parfaitement sous le contrôle du pointeur et totalement insensible à l'effrayante distorsion de tous les signaux de type éthérique. Cette torpille perça l'écran d'un pirate et sous l'effet de la terrible explosion qui s'ensuivit, la partie centrale du vaisseau atteint se volatilisa complètement. Celui-ci aurait dû

être définitivement hors de combat mais, au grand étonnement de tous, poupe et proue continuèrent à combattre sans en paraître sérieusement affectées ! Il fallut avoir recours à deux autres de ces terribles bombes afin de faire taire définitivement les deux fragments survivants du pirate. Dans cette vaste armada, pas un homme ne soupçonnait même l'étrange réalité des faits. Tous ces gigantesques vaisseaux pirates, ces terribles outils de destruction, n'avaient pas un seul être vivant à leur bord, leurs équipages étaient composés d'automates et de robots, contrôlés de l'intérieur du planétoïde par des vétérans des batailles spatiales.

Mais ils devaient bientôt pressentir la vérité. Voyant son escadre décimée, Roger comprit que la bataille était perdue et d'un seul coup, tous les croiseurs survivants foncèrent vers le sommet du cône, là où se trouvaient les plus gros navires de ligne triplanétaires. Chacun se rua sur un cuirassé pour s'y écraser, causant de la sorte la destruction des plus puissantes unités de la Ligue... Ainsi périt *l'Intrépide* et vingt autres cuirassés de la flotte. Mais l'officier supérieur le plus ancien dans le grade le plus élevé reprit le commandement, le cône de bataille fut reformé et s'élança, sa gueule béante en avant, vers la place forte du pirate, maintenant toute proche. La formation triplanétaire lança de nouveau son épouvantable cylindre désintégrateur, mais tandis que les puissants écrans défensifs du planétoïde flamboyaient sous l'impact, la bataille fut interrompue, pirates et forces triplanétaires découvrant au même instant qu'ils n'étaient pas seuls dans l'espace.

Le vide s'emplit soudain d'un impénétrable brouillard rutilant et, jaillissant de ce flou indescriptible, apparurent d'énormes faisceaux d'énergie d'une incommensurable puissance qui chatoyaient d'un rouge sinistre, bien qu'à peine discernable. Ils se trouvaient face à un vaisseau d'une inimaginable puissance de feu venant droit du système solaire jusque-là inconnu de Névia, et qui venait de faire halte dans l'espace. Depuis des mois, son commandant était à la recherche d'une substance pour lui plus que précieuse. Ses détecteurs venaient à l'instant d'en localiser de vastes quantités et sans aucunement craindre les forces triplanétaires ni sans aucune

componction à l'idée de sacrifier des milliers de vies, il s'apprêtait à s'en emparer.

Chapitre IV

À l'intérieur du nuage rouge

Névia, la planète natale du vaisseau maraudeur, serait apparue bien curieuse aux yeux d'un Terrien. Haut dans le ciel, d'un rouge profond, un incandescent soleil bleu déversait un flot de lumière violâtre sur un globe recouvert par les eaux. Il n'y avait pas un seul nuage dans ce ciel aveuglant et, au travers d'une atmosphère sans la moindre poussière, l'œil pouvait distinguer la ligne d'horizon, une ligne d'horizon trois fois plus éloignée que celle à laquelle nous sommes accoutumés, et ce, avec une clarté et une netteté incroyables pour quelqu'un qui a connu l'atmosphère poussiéreuse de notre Terre. Lorsque l'énorme soleil disparaissait derrière la ligne d'horizon, le ciel se chargeait soudain de nuages et la pluie tombait alors violemment et sans discontinuer jusqu'à minuit. Puis les nuages disparaissaient tout aussi vite qu'ils étaient venus, le déluge cessait et à travers l'enveloppe gazeuse merveilleusement transparente de ce monde géant, on pouvait alors distinguer les premières lueurs d'un merveilleux firmament. Non un firmament familier, car ce chaud soleil bleu et Névia, la seule planète qu'il ait engendrée, étaient à des années-lumière de notre vieux Sol et de sa nombreuse progéniture, mais une voûte céleste étrange et merveilleuse avec bien peu des constellations habituellement visibles de Tellus. Venant du vide de l'espace, un astronef en forme de poisson – le vaisseau qui allait plus tard attaquer si hardiment les forces conjuguées de la flotte triplanétaire et de l'astéroïde de Roger – plongeait dans les couches raréfiées de la haute atmosphère tandis que des jets écarlates d'énergie déchiraient en hurlant l'air raréfié afin de ralentir son effrayante vélocité. Le navire dut accomplir plus d'un tiers de révolution autour de l'énorme globe de Névia avant que sa vitesse fût suffisamment réduite pour rendre un atterrissage possible. Puis, approchant la zone crépusculaire, le

vaisseau piqua droit vers la planète et il devint évident que Nédia n'était ni entièrement aquatique ni dépourvue de vie intelligente, car la proue massive de l'astronef était dirigée vers ce qui était sans conteste une cité à demi submergée, une ville dont tous les bâtiments, des tours hexagonales aux toitures en terrasse, étaient semblables, tant par la taille que par la forme, la couleur et le matériau utilisés dans leur construction. Ces édifices étaient disposés comme les alvéoles d'une ruche dont chacune se serait trouvée séparée de sa voisine par un bras d'eau relativement étroit et tous étaient bâtis dans le même métal blanc. Reliant les bâtiments entre eux, on pouvait noter de nombreux ponts et tunnels suspendus et les canaux qui tenaient lieu de rues grouillaient de nageurs, de bâtiments de surface et de sous-marins.

Le pilote, placé directement au-dessous de la proue conique de l'astronef, scrutait attentivement l'horizon au travers de larges et épaisses baies de quartz qui permettaient une vue panoramique. Ses quatre énormes yeux contractiles s'affairaient chacun opérant indépendamment, et transmettant son propre message visuel à un cerveau étrange mais très efficace. L'un surveillait les instruments de bord, les autres balayaient soigneusement du regard l'immense ventre incurvé du navire, l'aire sur laquelle le vaisseau allait amerrir et le ponton flottant auquel il devait aller s'amarrer. Quatre mains, si l'on peut qualifier ces appendices de mains, manipulaient avec dextérité et précision leviers et volants et c'est avec à peine un jaillissement d'écume que l'immense masse du vaisseau névian toucha l'eau et glissa pour s'arrêter à une trentaine de centimètres du lieu exact d'appontage.

Quatre bittes d'amarrage automatiques immobilisèrent l'astronef et le capitaine-pilote, après avoir remis à zéro toutes ses commandes, se dégagea de son harnachement de vol et sauta avec légèreté de son siège rembourré sur le plancher. Il traversa promptement la salle des contrôles et dévala la passerelle de coupée sur ses quatre puissantes et courtes jambes recouvertes d'écailles. Il se laissa glisser en souplesse dans l'eau et s'éloigna vivement, nageant bien au-dessous de la surface. En effet, les Névians sont de vrais amphibiens, leur sang est froid et

pour respirer, ils utilisent indifféremment branchies et poumons. Leur corps écailleux est aussi à l'aise dans l'air que sous l'eau, leurs larges pieds plats leur sont aussi utiles pour courir sur une surface solide que pour propulser leur corps allongé dans le milieu liquide à une allure que peu de poissons peuvent égaler.

Le commandant névian fila à travers les rues, contrôlant sa nage au moyen de sa courte queue membraneuse. À travers une ouverture dans un mur, il pénétra à l'intérieur d'un grand hall sous-marin et refit surface sur une large rampe d'accès qu'il se hâta de grimper. Il se précipita alors dans un ascenseur qui le mena au sommet du bâtiment hexagonal, directement dans le bureau du ministre du Commerce de tout Nédia.

« Soyez le bienvenu, capitaine Nerado. » Le Secrétaire d'Etat fit un geste sinueux de son bras tentaculaire et son visiteur sauta lestement sur un banc moelleusement capitonné où il s'allongea confortablement, faisant ainsi face au ministre étendu derrière son large bureau bas. « Recevez nos félicitations pour le succès de votre dernier vol d'essai, nous avons reçu tous vos rapports, même lorsque vous naviguiez à plus de dix fois la vitesse de la lumière. Les dernières difficultés étant maintenant surmontées, êtes-vous prêts à partir ?

— Nous sommes prêts », répondit le capitaine, d'un ton sobre. « Mécaniquement, le navire est si parfaitement au point que les meilleurs cerveaux de Nédia n'y pourront rien améliorer. Il est paré pour deux ans de croisière. Tous les soleils proches ayant du fer dans leur spectre ont été répertoriés. Tout à bord est prêt, tout excepté le fer... Naturellement, le Conseil a refusé de nous céder la moindre fraction des stocks de fer nationaux. Quelle quantité avez-vous pu vous procurer sur le marché libre ?

— Près de dix livres...

— Dix livres ! Comment avez-vous fait ? Au cours actuel et avec les garanties que nous vous avons fournies, vous pouviez, au mieux, vous en procurer deux livres !

— Effectivement, mais vous avez des amis. Beaucoup d'entre nous croient en vous et ont puisé dans leurs propres ressources. Vous et les autres savants qui nous accompagnent

avez engagé toutes vos fortunes dans l'opération. Pourquoi certains d'entre nous n'y auraient-ils pas contribué en tant que simples citoyens ?

— C'est merveilleux. Nous vous remercions. Dix livres ! Les grands yeux triangulaires du capitaine brillaient d'une intense couleur violette. « Cela nous assure au moins une année d'autonomie de vol. Mais... que se passera-t-il finalement, si nous échouons ?

— En ce cas, vous aurez gaspillé dix livres d'un métal irremplaçable. » Le ministre ne paraissait pas s'en émouvoir. « C'est là le point de vue du Conseil et, d'ailleurs, celui de pratiquement tout le monde. Ce n'est pas le coût de l'entreprise qui les irrite, c'est le fait que dix livres de fer seront à jamais perdues.

— Effectivement, l'addition alors sera lourde ! » reconnut le Christophe Colomb de Névia. « Et après tout, je peux très bien m'être trompé.

— Cela ne m'étonnerait nullement », fut la surprenante réponse de son hôte. « Il est pratiquement sûr et c'est une certitude mathématiquement démontrable, qu'il n'existe pas un seul autre soleil doté de planète dans un rayon de plusieurs centaines de milliers d'années-lumière autour de Névia. Selon toute probabilité, notre globe est l'unique planète de tout l'Univers. Nous sommes vraisemblablement la seule forme de vie intelligente du Cosmos. Il existe peut-être une chance sur des milliards, pour que vous trouviez une planète riche en fer, sur laquelle vous puissiez vous poser et qui soit située dans les limites du rayon d'action de votre appareil. Il existe cependant une chance plus grande de découvrir, perdu dans l'espace, un astéroïde mort, recélant en ses flancs du minerai de fer, un roc suffisamment petit pour que vous puissiez vous en saisir. Bien qu'il soit mathématiquement impossible d'évaluer les chances d'une telle rencontre, c'est là-dessus qu'un certain nombre d'entre nous ont choisi de miser. En fait, c'est un peu un investissement à fonds perdu. Mais si, par quelque miracle, vous réussissiez, que n'en résulterait-il pas ! Nous transformerions nos abysses océanes en hauts fonds, notre civilisation recouvrerait tout ce globe, la science ferait un

gigantesque bond en avant et Névia porterait enfin la population qu'elle est en mesure de porter. Cela, mon ami, mérite que l'on prenne des risques ! »

Le ministre fit appeler une escouade de gardes qui escortèrent le petit paquet du métal sans prix jusqu'à l'astronef. Avant que la massive porte du sas se soit refermée, les amis se dirent adieu.

« ... Je resterai en contact avec vous par hyper-ondes », conclut le capitaine. « Après tout, je ne blâme pas le Conseil d'avoir refusé d'envoyer également notre second vaisseau. Dix livres de fer, cela représente une perte considérable de ce métal pour notre monde. Cependant, si jamais nous en découvrons, veillez à ce que ce second vaisseau ne perde pas de temps pour nous rejoindre.

— N'ayez crainte, si vous découvrez du fer, il s'envolera immédiatement et bientôt l'espace alors se remplira d'astronefs. Adieu. »

La dernière écoutille fut close et Nerado fit décoller le grand navire qui s'éleva de plus en plus haut, au-delà même des dernières traces ténues d'atmosphère. Une fois dans l'espace, le pilote accéléra sans relâche jusqu'à ce que le gigantesque soleil mauve de Névia ait été laissé si loin derrière qu'il n'apparaisse plus que comme une splendide étoile d'un bleu aveuglant. Puis, les moteurs coupés pour économiser leur précieuse réserve de métal, seule source d'énergie du navire, Nerado et son aventureux équipage dérivèrent paresseusement dans le vide pendant des semaines. Il n'est pas utile de décrire par le menu l'immense périple de Nerado. Il suffit de dire qu'il finit par découvrir une étoile naine de type G qui possédait des planètes et non une seule mais six, sept... huit..., au moins neuf ! La plupart de ces mondes étaient eux-mêmes entourés d'une ou plusieurs masses rocheuses gravitant autour d'eux. Nerado frémit de joie et tandis qu'il actionnait les rétrofusées pour ralentir son appareil, chaque membre de l'équipage voulait regarder les écrans d'observation ou coller son œil à un télescope avant de pouvoir croire qu'il existait réellement d'autres planètes que Névia !

Leur vitesse réduite à sa plus simple expression, si l'on s'en rapporte aux vitesses qu'exigent les voyages dans l'espace, le vaisseau névian se rapprocha prudemment de notre soleil, tous ses détecteurs électromagnétiques branchés. Finalement, les instruments de bord décelèrent un obstacle, une substance conductrice dont les propriétés montraient clairement qu'il s'agissait de fer pratiquement pur. Du fer ! En énorme quantité ! Flottant à la dérive dans l'espace ! Sans prendre le temps d'étudier la nature, l'aspect ou la structure de la précieuse masse, Nerado donna l'ordre d'activer les convertisseurs et enveloppa l'objet d'un intense champ émollient, un réseau de forces ayant pour propriété de condenser le fer-métal sous une forme allotropique de bien plus faible encombrement : un fluide rouge, visqueux, extrêmement dense et lourd, qui pouvait être emmagasiné facilement dans les réservoirs.

Il avait à peine terminé d'entreposer le précieux fluide que ses détecteurs se déchaînèrent de nouveau. Dans une première direction, existait une énorme masse de fer, presque indétectable, dans une seconde un grand nombre de masses beaucoup moins volumineuses, dans une troisième enfin, une masse isolée de taille relativement faible. L'espace alentour paraissait regorger du fer ! Grâce à un puissant faisceau d'hyper-ondes, Nerado envoya un message triomphal vers Névia.

« Nous avons découvert du fer facilement exploitable en inimaginables quantités. Il s'agit non de milligrammes, mais bien de millions et de millions de tonnes ! Envoyez immédiatement notre deuxième vaisseau !

— Nerado ! » À peine avait-il envoyé son message, que le capitaine était appelé à l'un des écrans d'observation. « Je viens d'étudier la masse de fer maintenant la plus proche de nous, la plus petite. C'est une structure artificielle, un astronef miniature ! Il y a à bord trois créatures, des monstres sans doute, mais ils doivent posséder quelque intelligence, sinon ils ne pourraient naviguer dans le vide.

— Comment ! Impossible ! » s'exclama l'explorateur en chef. « Alors l'autre, c'était... mais cela n'a aucune importance, nous devons nous procurer ce fer. Chargez à bord cette chaloupe

sans la passer au convertisseur, de façon que nous ayons tout loisir d'étudier ces êtres et leurs machines. »

Et Nerado braqua son propre faisceau sondeur sur la chaloupe de sauvetage et y vit les silhouettes en armure de Clio Marsden et des deux officiers triplanétaires.

« Ils sont en effet intelligents », reconnut Nerado, qui repéra et réduisit au silence le communicateur à hyper-ondes de Costigan. « Cependant pas aussi intelligents que je l'avais supposé », poursuivit-il après avoir étudié plus en détail les curieuses créatures et leur minuscule vaisseau. « Ils disposent d'immenses stocks de fer et pourtant, n'utilisent en fait ce métal qu'uniquement comme matériau de construction. Ils n'ont qu'une connaissance très partielle des problèmes de l'énergie atomique. Ils ont apparemment des notions rudimentaires sur le maniement des hyper-ondes, mais ne savent pas en user intelligemment. Ils ne peuvent même pas neutraliser les énergies très primaires que nous employons présentement. Ils sont bien sûr plus intelligents que les Ganoïdes les plus élémentaires ou même que certains des poissons les plus évolués. Cependant, avec la meilleure bonne volonté, on ne peut les comparer à nous. Je suis très soulagé, j'avais craint d'avoir, dans ma hâte, tué des membres d'une race hautement évoluée. »

La chaloupe réduite à l'impuissance, et tous ses écrans neutralisés, elle fut amenée sur le flanc de l'immense poisson volant. Là, des cisailles énergétiques la découpèrent proprement en plusieurs morceaux et les trois silhouettes en scaphandre, après avoir été débarrassées de leurs armes apparentes furent introduites par un sas et conduites jusqu'au poste de commandement, tandis que les diverses parties de leur canot étaient chargées à bord aux fins d'études ultérieures. Les savants névians analysèrent d'abord l'atmosphère à l'intérieur des scaphandres telluriens, puis ôtèrent soigneusement l'armure des captifs.

Costigan, qui était demeuré parfaitement conscient durant tout ce processus et qui, maintenant, avait retrouvé une partie de sa mobilité, la paralysie temporaire dont il avait été frappé se dissipant progressivement, s'apprêtait à subir les pires

traitements. Mais ses craintes étaient vaines. Ces grotesques ravisseurs n'avaient rien de bourreaux. L'atmosphère, bien que légèrement plus dense que celle de la Terre, et d'une odeur très particulière, était éminemment respirable. Le vaisseau quoique immobile dans l'espace, disposait d'une gravité presque normale qui leur rendait une large part de leur poids habituel.

Une fois les trois captifs débarrassés de leurs pistolets et des autres instruments que les Névians estimèrent pouvoir être des armes, l'étrange paralysie qui les affectait se dissipa entièrement. Les vêtements terrestres intriguèrent tout particulièrement leurs ravisseurs, mais les protestations véhémentes des captifs devant la menace de les en débarrasser firent que les Névians n'insistèrent pas et s'attaquèrent plutôt à l'examen détaillé de leur prise.

Ainsi se trouvèrent face à face les représentants des civilisations de deux systèmes solaires fort éloignés. Les Névians étudièrent les êtres humains avec un intérêt et une curiosité largement mitigés de répulsion et de mépris. Les trois Telluriens regardèrent les « visages » figés et sans expression de leurs ravisseurs avec horreur et dégoût. Cependant, chacun réagissait selon son tempérament et sa formation. Pour l'œil humain, le Névian est une créature effrayante. Même aujourd'hui il existe peu de Telluriens ou même de Solariens qui puissent regarder les yeux dans les yeux un Névian, sans en avoir la chair de poule et une sensation de nausée au creux de l'estomac. Nous connaissons tous et aimons plutôt le Martien cornu à la peau plissée, habitant du désert, et le Vénusien aux yeux de chauve-souris, à la peau nue, blanche et translucide, mais l'un et l'autre sont après tout, des cousins éloignés de notre humanité et nous nous en accommodons très bien lorsqu'il nous faut nous rendre sur Mars et Vénus.

Le corps plat, horizontal, en forme de poisson, du Névian, n'est pas le pire, même supporté par quatre courtes et puissantes jambes écailleuses, terminées par des pieds aplatis. Sa queue membraneuse ne dépare pas le tableau. Le cou lui-même est supportable quoique long, sinueux, écailleux et souvent contourné ou tordu selon ce que son propriétaire juge le plus pratique et le plus décoratif. Même l'odeur du Névian, une

senteur malodorante de poisson pas frais, devient avec le temps tolérable particulièrement si elle est masquée par de la créosote, produit qui, bien que d'origine purement terrestre, est le parfum le plus apprécié sur Névian. Mais la tête ! c'est cette partie de l'anatomie du Névian qui le rend si épouvantable aux yeux terrestres, car c'est un objet totalement étranger à toute l'histoire et l'expérience telluriennes. Comme la plupart des Terriens le savent déjà, c'est essentiellement un cône massif recouvert de grosses écailles et planté la pointe en bas sur le cou. À mi-hauteur de ce « visage » se trouvent quatre grands yeux triangulaires, d'un gris marin, disposés régulièrement de chaque côté de la ligne médiane du cône. Les pupilles sont contractiles à volonté comme celles d'un chat, ce qui assure aux Névians une aussi bonne vision diurne que nocturne. Directement au-dessous de chaque œil, prend naissance un long bras flexible sans articulation ni squelette, un bras qui se divise à son extrémité en huit « doigts » délicats mais très puissants. Sous chaque bras se trouve une bouche, un orifice corné incurvé en forme de défense, à l'aspect particulièrement redoutable. Pour finir, en saillie de chaque côté de la tête conique se trouvent les organes finement vascularisés qui servent, selon le cas, de branchies ou de poumons. Pour les Névians, les yeux et autres composantes du visage sont éminemment expressifs mais, pour nous, ils paraissent terriblement froids et figés. Un Terrien ne peut remarquer aucun changement d'expression sur un visage névian. Telles étaient les effroyables créatures que contemplaient les trois prisonniers plongés dans le plus profond désespoir.

Mais si nous autres, les humains, avons toujours considéré les Névians comme grotesques et repoussants, ils nous rendent bien la pareille, car ces êtres « monstrueux » appartiennent à une race hautement intelligente et extrêmement sensible. Nos silhouettes, pour nous gracieuses et élégantes, leur paraissent la quintessence même de la laideur et de la difformité.

« Dieu du Ciel, Conway ! » s'exclama Clio, qui se serra contre Costigan, dont le bras gauche lui entourait la taille. « Quelles horribles bêtes ! Elles ne parlent même pas, je n'en ai

pas entendu une émettre le moindre son, je suppose qu'elles sont sourdes et muettes ? »

Au même moment, Nerado disait à ses compagnons : « Quelles créatures hideuses et difformes, même si elles sont douées d'une certaine intelligence, c'est vraiment une espèce inférieure. Elles ne peuvent parler et ne semblent pas avoir entendu les paroles que nous leur adressons. Pensez-vous qu'elles communiquent visuellement ? Ou que les étranges contorsions de leurs organes si curieusement disposés leur tiennent lieu de langage ? » Ainsi, aucune des deux parties ne réalisa que l'autre venait de lui parler car la voix des Névians est si haut perchée, que la plus basse note qui leur soit audible, est bien au-dessus du seuil d'audition de notre oreille. Le son aigu d'un piccolo terrestre est pour eux si bas qu'ils ne peuvent le percevoir.

« Nous avons beaucoup à faire. » Nerado se détourna de ses captifs. « Nous devons remettre à plus tard l'examen de ces spécimens jusqu'à ce que nous ayons rempli nos soutes du fer qui paraît se trouver en si grande quantité par ici.

— Qu'allons-nous faire d'eux, Monsieur », demanda l'un des officiers névians. « Devons-nous les enfermer dans une cale ?

— Oh non ! Ils pourraient en mourir et nous devons, par tous les moyens, les conserver en bonne forme, afin qu'ils puissent être étudiés à fond par nos collègues de l'Académie des Sciences. Quelle sensation nous allons créer en ramenant ce groupe de créatures étranges, qui sont la preuve vivante de l'existence d'autres planètes, d'autres mondes supportant une vie organique et intelligente ! Vous les enfermerez dans trois pièces communicantes de la quatrième section. Ils auront certainement besoin de lumière et d'exercice. Bouclez toutes les issues, bien sûr, mais je crois qu'il est préférable de laisser les portes de communication ouvertes, de telle sorte qu'ils puissent se réunir ou s'isoler à leur gré. Puisque la plus petite des créatures, la femelle, se tient toujours auprès du plus grand mâle, il se peut qu'ils soient appariés. Mais ignorant tout de leurs habitudes et de leurs coutumes, il sera préférable de leur laisser le maximum de liberté compatible avec notre sécurité. »

Nerado se retourna vers ses instruments et trois membres de l'effrayant équipage se dirigèrent vers les êtres humains. L'un d'eux passa devant, agitant deux de ses tentacules pour faire sans ambiguïté comprendre aux prisonniers qu'ils avaient à le suivre. Les trois captifs lui emboîtèrent docilement le pas, les deux autres gardes suivant derrière. « C'est maintenant ou jamais ! » murmura Costigan, tandis qu'il franchissait une porte basse donnant sur un corridor étroit. « Gardez l'œil sur celui qui est devant vous, Clio, et retenez-le une seconde si vous y parvenez. Bradley, vous et moi, nous chargeons des deux de derrière. Allons-y ! » Costigan se plia en deux et pivota. Saisissant un bras en forme de câble, il força la tête baroque à s'abaisser, tandis qu'il assenait de toute la force de sa jambe droite un terrible coup de botte au point de jonction entre la tête et le cou. Le Névian s'écroula et aussitôt Costigan bondit sur le garde qui les précédait, devançant la jeune fille ; bondit mais s'effondra sur le plancher, de nouveau paralysé car le chef de patrouille névian était resté sur ses gardes, ses quatre yeux lui assurant une vue panoramique complète et il avait réagi très rapidement, pas assez certes pour stopper la première attaque suicide de Costigan – les réflexes du premier officier étaient exceptionnels – mais suffisamment pourtant pour garder le contrôle de la situation. Un autre Névian apparut, et tandis que le garde hors de combat récupérait péniblement ses quatre bras noués autour de son cou qui se tordait convulsivement en tous sens, les trois Terriens inertes, soulevés du sol, furent entraînés *manu militari* vers les quartiers que Nerado leur avait assignés. Ce ne fut pas avant qu'ils aient été déposés sur des matelas dans la pièce centrale et que les lourdes portes de métal se fussent refermées, qu'ils récupérèrent l'usage de leurs membres.

« Ma foi, encore un round de perdu ! » constata Costigan d'un ton ironique. « Un gars ne peut guère espérer gagner lorsqu'il ne peut ni mordre, ni frapper, ni ruer. Je m'attendais que ces lézards me passent à tabac, mais il n'en a rien été.

— Ils ne tiennent pas à nous abîmer. Ils veulent nous ramener chez eux en bon état, à titre de curiosité en quelque sorte, un peu comme des animaux sauvages... », déclara, très

psychologue, la jeune fille. « Ils sont vraiment affreux, mais en définitive, je les préfère encore à Roger et à ses robots.

— Je suis tout à fait de votre avis, Mademoiselle Marsden », grogna Bradley. « Vous avez parfaitement résumé la situation. J'ai l'impression d'être un ours dans une cage. J'aurais pourtant cru que vous auriez plus mal pris la chose. Quelles sont, pour un animal, les chances de s'évader d'une ménagerie ?

— Pour des animaux de notre genre, je dirais qu'elles sont bonnes. Au fur et à mesure que le temps passe, je me sens de mieux en mieux », déclara Clio, dont le comportement corroborait les paroles. « Tous les deux, vous nous avez tiré des griffes de Roger et d'une façon ou d'une autre, je suis persuadée qu'ici il en sera de même. Ils peuvent toujours penser que nous sommes des créatures stupides, mais entre vous deux, la Flotte Triplanétaire et le Service Secret, il se peut qu'ils aient de bien mauvaises surprises.

— Clio, je vous félicite de garder le moral ! » se réjouit Costigan. « Je n'ai pas encore d'opinion bien nette mais j'arrive aux mêmes conclusions que vous. Ces poissons à quatre pattes représentent une menace bien plus redoutable que Roger, mais ils vont sans tarder se retrouver confrontés à une opposition qui n'aura rien de négligeable.

— Savez-vous quelque chose, ou est-ce simplement un pieux espoir ? » demanda Bradley.

— Je suis au courant d'un certain nombre de faits, mais pas de tous, évidemment... Le département de technologie et le Service de recherches travaillent depuis longtemps sur un nouveau type de vaisseau, un navire capable de naviguer à des vitesses bien supérieures à celle de la lumière et qui pourrait effectuer un aller et retour n'importe où dans la galaxie, en moins d'un mois. Il disposera d'un moteur sub-éthérique, d'un nouveau type de réacteur atomique, d'un armement inédit et ainsi de suite... Le seul ennui, c'est que pour le moment, il n'est pas très au point. Il a autant de défauts qu'un chien a de puces. À ma connaissance, il a déjà explosé cinq fois et tué vingt-neuf hommes ! Mais lorsqu'ils l'auront dompté, ils tiendront un engin formidable.

— Quand ou si ? » demanda Bradley, toujours pessimiste.

— Je dirais « quand », coupa sèchement Costigan. « Lorsque le Service a pris une décision, il va toujours jusqu'au bout. Et une fois le problème réglé, il le demeure... » Il s'interrompit soudain et sa voix perdit de son âpreté.

« Désolé. Je n'aurais pas dû monter comme cela sur mes grands chevaux. Je suis persuadé que nous recevrons bientôt du secours, à condition de tenir la tête hors de l'eau encore un moment. Actuellement, la situation se présente plutôt favorablement. Nous avons droit à des cages de première classe. Tout le confort du chez soi, y compris les écrans d'observation... Regardons un peu ce qui se passe, cela peut se révéler utile... »

Après quelques tâtonnements dus aux commandes inusitées, Costigan parvint rapidement à utiliser le faisceau sondeur névian et sur l'écran ils virent le cône de bataille triplanétaire s'élançant à l'assaut du planétoïde de Roger. Ils regardèrent jaillir la flotte pirate de son repaire et attaquer les vaisseaux de la Ligue. Le souffle court, ils suivirent chaque manœuvre de cette bataille épique jusqu'à son sanglant dénouement. Les Névians, dans leur salle de pilotage, suivaient ce même combat, avec un identique intérêt.

« C'est en effet un affrontement particulièrement sanglant », constata d'un ton léger Nerado, devant son écran, « et c'est curieux ou plutôt tout à fait prévisible de la part d'une race d'un aussi faible niveau de développement, de voir celle-ci n'employer que des énergies purement éthériques. L'agressivité semble être un critère universel parmi les peuplades primitives. En vérité, il n'y a pas si longtemps que nos propres cités ont cessé de se combattre pour s'unir entre elles contre les poissons semi-civilisés des grandes profondeurs. »

Il se tut et pendant plusieurs minutes observa la furieuse confrontation entre les deux escadres du vide. Le combat s'apaisa un moment. Il regarda la Flotte Triplanétaire reformer son cône de bataille et piquer sur le planétoïde.

« Détruire, toujours détruire ! » soupira-t-il, en réglant soigneusement les commandes de ses générateurs. « Puisqu'ils paraissent tous aussi enclins à s'exterminer, je ne vois aucune raison de nous soucier d'eux. Nous avons besoin de ce fer. C'est vraiment une race sans le moindre intérêt. »

Il fit de nouveau entrer en action son champ émollient, pourpre et sombre réseau énergétique. Aussi vaste que fût ce réseau, il ne pouvait envelopper toute la Flotte Triplanétaire. Cependant, la moitié de l'anneau composant la base de ce gigantesque cône disparut pour se transformer en un flot épais de fer allotropique.

La flotte, abandonnant son attaque sur le planétoïde fit pivoter son cône de bataille de façon à en diriger l'axe principal sur l'objet rougeâtre informe, difficilement perceptible même à l'aide des appareils des hommes de Virgil Samms. De la flotte massée, jaillit un gigantesque faisceau d'énergies composites, qui ne fut pas seul à entrer en jeu.

Car Gharlane s'était rendu compte que, depuis la miraculeuse évasion de ses prisonniers humains, il se passait quelque chose de totalement étranger à son expérience, quoique théoriquement parfaitement concevable. Il avait trouvé le subéther bloqué, et avait été incapable d'utiliser ses armes subéthériques, tant contre ses trois captifs que contre les vaisseaux de la patrouille triplanétaire. Or, il pouvait maintenant percer la brume subéthérique des nouveaux arrivants. Un bref essai lui avait permis de constater que, le cas échéant, il pourrait employer son arsenal subéthérique contre eux. Que cachaient donc tous ces faits ?

Il en était maintenant arrivé à la conclusion que ces trois fugitifs n'étaient pas plus humains que Roger lui-même. Dans ce cas, qui donc les manipulait, ou quoi ? Il était évident qu'il ne s'agissait pas d'une intervention portant la marque d'Eddore. Aucun Eddorien n'aurait pu envisager l'emploi de méthodes aussi particulières ni, d'ailleurs, les mettre au point sans qu'il en ait eu connaissance. Alors, que restait-il ? Ce qui avait été fait impliquait l'existence d'une race aussi ancienne et aussi capable que les Eddoriens, mais d'une nature entièrement différente. Or, si l'on s'en tenait aux renseignements fournis par l'imposant centre d'information d'Eddore, une telle race n'existait pas et n'avait jamais existé.

Ces étrangers, possesseurs de techniques jusque-là supposées être la propriété exclusive des gens d'Eddore, devaient obligatoirement disposer des pouvoirs mentaux dont

ils avaient fait preuve. Était-ce de récents arrivants provenant d'un autre continuum ? Sans doute pas, les patrouilles de surveillance eddoriennes n'avaient découvert aucune trace d'une telle race dans tout le plénum cosmique accessible. Comme il aurait été complètement aberrant d'admettre l'apparition inopinée, presque au même moment, de deux races analogues, la conclusion qui s'imposait était que ces créatures inconnues protégeaient ou plutôt animaient les deux officiers triplanétaires et la jeune fille. Cette hypothèse se voyait confirmée par le fait que, tandis que les étrangers avaient attaqué la Flotte Triplanétaire en tuant des milliers d'hommes de celle-ci, ils avaient cependant recueilli à leur bord ces trois êtres soi-disant humains. En ce cas, le planétoïde serait leur prochaine cible. Parfait, il se joindrait donc aux forces triplanétaires pour attaquer les intrus avec des armes qui apparaîtraient aussi peu dangereuses pour eux que celles de la Flotte des Trois planètes. Pendant ce temps, il préparerait l'attaque réelle qui aurait lieu par la suite. Roger donna ses ordres et attendit tout en réfléchissant de plus en plus intensément sur un point qui demeurerait obscur : pourquoi, alors que les étrangers eux-mêmes avaient détruit la Flotte Triplanétaire, Roger s'était-il trouvé incapable d'employer ses armes les plus efficaces sur cette même Flotte ?

Ainsi, pour la première fois dans l'histoire triplanétaire, agirent de concert contre un ennemi commun, les forces de la loi et de l'ordre et celles de la piraterie et du banditisme. Des faisceaux, des rayons, des roues, des stylets d'énergie destructrice furent lancés par la flotte condamnée, en plus de son terrible cylindre annihilateur. Roger employa toutes les armes matérielles à sa disposition. Mais les bombes, les obus et même les torpilles atomiques se révélèrent parfaitement inefficaces, les projectiles disparaissant tous de la même façon dans un épais voile de néant. La fonte de la flotte se poursuivit. Les uns après les autres, des vaisseaux virèrent au rouge, se plissèrent, perdirent leur atmosphère et allèrent mêler le fer qui les composait au flot écarlate et visqueux qui s'écoulait vers l'impénétrable voile contre lequel les forces triplanétaires et les pirates déchaînaient leurs feux conjugués. Le dernier vaisseau

du cône des assaillants venait finalement d'être liquéfié et le métal qui en résultait emmagasiné. Comme Roger l'avait pressenti, les Névians tournèrent alors leur attention vers le planétoïde. Mais ce monde artificiel n'était pas un simple croiseur. Il avait été construit sur les plans mêmes de Gharlane d'Eddore et sous sa surveillance. Il était doté de générateurs, d'équipements et d'armes qui devaient lui permettre de faire face à toutes les éventualités qu'avait pu prévoir le formidable cerveau de son créateur. Sa gigantesque masse était protégée par un écran dont les qualités avaient tellement surpris Costigan. Son bouclier énergétique était infiniment plus efficace que ne l'auraient jamais pu croire savants ou ingénieurs telluriens.

Le vorace champ émollit des Névians, bien que sub-éthérique, frappa ce bouclier et rebondit, vaincu et futile. Il frappa de nouveau et derechef fut repoussé, puis s'acharna féroce, balayant méthodiquement l'impénétrable écran. Des langues de flammes jaillirent de-ci de-là, tandis que Nerado surpris doublait puis quadruplait la puissance de son attaque. L'immense sphère du planétoïde devint une énorme et scintillante boule rouge sous le flot d'énergie déversé. Mais le bouclier des pirates restait intact.

Roger le Gris était assis, impassible et froid, derrière son grand bureau, dont toute une partie avait maintenant pivoté, dévoilant un tableau de bord chargé d'instruments et de commandes. Il pouvait indéfiniment enrayer cet assaut, mais à moins qu'il ne se soit grossièrement trompé, les Névians n'allaient pas tarder à changer de méthode. Que se passerait-il alors ? L'élan vital qui était Gharlane, ne pouvait être tué ni même blessé par aucun agent physique ou chimique, l'énergie nucléaire y compris. Devait-il demeurer sur le planétoïde jusqu'à sa destruction et de la sorte s'en retourner sur Eddore sans la moindre preuve matérielle ? Il n'en était pas question. Trop de choses demeuraient inachevées. Un rapport basé uniquement sur les informations dont il disposait présentement, ne pourrait être ni complet ni concluant. Or, les rapports soumis par Gharlane d'Eddore aux esprits froidement

cyniques et impitoyablement analytiques de l'Ultime Cénacle avaient toujours été et seraient toujours exhaustifs et définitifs.

Il était certain que dans cette affaire intervenait au moins un cerveau non eddorien, d'une intelligence égale à la sienne. En ce cas, il devrait forcément en exister toute une race. Cette pensée ne le réjouissait pas, mais nier l'évidence était la marque même de la stupidité. Puisque la puissance mentale était fonction de la durée d'évolution d'une espèce, cette race devait avoir approximativement le même âge que la sienne. C'est pourquoi le centre d'information eddorien, du fait de ses prétentions à l'universalité des connaissances, se trompait lorsqu'il niait l'existence d'une telle race. Sa banque de données était incomplète.

Pourquoi était-elle incomplète ? La seule explication possible pour que deux telles races demeurent dans l'ignorance l'une de l'autre impliquait une intention délibérée de la part de l'une d'elles. C'est pourquoi, à un moment quelconque du passé, ces deux races avaient dû entrer en contact au moins quelques instants. Tous les souvenirs eddoriens de cette rencontre avaient été aussitôt effacés et on avait dû par la suite n'autoriser aucun autre contact.

La conclusion à laquelle aboutit Gharlane était, en fait, assez troublante. Mais étant un Eddorien, il l'accepta carrément. Il n'avait pas à se poser de questions sur la façon dont on avait pu procéder à cet effacement, il savait... il savait aussi que son propre cerveau recelait toutes les connaissances accumulées par les membres de sa race depuis le début des temps. Il y avait donc de grandes chances pour que, si un tel contact avait effectivement eu lieu, sa mémoire en ait conservé au moins quelques traces – aussi habilement qu'ait pu être induite cette amnésie.

Il se mit à penser, son esprit retournant en arrière... en arrière... plus loin encore en arrière... toujours plus loin...

Et tandis qu'il passait en revue ses souvenirs, une force extérieure commença à le tirailler comme si des pinces s'efforçaient de faire dévier la sonde mentale avec laquelle il était en train d'étudier les recoins jusque-là inexplorés de son cerveau.

« Ah ! ainsi vous ne voulez pas que je me souviennne ? » demanda Roger à haute voix sans que bouge un seul des traits de son dur visage gris. « Je me demande... croyez-vous vraiment que vous pourrez m'empêcher de me souvenir ? Je dois abandonner cette recherche pour le moment mais soyez assurés que néanmoins je la mènerai à bien. »

*
* *

« Voici l'analyse de leur écran, Monsieur. » Un opérateur névian tendit à son chef une feuille de métal couverte de rangées de symboles.

« Ah ! un polycyclique... à couverture intégrale... un écran de ce genre n'était guère à attendre d'une forme de vie aussi peu évoluée », s'étonna Nerado qui commença à régler verniers et cadrans.

Aussitôt après, l'enveloppe de forces qui collait à l'écran du planétoïde changea de nature. Elle passa par toutes les couleurs du spectre, virant rapidement du rouge jusqu'au violet incandescent, puis disparut. Et comme elle disparaissait, le bouclier commença à céder. Il ne lâcha pas d'un seul coup mais parut s'affaiblir par endroits, prenant l'aspect d'un terrain coupé de crêtes et de vallées. Cependant, le bouclier luttait pied à pied dans sa retraite.

Roger tenta sans résultat d'utiliser la propulsion aninertielle. Comme il s'y était attendu, ils avaient prévu même cela. Il convoqua un petit nombre des plus capables parmi les savants qui le servaient et leur donna des instructions. Pendant quelques minutes, une foule de robots s'activa. Puis une portion de l'écran se boursoufla, s'allongea et se transforma en un tube qui transperça l'enveloppe de forces assaillante, un tube d'où jaillit alors un flot insoutenable d'énergie, un faisceau derrière lequel il y avait jusqu'au dernier kilowatt de puissance que les gigantesques machines du planétoïde pouvaient débiter. Ce rayon se creusa un passage au travers de l'impénétrable brouillard rouge névian pour se jeter sur l'écran secondaire du croiseur fusiforme dans une éblouissante incandescence. Et y

eut-il ou n'y eut-il pas simultanément une petite éruption de l'autre côté de l'astéroïde, un éclair presque imperceptible comme si quelque chose s'était jeté du planétoïde condamné dans le vide extérieur.

Le cou de Nerado se contorsionna convulsivement tandis que ses générateurs torturés gémirent et hurlèrent devant cette terrifiante et brutale surcharge. Mais l'effort de Roger était beaucoup trop intense pour pouvoir être longtemps maintenu. Générateurs après générateurs grillèrent, l'écran défensif s'effondra et le champ émoullent rouge s'attaqua avec voracité au métal sans défense des prodigieuses murailles métalliques de l'astéroïde. Bientôt, il y eut une épouvantable explosion lorsque l'atmosphère du planétoïde brisa les parois affaiblies qui le retenaient et la paresseuse rivière de fer allotropique se mit à couler de plus en plus large et de plus en plus rapidement.

« Il est heureux que nous disposions d'un approvisionnement illimité en fer. » Visiblement soulagé, Nerado fit presque faire un nœud à son cou tandis qu'il parlait. « Si nous n'avions eu que les sept livres de métal qui restaient de notre stock initial, je crains qu'il n'eût été difficile de parer cette dernière attaque.

— Difficile ? » s'étonna son second. « Nous serions maintenant des atomes libres dispersés dans l'espace. Mais maintenant, que vais-je faire de tout ce fer ? Nos réservoirs n'en contiendront pas plus de la moitié. Et que décidons-nous à propos du seul navire qui demeure indemne ?

— Délestez-vous d'une partie des vivres entreposés dans les soutes pour faire de la place à notre butin. Quant à ce navire, laissez-le aller, nous sommes déjà à la limite de nos capacités de chargement et il est de la plus haute importance que nous rentrions rapidement sur Névia. » Si Gharlane avait entendu cette phrase, cela aurait éclairci pour lui la présente situation. Tout Arisia savait qu'il était indispensable que le navire-espion survive. Les Néviens, eux, étaient uniquement intéressés par le fer, mais l'Eddorien, par nature perfectionniste, n'aurait pu se contenter que de la destruction intégrale de la flotte triplanétaire. Le navire névien s'éloigna, fortement ralenti par sa lourde cargaison. Dans leurs quartiers de la quatrième

section, les trois Terriens qui avaient suivi avec une attention soutenue la chute et l'absorption du planétoïde se dévisagèrent l'air hagard. Clio rompit le silence.

« Oh ! Conway, c'est épouvantable, c'est... c'est vraiment trop systématiquement horrible ! » haleta-t-elle. Puis elle retrouva une partie de son tonus habituel tandis qu'elle observait avec étonnement le visage de Costigan. En effet, celui-ci était pensif, le regard brillant et vif et il n'y avait aucune trace de crainte ou de désarroi sur les traits durs de son jeune visage.

« Ce n'est pas brillant », admit-il franchement. « Combien j'aimerais aujourd'hui ne pas être une telle nullité en électronique. Si Lyman Cleveland ou Fred Rodebush étaient ici, ils pourraient, sans nul doute, nous donner un fameux coup de main. Mais moi, ce que je connais des hyper-ondes tiendrait au dos d'un timbre poste. Je ne peux même pas expliquer ce curieux éclair que nous venons de voir... si c'était d'ailleurs un éclair !

— Pourquoi nous soucier d'un malheureux petit éclair après tout ce qui vient de se passer ? » demanda Clio étonnée.

« Vous pensez que Roger a pu lancer quelque chose ? Il n'aurait pas... de toute façon, je n'ai rien remarqué », ajouta Bradley.

« Je ne sais que penser. Je n'ai jamais entendu parler d'objets suffisamment rapides, qu'on ne puisse les suivre à la trace sur un détecteur à hyper-ondes. Mais Roger dispose d'une foule d'appareils que je n'ai jamais vus ailleurs. Je ne sais si tout cela a à voir avec le pétrin dans lequel nous nous trouvons actuellement. Pourtant, les choses pourraient être pires. Nous respirons encore, comme vous avez pu le remarquer et tant qu'ils ne brouilleront pas mon communicateur, je pourrai garder le contact avec Samms. »

Il mit les deux mains dans ses poches et parla.

« Samms ! Ici Costigan. Enregistrez immédiatement mon rapport. Je n'ai sans doute pas beaucoup de temps devant moi », et pendant dix minutes, aussi rapidement qu'il pouvait s'exprimer, il rendit compte avec précision et concision, détaillant tout ce qu'il avait pu observer avec la plus grande exactitude. Soudain, il s'interrompit, se tordant de douleur. Il

déchira frénétiquement sa chemise et jeta un petit objet à travers la pièce.

— Aïe ! » s'exclama-t-il. « Ils sont peut-être sourds mais ils peuvent quand même repérer une émission en hyper-ondes. Et il faut voir de quel brouillage ils m'ont gratifié ! Non, je ne suis pas blessé. » Et il rassura la jeune fille anxieuse qui s'était précipitée auprès de lui. « Mais j'ai eu une bonne idée en vous laissant en dehors du circuit d'émission. La secousse vous aurait terriblement ébranlée !

— Avez-vous une vague idée de l'endroit où ils nous emmènent ? » demanda-t-elle avec calme.

— Non », répondit-il sans ambages en plongeant son regard dans les yeux décidés de la jeune fille. « Ce n'est pas la peine que je vous mente. Si je ne me trompe pas, vous préférez la vérité. Ces histoires de Joviens et de Neptuniens, c'est de la foutaise. Les créatures dont nous venons de faire connaissance n'ont jamais vu le jour dans notre système solaire. Tout démontre que nous sommes partis pour un long voyage. »

Chapitre V

Conflit sur Névïa

Le vaisseau névïan poursuivait sa route. Étant tous deux des navigateurs de l'espace, les officiers terriens découvrirent rapidement qu'ils se déplaçaient à une vitesse bien supérieure à celle de la lumière et que l'accélération à laquelle les passagers étaient soumis devait être considérable, même si ceux-ci avaient l'impression d'être immobiles. Ils ne ressentaient, en effet, qu'une pesanteur légèrement inférieure à celle de leur terre natale.

Bradley, vétéran de bien des campagnes, s'était retiré rapidement après avoir effectué une série de relevés astronomiques et maintenant il dormait profondément sur un empilement de coussins dans la première des trois pièces communicantes. Dans la pièce du milieu, celle réservée à Clio, Costigan était auprès de la jeune fille, mais se tenait à quelque distance d'elle. Son corps était rigide, son visage tendu et soucieux.

« Vous avez tort, Conway, tout à fait tort », était en train de lui dire Clio, d'un ton très sérieux, « je sais ce que vous ressentez, mais vous êtes inutilement chevaleresque.

— Ce n'est pas ça, pas ça du tout », insistait-il avec obstination. « Ce n'est pas simplement le fait de vous avoir là dans l'espace, seule et en péril, qui m'arrête. Je vous connais et je me connais moi-même suffisamment pour savoir que si nous commençons, nous poursuivrons notre vie ensemble, jusqu'à son terme. Aussi, je ne vois guère de différence entre vous faire l'amour maintenant ou attendre pour cela d'être revenus sur terre. Mais c'est pour votre bien que je vous répète d'avoir à m'oublier complètement. J'ai assez de volonté pour me tenir éloigné de vous si vous me le demandez, mais autrement...

— Je sais, mon chéri, et il en est de même pour moi, mais...

— Mais rien du tout ! » l'interrompit-il. « Ne pouvez-vous pas vous mettre dans la caboche ce qui vous attend si vous persistez à vouloir m'épouser ? — au cas où nous reviendrions un jour, ce qui est très loin d'être garanti ! Mais, même dans cette hypothèse, et peut-être très vite, on ne peut jamais savoir, quelqu'un va toucher cinquante grammes de radium pour mon scalp.

— Cinquante grammes ! Et chacun sait que Virgil Samms lui-même ne cote que soixante grammes ! Je ne me trompais pas en disant que vous étiez un type formidable, Conway ! » s'exclama Clio, nullement démoralisée, « mais telles que je vois les choses, tout me dit qu'un pirate devra mériter plusieurs fois une telle prime avant de pouvoir espérer la toucher. Ne soyez pas stupide, mon chéri. Bonsoir. »

Elle se saisit des mains de Conway, l'attirant en souriant vers ses lèvres rouges gracieusement ourlées, et les bras du jeune officier se refermèrent sur elle. À son tour, alors elle leva ses bras qu'elle noua autour du cou de Costigan et ils demeurèrent ainsi, enlacés et immobiles dans l'extase de leur premier baiser d'amoureux.

— Clio, Clio, comme je vous aime ! » La voix de Costigan était voilée par l'émotion et ses yeux habituellement durs reflétaient une tendresse inusitée. « Voilà qui règle tout ! À partir de maintenant, quoi qu'il advienne, je vais commencer à vivre vraiment.

— Arrêtez ! », lui ordonna-t-elle vivement. « Vous ne mourrez que de vieillesse. Gare à vous, sinon ! Conway, il ne saurait en être autrement !...

— Pour le moment, je ne vois pas très bien ce que l'on pourrait gagner à mourir. Avec les raisons de vivre que j'ai dorénavant, tous les pirates d'ici à Andromède ne me font pas peur. Eh bien, bonne nuit, ma chérie, je ferais mieux de filer. Vous avez besoin de sommeil. »

La séparation des amoureux ne fut pas aussi simple et aussi rapide que les paroles de Costigan pourraient le faire croire mais finalement, il regagna sa propre chambre et s'allongea transfiguré, sur une pile de coussins... Au lieu d'un plafond métallique bas, il voyait un merveilleux visage ovale et bronzé,

couronné d'une chevelure d'un blond doré. Son regard sombrait dans les profondeurs d'yeux bleu noir, francs et loyaux, et en plongeant de plus en plus profondément dans ces deux points bleus, il s'endormit. Sur ses traits, trop sévères et trop sérieux pour quelqu'un de son âge – la vie des chefs de secteur du Service Triplanétaire n'a rien de très reposant et est, en règle générale, plutôt brève – apparut, dans son sommeil, une douceur d'expression toute nouvelle, reflet d'un ineffable bonheur...

Comme il l'avait désiré, il dormit profondément pendant huit heures, puis selon son habitude, il se réveilla d'un coup, instantanément lucide.

« Clio », murmura-t-il, « êtes-vous réveillée ?

— Réveillée ! » Sa voix lui parvint par le communicateur. Chaque mot trahissait le soulagement. « Dieu du ciel, j'ai cru que vous alliez dormir jusqu'à ce que nous soyons arrivés à destination ! Venez, vous deux, je ne sais pas comment vous faites pour dormir aussi bien que si vous étiez chez vous dans votre lit !

— Il faudra que vous appreniez à dormir sur commande si vous voulez vous maintenir en... » Costigan s'arrêta lorsque, après avoir ouvert la porte de communication, il vit le visage fripé de Clio. Elle avait à l'évidence passé une longue nuit blanche. « Bon sang, Clio, pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ?

— Oh ! ça va très bien. Je suis seulement un peu énervée. Inutile de vous demander comment ça va, n'est-ce pas ?

— Non. J'ai simplement faim », remarqua-t-il d'un ton joyeux. « Je m'en vais voir ce qu'on peut y faire ou plutôt je vais d'abord vérifier qu'ils continuent à brouiller la longueur d'onde émettrice de mon communicateur. » Il sortit une petite boîte noire recouverte d'isolant et effleura du bout du doigt le bouton de mise en marche. Son bras fut violemment rejeté en arrière.

« Ça continue », expliqua-t-il inutilement. « Ils ne paraissent pas vouloir nous laisser communiquer avec l'extérieur. Mais ce brouillage est aussi révélateur qu'une émission. Samms pourra nous suivre à la trace. Maintenant, je vais aller m'enquérir de ce que l'on peut trouver pour notre petit déjeuner. »

Il se dirigea vers l'écran du réseau intérieur de télévision et en braqua le faisceau sondeur sur la salle de pilotage où il vit Nerado allongé tel un chien devant son tableau de bord. Dès que le faisceau de Costigan pénétra dans la pièce, une lumière bleue s'alluma ; le Névian tourna un œil et un bras vers son propre écran de télévision. Sachant qu'ils étaient maintenant en communication visuelle, Costigan fit un signe de la main pour attirer l'attention du Névian et montra sa bouche dans un geste qu'il espérait être universellement compréhensible. Nerado agita un bras et manipula des commandes et, à la suite de cela, une large section du plancher de la pièce de Clio s'escamota et dans l'ouverture ainsi révélée, apparut une table qui reposait sur un large pied bas, une sorte de guéridon entouré de trois banquettes rembourrées et recouverte d'un assortiment étincelant d'argenterie et de verrerie.

Les bols et les assiettes étaient faits d'un métal blanc éblouissant, les verres finement galbés étaient taillés dans le cristal le plus pur. Tout était hexagonal, merveilleusement sculpté ou ciselé avec des motifs ornementaux d'inspiration marine, qui revenaient régulièrement. Les couverts de cette étrange race étaient particulièrement bizarres. Il y avait là des pinces tranchantes incrustées de seize dents pointues et recourbées, des spatules flexibles, des louches plates ou profondes aux bords souples et bien d'autres ustensiles curieusement recourbés dont la destination restait un mystère pour les Terriens.

Tous ces instruments étaient dotés de longues poignées aux lignes élégantes adaptées aux doigts fins et allongés des Névians.

Mais si la table et ses garnitures étaient déjà de nature à décontenancer un Terrien, révélant comme elles le faisaient un degré de culture que l'on ne s'attendait pas à trouver chez une race de créatures aussi monstrueuses, la nourriture elle, était encore plus surprenante, bien que d'une tout autre façon. En effet, les merveilleux gobelets de cristal étaient remplis d'une malodorante boue gris-vert, qui donnait la nausée. Les bols étaient remplis d'araignées de mer vivantes et d'autres friandises du même genre. Chaque grand plat contenait un

poisson cru entier de plus d'un pied de long, garni avec art de filaments d'algues rouges, pourpres et vertes !

Clio jeta un seul bref regard puis fut prise d'un haut-le-cœur et ferma les yeux avant de s'éloigner de la table, mais Costigan fit glisser les trois poissons dans un seul plat et mit celui-ci de côté avant de retourner devant l'écran.

« Ils seront très bons frits », remarqua-t-il à l'intention de Bradley tout en faisant vigoureusement signe à Nerado que ce repas était inacceptable et qu'il désirait lui parler personnellement. À la fin, il parvint à se faire comprendre. La table disparut et le commandant névian entra prudemment dans la pièce.

Sur l'insistance de Costigan, il s'avança jusqu'à l'écran de télévision laissant derrière lui trois gardes armés sur le qui-vive. L'humain alors dirigea son faisceau sondeur sur la cambuse de la chaloupe de sauvetage des pirates en suggérant qu'on les autorise à vivre là. Pendant un bon moment, la discussion se poursuivit à l'aide de signes des bras et de mouvements de doigts. Bien que la conversation ne fût pas très aisée, les deux parties parvinrent à se faire comprendre fort clairement. Nerado ne voulait pas autoriser les Telluriens à mettre le pied dans leur propre vaisseau. Il ne voulait prendre aucun risque, mais après une méticuleuse inspection des lieux au faisceau sondeur, il ordonna finalement à ses hommes d'apporter dans la pièce du milieu une cuisinière électrique et un stock de nourritures terrestres. Les poissons névians furent bientôt en train de frire dans une poêle et une appétissante odeur de café et de pain grillé envahit la pièce. Mais dès les premières bouffées de ces étranges senteurs, les Névians quittèrent précipitamment les lieux se contentant de suivre le déroulement de cette curieuse et repoussante cérémonie sur les écrans intérieurs de télévision.

Le repas fut rapidement pris et Clio se chargea de mettre tout en ordre. Costigan se tourna alors vers la jeune fille.

« Écoutez-moi un peu, Clio. Il faut que vous appreniez à dormir. Vous êtes à bout. Vous avez des yeux comme si vous reveniez d'un pique-nique martien, où vous n'auriez pas mangé à votre faim. Il faut vous nourrir et dormir pour vous maintenir

en forme. Nous ne voulons pas que vous nous claquiez entre les doigts, aussi je vais éteindre cette lumière et vous allez vous allonger là et dormir jusqu'à midi.

— Oh, non ! Ne vous inquiétez pas pour moi, je dormirai cette nuit, je suis en...

— C'est maintenant que vous allez le faire », insista-t-il d'un ton ferme. « Je n'aurais jamais pensé que vous auriez pu avoir peur avec Bradley et moi de chaque côté de votre chambre. Nous sommes ici tous les deux et y resterons. Nous allons veiller sur vous comme un couple de mères-poules. Allez-y. Allongez-vous et à tout à l'heure. »

Clio sourit à ce discours et s'exécuta. Costigan s'assit sur le bord du grand divan et lui tint la main. Ils se mirent à bavarder à bâtons rompus. Les silences se prolongèrent, les remarques de Clio se firent plus rares et bientôt ses paupières aux longs cils s'abaissèrent et sa respiration profonde et régulière montra qu'elle était endormie. Le jeune homme la considérait, les yeux noyés d'amour, elle était si belle, si jeune ! Et comme il l'aimait ! Il n'était pas réellement croyant, mais chacune de ses pensées était une prière. Si jamais il parvenait à la sortir de là, il ne serait pas digne de vivre sur la même planète qu'elle mais... si jamais une chance se présentait...une seule chance, mon Dieu !

Mais Costigan pendant tous ces jours avait été soumis à de terribles épreuves et n'avait pu dormir que par brèves périodes. À demi hypnotisé par ses propres sentiments et son regard collé aux douces courbes du visage de Clio, ses propres yeux se fermèrent et tenant toujours la main de la jeune fille, il s'écroula à ses côtés sur les coussins et sombra dans le sommeil.

C'est ainsi que Bradley les découvrit dormant la main dans la main comme deux enfants et une expression quasi paternelle apparut sur son rude visage buriné, tandis qu'il les contemplait.

« Gentille petite, cette Clio ! » se dit-il en lui-même, « et lorsqu'on a fait Costigan, on en a brisé le moule. Ils sont faits l'un pour l'autre, c'est un des plus beaux couples de jeunes que la Terre ait jamais engendrés. Je m'accommoderais bien, moi aussi, d'un petit somme. » Il bâilla prodigieusement, s'allongea à la gauche de Clio et, en quelques minutes, s'endormit à son tour.

Quelques heures plus tard, les deux hommes furent réveillés par un frais rire juvénile. Clio était assise, les regardant d'un œil ironique. Elle était reposée, pleine d'entrain, terriblement affamée et prodigieusement amusée. Costigan fut à la fois étonné et ennuyé devant ce qu'il considérait comme une défaillance de sa part. Bradley, lui, était résolument calme.

« Je vous remercie beaucoup, vous faites deux fameux gardes du corps. » Clio rit de nouveau puis se reprit rapidement. « J'ai merveilleusement dormi, mais je me demande si la nuit prochaine je parviendrai à dormir sans que vous ne me teniez chacun une main !

— Oh, ma foi ! je crois que Costigan ne s'en plaindra pas », dit Bradley.

« M'en plaindre ! » s'exclama Costigan, dont les yeux et le ton parlaient pour lui.

Ils se préparèrent un nouveau repas, un repas auquel Clio fit honneur. Reposés et d'attaque, ils avaient commencé à discuter des possibilités d'évasion lorsque Nerado et ses trois gardes armés pénétrèrent dans la pièce. Le savant névian plaça une boîte sur la table et commença à en régler les cadrans, considérant attentivement les Telluriens après chaque réglage. Au bout d'un moment, un flot de paroles hachées jaillit de la boîte et Costigan soudain eut une illumination.

« Ça y est, ne touchez plus à rien ! » s'exclama-t-il, agitant fiévreusement ses mains. « Voyez-vous, Clio, leurs voix sont, soit considérablement plus basses, soit nettement plus aiguës que les nôtres, et quant à moi je pencherais pour la seconde hypothèse. C'est pourquoi ils ont construit un adaptateur de fréquences sonores. Ces lézards sont loin d'être des idiots ! »

Nerado entendit incontestablement la voix de Costigan, son long cou se tordit en tous sens, faisant presque des boucles, ce qui dénotait, chez le Névian, une évidente satisfaction. Les deux races surent ainsi que le langage et l'audition leur étaient des attributs communs. Ce fait modifia sensiblement les relations entre les captifs et leurs ravisseurs. Les Névians, entre eux, admirent que ces étranges bipèdes pouvaient, après tout, être assez intelligents et les Terriens, de leur côté, retrouvèrent un peu l'espoir. « S'ils peuvent parler, rien n'est perdu », reconnut

Costigan en résumant la situation. « Nous pouvons aussi bien nous détendre un peu et profiter au mieux des circonstances, d'autant que nous n'avons toujours pas été capables de mettre sur pied le moindre projet sérieux d'évasion. Puisqu'ils parlent et entendent, nous parviendrons avec le temps à apprendre leur langage. Peut-être, si nous ne réussissons pas à leur échapper, nous sera-t-il alors possible de conclure avec eux une sorte de marché. »

Les Névians étaient tout aussi impatients que les Telluriens d'aboutir. Nerado instaura l'usage permanent de l'adaptateur de fréquence. Il n'est pas utile ici de décrire en détail les différentes phases de cette confrontation linguistique. Il suffit de dire que, du fait qu'ils démarraient de zéro, ils durent apprendre comme des enfants avec l'unique avantage sur ceux-ci de posséder des cerveaux capables et pleinement développés. Et tandis que les êtres humains s'acharnaient à l'étude de la langue de Névia, plusieurs des amphibiens et, incidemment, Clio Marsden se mirent au triplanétarien, les deux officiers sachant fort bien qu'il serait beaucoup plus aisé pour leurs ravisseurs d'apprendre le langage logiquement construit commun aux trois planètes que de maîtriser les subtilités absurdes de l'anglais.

Assez rapidement, les deux parties devinrent capables de se comprendre tant bien que mal grâce à l'emploi d'un étrange cocktail de leurs deux langues. Aussitôt que quelques idées eurent pu être échangées, les savants névians construisirent des adaptateurs suffisamment petits pour pouvoir être portés en sautoir par les Terriens. On permit aux captifs de déambuler à leur gré dans tout l'immense vaisseau. Seule, la section contenant les fragments de la chaloupe de sauvetage démembrée leur demeurerait interdite. Aussi rien ne leur fut caché lorsque sur les écrans d'observation apparut dans l'effrayant vide de l'espace un autre vaisseau ichthy-forme.

« C'est notre bâtiment jumeau qui se rend dans votre système solaire pour s'y procurer une cargaison de ce fer qui chez vous est en telle abondance ! » expliqua Nerado à ses invités involontaires. « J'espère que les gars ont réussi à éliminer les défauts de notre croiseur expérimental », murmura sauvagement Costigan à ses compagnons tandis que

Nerado s'éloignait. « Si tel est le cas, cette baille aura droit à tout autre chose que du fer lorsqu'elle se pointera là-bas ! »

Le temps continua de s'écouler durant lequel, infiniment lointaine, une étoile d'un bleu-blanc, se détachant progressivement sur la toile de fond du firmament, commença à apparaître sous la forme d'un disque visible à l'œil nu. Ce soleil grandit de jour en jour, devenant de plus en plus bleu au fur et à mesure que l'astronef s'en rapprochait, jusqu'à ce que l'on puisse enfin distinguer Névia, apparemment sur une orbite proche de son astre d'origine.

Aussi lourdement chargé que fût le vaisseau, sa puissance était telle qu'il se laissa d'un seul coup tomber à la verticale sur un vaste lagon situé au centre d'une cité névienne. Cette étendue d'eau libre était déserte car il n'allait pas s'agir là d'un amerrissage ordinaire. Sous le terrible impact des réacteurs freinant la descente de l'inimaginable cargaison de fer allotropique, l'eau frémit et bouillonna. Au lieu de flotter gracieusement à la surface, le gigantesque navire cette fois s'enfonça comme une pierre sous les eaux, pour aller se poser au fond. Ayant effectué sa délicate manœuvre d'accostage et son croiseur à l'abri dans l'immense berceau qui lui avait été préparé, Nerado se retourna vers les Terriens qui venaient de lui être amenés sous bonne garde.

« Pendant que l'on décharge notre cargaison de fer, je dois vous conduire à l'Académie des Sciences où vous subirez un méticuleux examen physique et psychologique. Suivez-moi.

— Attendez une minute », protesta Costigan avec un bref et furtif clin d'œil à ses compagnons. « Vous ne croyez quand même pas que nous allons plonger dans cette eau à une telle profondeur ?

— Mais si », répliqua le Névien surpris, « vous êtes des créatures aériennes, bien sûr, mais vous devez être capables de nager un peu... et à cette faible profondeur, à peine trente de vos mètres, cela ne devrait pas vous gêner beaucoup.

— Vous vous trompez sur les deux points », annonça le Terrien d'un ton persuasif. « Si, par nager vous entendez se déplacer sur ou sous l'eau, nous ne savons pas nager. Avec de l'eau au-dessus de nos têtes, nous nous noyons infailliblement

en une ou deux minutes et la pression à cette profondeur nous tuerait instantanément.

— Eh bien... Je pourrais prendre une chaloupe évidemment... mais ça... », commença le capitaine névian d'un air soupçonneux, mais il s'interrompit en entendant le flot de paroles qui jaillissait du haut-parleur de bord.

« On demande le capitaine Nerado.

— Ici Nerado », répondit-il.

« La troisième cité est actuellement attaquée par les poissons des grandes profondeurs. Ils ont développé de nouvelles et puissantes forteresses mobiles qui disposent d'armes inconnues jusqu'ici. La ville signale qu'elle ne pourra pas contenir plus longtemps leurs assauts et demande toute l'aide possible. Votre vaisseau dispose de vastes réserves de fer et aussi d'un puissant armement. Je vous donne pour consigne de vous porter à son secours dans les plus brefs délais. »

Nerado donna quelques ordres brefs et le fer liquide coula à flots des écoutilles grandes ouvertes, formant une vaste flaque rouge au fond du dock. Rapidement, le grand vaisseau fut en équilibre avec la masse d'eau qu'il déplaçait et aussitôt qu'il eut acquis une certaine flottabilité, les panneaux se refermèrent et Nerado enclencha les moteurs.

« Retournez à vos quartiers et restez-y jusqu'à ce que je vous fasse mander », ordonna sèchement le Névian et tandis que les Terriens obéissaient, le croiseur s'arracha des flots et s'élança dans le ciel écarlate.

« Quel satané menteur ! » s'exclama Bradley. Les trois captifs, leurs adaptateurs sonores débranchés, étaient de retour dans la pièce du milieu de leur appartement. « Vous battiez une loutre à la nage et il se trouve que je sais que vous avez quitté le vieux *DZ-83* depuis une profondeur de...

— Peut-être ai-je exagéré un peu », l'interrompit Costigan, « mais plus ils pensent que nous sommes impuissants, mieux cela vaudra pour nous et je tiens à ce que nous restions le plus longtemps possible hors de leur cité, car il se pourrait bien qu'il nous soit impossible de nous évader de celle-ci. J'ai une ou deux idées qui me trottent par la tête, mais elles ne sont pas encore suffisamment mûries pour passer à l'action.

— Hou là !... Il faut voir comment file cet oiseau ! Nous voici presque arrivés. Si Nerado amerroit à cette allure-là, nous allons à coup sûr nous briser en deux. »

Sans diminuer sa vitesse, le croiseur plongeait en une longue glissade vers l'agglomération assiégée et du vaisseau en vol fut lancée une torpille vers le lagon central de la cité. Ce n'était évidemment pas un projectile, mais une capsule contenant une bonne tonne de fer allotropique qui se révélerait pour les défenseurs névians plus utile qu'un renfort de plusieurs millions d'hommes car la troisième cité était en vérité dans une position critique. Elle était enserrée dans un anneau d'eau bouillonnante. De grandes vagues soulevaient la surface liquide et des jets de vapeur surchauffée en jaillissaient, tandis que des groupes de défenseurs étaient projetés dans toutes les directions par les forces cataclysmiques utilisées par les assaillants des abysses. La ligne extérieure de défense avait déjà été enlevée et tandis que les Terriens contemplaient stupéfaits ce spectacle, un autre des immenses bâtiments hexagonaux explosa, sa toiture fut projetée dans les airs et sa moitié inférieure s'écroula comme un homme ivre sous la surface de la mer en ébullition. Lorsque le croiseur névian toucha l'eau sans même ralentir, les trois prisonniers s'agrippèrent à tous les supports, mais la précaution était inutile. Nerado connaissait parfaitement son navire, sa solidité et ses capacités. Celui-ci, dans un jaillissement d'écume, creusa un énorme sillon dans les flots, mais ce fut tout. La gravité artificielle n'avait pas souffert de l'impact et, pour les passagers, le vaisseau paraissait toujours immobile et d'aplomb. Pourtant, il s'était maintenant transformé en sous-marin pour, tel un poisson, attaquer par l'arrière la plus proche forteresse.

Car c'était bien de forteresses qu'il s'agissait, de vastes structures de métal vert s'avancant sur d'immenses chenilles et qui dans leur lente progression détruisaient tout sur leur passage. Costigan explorant cet étrange monde sous-marin avec son faisceau sondeur observait et s'émerveillait car les forteresses elles-mêmes étaient remplies d'eau, d'eau artificiellement refroidie et oxygénée, complètement séparée du flot bouillant dans lequel elles se déplaçaient. Ces forteresses avaient pour équipage des poissons d'environ un mètre

cinquante de long. Des poissons avec de gros yeux protubérants et copieusement dotés de longs tentacules qui leur servaient de mains, des poissons qui flottaient devant des tableaux de bord ou se déplaçaient de-ci de-là pour remplir les diverses tâches qui leur étaient assignées, des poissons doués d'un cerveau, en train de faire la guerre !

Et leur guerre n'avait rien de ridicule ! Leurs rayons caloriques faisaient bouillir l'eau sur des centaines de mètres devant eux et leurs torpilles allaient bombarder les défenses néviannes en une suite ininterrompue d'effrayantes explosions. Mais la plus puissante des armes qu'ils utilisaient était d'un type inconnu aux hommes du Service Triplanétaire. D'une forteresse, sortait à la vitesse d'un éclair, un long bras télescopique articulé terminé par une petite boule étincelante. Chaque fois que cette extrémité incandescente rencontrait un quelconque obstacle, celui-ci disparaissait dans une déflagration apocalyptique. Ce qui subsistait du bras maintenant noirci était alors ramené à l'intérieur de la forteresse pour de nouveau en émerger quelques instants plus tard doté derechef d'un embout brillant et redoutable.

Nerado, apparemment aussi peu familiarisé que les Terriens avec cette arme curieuse, attaqua avec précaution, déployant loin devant lui son impénétrable rideau de brume rouge. Mais la forteresse sous-marine était une vaste structure non ferreuse et ses officiers étaient apparemment parfaitement habitués aux champs de force névians qui effleuraient puis s'accrochaient avec une impuissante furie aux parois vertes de leur machine. Au travers du voile rouge pénétrèrent bras après bras chargés de ces terribles boules brillantes et c'est seulement grâce à des manœuvres désespérées que l'astronef échappa à la destruction dans les toutes premières secondes de l'engagement. Mais les défenseurs névians qui avaient maintenant récupéré la torpille, utilisaient au mieux le vaste stock de fer allotropique si opportunément fourni par Nerado.

Depuis la cité, on projeta vers l'extérieur d'immenses filets métalliques qui s'étendaient de la surface au fond de l'océan, des filets qui émettaient une énergie si effrayante que l'eau elle-même était repoussée et restait immobile et verticale comme

une muraille de cristal. Les torpilles étaient impuissantes devant ce mur d'énergie. Les plus intenses rayons caloriques des poissons s'y écrasaient en vain dans une débauche pyrotechnique. Même l'incroyable puissance représentée par la concentration de toutes les boules désintégratrices disponibles sur un seul point ne put parvenir à entamer les défenses. Devant la gigantesque explosion qui s'ensuivit, des masses d'eau furent projetées alentour dans un rayon de plusieurs kilomètres. Le lit de l'océan ne fut pas seulement mis à nu mais un cratère y fut creusé d'une dimension que les Terriens n'osaient même pas imaginer. Les forteresses rampantes elles-mêmes furent projetées violemment en arrière et la planète en fut secouée jusqu'en son sein. Mais ce mur, grâce au fer dont disposaient maintenant les Névians, ne céda point. Les énormes filets se déformèrent et reculèrent et de véritables raz de marée déferlèrent massivement sur la troisième cité, détruisant tout sur leur passage, cependant la puissante barrière demeura intacte. Nerado, qui continuait à attaquer de toutes ses armes deux des forteresses sous-marines, s'efforçait toujours d'esquiver ces boules brillantes, quintessence même de destruction. Les poissons ne pouvaient rien distinguer au travers du brouillard subéthérique mais les canonnières des deux forteresses sondaient celui-ci consciencieusement à l'aide de leurs bras articulés, toujours plus longs, dans une tentative désespérée pour détruire le nouveau sous-marin névian, apparemment invincible, dont la puissance de feu écrasait lentement mais inexorablement le blindage de leurs engins.

« Eh bien ! je pense que c'est maintenant ou jamais qu'il nous faut tenter quelque chose. » Costigan se détourna du spectacle qui le tenait fasciné et fit face à ses deux compagnons.

« Mais que pouvons-nous bien faire ? » demanda Clio.

« Quoi que nous puissions tenter, tentons-le ! » s'exclama Bradley.

« Tout vaut mieux que de rester ici et de les laisser nous analyser, sans préjuger de ce qu'ils pourraient nous faire ensuite », poursuivit Costigan. « J'en sais beaucoup plus sur eux qu'ils ne l'imaginent. Ils n'ont jamais pu déceler mon faisceau sondeur qui fonctionne sur une bande extrêmement étroite et

n'a besoin que de très peu de puissance. De la sorte, j'ai recueilli un certain nombre de renseignements. Je sais ouvrir la plupart de leurs serrures et piloter leurs chaloupes. Cette bataille, pour fantastique qu'elle soit, n'est pas, tant s'en faut, unilatérale et chacun d'eux, de Nerado au dernier matelot, est à son poste de combat. Il n'y a actuellement aucun garde pour nous surveiller et personne ne se tient là où nous voulons nous rendre. Notre voie d'évasion est dégagée et, une fois libres, cette bataille va nous fournir la meilleure des couvertures pour nous éloigner. Il y a présentement une telle saturation de signaux radioélectriques dans le secteur qu'ils ne détecteront probablement pas la mise en route du moteur de la chaloupe et de toute façon, ils seront trop occupés pour nous poursuivre.

— Et une fois dehors, que ferons-nous ensuite ? » demanda Bradley.

« Nous devons en décider auparavant, bien évidemment... Je serais d'avis de tenter une percée directe vers la Terre. Nous en connaissons la direction et disposons de suffisamment de puissance.

— Mais Conway, au nom du ciel, c'est beaucoup trop loin ! » s'exclama Clio. « Même si nous parvenons à nos fins, comment ferons-nous pour la nourriture, l'eau et l'air ?

— Vous en savez là-dessus tout autant que moi. Je vous donne simplement mon opinion mais, bien sûr, tout peut arriver. Cette chaloupe est plutôt petite, beaucoup plus lente que le vaisseau lui-même, et nous nous trouvons certes bien loin de Sol 3. L'autre point noir, c'est évidemment le problème de la nourriture. Le canot est parfaitement approvisionné selon les critères névians, mais pour nous, comme vous le savez, ce n'est pas une référence ! Cependant, c'est une nourriture consommable et nous aurons à l'utiliser puisque nous ne pourrions emmener suffisamment de nos vivres terrestres pour nous durer tout le voyage. Même ainsi, nous risquons fort d'avoir à nous rationner, mais je crois quand même que c'est réalisable. D'un autre côté, qu'advient-il si nous restons ici ? Ils nous découvriront tôt ou tard et nous ne connaissons pas tout leur armement. Nous sommes des créatures terrestres et il n'y a que fort peu de terres émergées sur cette planète. En outre,

nous ne savons où nous diriger pour trouver une de ces terres et – même si nous y parvenions – ce monde est déjà entièrement dominé par les Amphibiens. Il y a un tas de choses qui ne vont pas pour le mieux, néanmoins, cela pourrait malgré tout être pire. Que décidons-nous ?... Essayons-nous de filer ou demeurons-nous ici ?

— Nous essayons ! » s'exclamèrent à l'unisson Clio et Bradley.

« Très bien. Inutile donc de perdre notre temps en parlotes. Allons-y ! »

S'avançant alors vers la porte verrouillée et protégée par un écran énergétique, il sortit une lampe de poche d'aspect bizarre et la dirigea sur la serrure névienne. Il n'y eut ni lumière ni bruit, mais le massif panneau pivota silencieusement sur ses gonds. Ils sortirent de leur prison dont Costigan referma les portes et réactiva l'écran.

« Comment... Qu'avez-vous ? » demanda Clio.

« Je suis allé à l'école depuis quelques semaines », sourit Costigan, « et au propre comme au figuré, j'ai rassemblé, de-ci de-là, un certain nombre de choses. Dépêchons-nous un peu ! Nos armures sont stockées avec les morceaux de la chaloupe des pirates et je me sentirai beaucoup plus rassuré lorsque nous les aurons revêtues et que nous disposerons de nos Lewistons. »

Ils dévalèrent en courant des corridors puis grimpèrent des rampes, traversèrent une longue salle, le faisceau sondeur de Costigan surveillant toujours la route devant eux pour détecter tout arrivant éventuel. Bradley et Clio n'avaient pas d'arme mais l'agent secret avait découvert une pièce de métal plat qu'il avait affûtée jusqu'à lui donner le tranchant d'un rasoir.

« Je crois pouvoir lancer cet engin suffisamment vite et loin pour décapiter un Névien avant qu'il ne puisse nous gratifier de son rayon paralysant », expliqua-t-il d'un ton déterminé. Mais il n'eut pas à démontrer sa dextérité avec son coupe-coupe improvisé.

Comme il l'avait conclu à la suite de sa sérieuse étude de la situation, chaque Névien était à son poste, soit aux machines soit aux batteries de projecteurs, remplissant sa tâche dans l'effrayant combat qui les opposait aux habitants des grandes

profondeurs. Le chemin était libre. Ils ne furent ni molestés ni découverts tandis qu'ils fonçaient vers le compartiment dans lequel étaient entreposés tous leurs biens. À l'instar des autres, la porte de cette pièce s'ouvrit devant la lampe très particulière de Costigan. Les trois Terriens se mirent hâtivement au travail. Ils préparèrent des paquets de vivres, remplirent leurs vastes poches de rations de secours, s'armèrent de Lewistons et d'automatiques, enfilèrent leur armure et accrochèrent à leur ceinturon tout un assortiment d'armes supplémentaires.

« Maintenant commence la partie la plus délicate de notre entreprise », annonça Costigan. Son casque se tournait lentement de droite à gauche et ses compagnons savaient que grâce à ses lunettes à faisceau sondeur il étudiait leur route. « Il n'y a qu'un seul canot qui nous soit éventuellement accessible. Nous avons toutes les chances de nous faire repérer. Le coin est truffé de tout un tas de signaux d'alarme et nous aurons à traverser un couloir réservé aux faisceaux des communicateurs... Ça y est, nous sommes parés. Fonçons ! »

À ces mots, ils bondirent dans la grande salle et galopèrent pendant plusieurs minutes, zigzaguant de droite à gauche, selon les ordres de leur leader. Ils s'arrêtèrent finalement. « Voici les faisceaux dont je vous ai parlé, nous aurons à nous glisser en dessous. Ils passent à mi-hauteur environ de notre taille et le faisceau de droite est le plus bas. Regardez-moi procéder et lorsque je vous en donnerai l'ordre, l'un après l'autre, vous m'imiterez. Restez accroupis à tout prix, et ne laissez dépasser ni bras ni jambes sans quoi nous risquons fort d'être repris. »

Il se jeta à plat ventre, rampa sur le plancher un mètre ou deux, puis se remit sur pieds. Puis il considéra longuement le mur nu lui faisant face à la recherche d'une zone sûre.

« Bradley, à vous ! » ordonna-t-il et le capitaine répéta la performance de Costigan.

Mais Clio, peu habituée à l'encombrant et lourd scaphandre qu'elle portait, ne put malgré toute sa bonne volonté ramper sur le plancher. Lorsque Costigan lui en donna l'ordre, elle essaya puis s'arrêta, se débattant presque directement au-dessous des faisceaux de communicateurs.

Dans ses mouvements désordonnés, elle leva l'un des bras de son armure et Costigan vit dans ses lunettes à hyper-ondes la faible étincelle résultant de la coupure du faisceau par le corps étranger conducteur. Mais déjà il avait agi ; s'accroupissant, il rabaissa instantanément le bras en cause, s'en saisit et tira la jeune fille hors du secteur dangereux. Puis, dans une hâte furieuse, il ouvrit une porte voisine et tous trois bondirent dans une petite cabine.

« Débranchez les écrans de vos armures de façon à ce qu'ils ne puissent nous repérer », souffla-t-il dans les ténèbres, « non que je m'inquiète de devoir en descendre quelques-uns, mais si jamais ils entreprennent une fouille systématique, nous sommes cuits ! Et même si, à cause de votre main, Clio, le signal d'alarme s'est déclenché, ils ne nous soupçonneront pas immédiatement. Notre prison est toujours close et de toute façon, ils sont certainement beaucoup trop absorbés pour s'occuper de nous. »

Il avait raison. Quelques faisceaux sondeurs névians furent dardés de-ci de-là mais ils ne décelèrent rien d'anormal et pensèrent que l'interférence était due à la chute accidentelle dans le faisceau du communicateur d'un petit fragment de métal conducteur.

Les fugitifs rejoignirent sans autres mésaventures la chaloupe névienne et aussitôt, le premier geste de Costigan fut de se débarrasser de l'une des bottes métalliques de l'armure de son scaphandre. Avec un soupir de soulagement, il en sortit son pied et, retournant la chaussure, versa soigneusement dans le petit réservoir du vaisseau près de quinze kilos de fer allotropique.

« Je le leur ai dérobé à leur nez et à leur barbe, si l'on peut dire », expliqua-t-il en réponse à leur regard étonné et interrogatif, « et peut-être n'imaginez-vous pas ce que cela représente de retirer cela de sa chaussure. Il m'était impossible de voler un flacon pour le transporter sur moi, et c'était le seul endroit où je pouvais le dissimuler. Ces chaloupes de sauvetage sont dotées d'une réserve de seulement deux grammes de fer et nous n'aurions pu avec cela faire la moitié du chemin qui nous sépare de la Terre même à allure de croisière. Or, il se peut que

nous ayons à nous bagarrer. Avec cette réserve, nous pouvons aller en combattant d'ici jusqu'à Andromède.

— Ma foi, nous ferions bien de filer ! »

Costigan surveilla attentivement l'écran d'observation et lorsque les manœuvres de Nerado amenèrent le sas d'éjection de leur chaloupe à tourner le dos à la troisième cité et aux forteresses mobiles, il activa les moteurs du petit vaisseau et quitta comme une flèche les flancs du croiseur névian. Il plongea droit dans l'océan, traversa l'épais voile rouge et redressa sa trajectoire pour regagner la surface. Les trois voyageurs étaient assis, tendus, osant à peine respirer, les yeux fixés sur les écrans. Clio et Bradley manœuvraient mentalement leviers et pédales dans un effort inconscient pour aider Costigan à esquiver les rayons et les projectiles qui les frôlaient de toutes parts. Une fois hors de l'eau, Costigan fit prendre de l'altitude à leur appareil fonçant vers la liberté ; mais c'est dans l'atmosphère, alors qu'il s'estimait en sécurité, que le désastre survint. Il y eut un choc terrible qui fit gémir tout le canot et celui-ci se mit à tomber en vrille.

Finalement, Costigan réussit à le redresser et à l'éloigner du lieu de la bataille. Surveillant les pyromètres qui enregistraient la température du fuselage, il poussa la chaloupe à la limite de ses possibilités de vol en milieu aérien tandis que Bradley s'en allait inspecter les dommages.

« C'est plutôt moche mais moins catastrophique que je ne le craignais », annonça le capitaine. Les parois internes et externes ont cédé au niveau d'une soudure. Les dommages sont tels qu'il ne peut présentement être question de quitter l'atmosphère. Y a-t-il des outils à bord ?

— Quelques-uns et ceux que nous n'avons pas, nous les fabriquerons », déclara Costigan. « Nous allons d'abord mettre le plus de distance possible entre les Névians et nous, puis nous réparerons notre appareil et tâcherons de filer.

— Qu'est-ce donc que ces poissons, Conway ? » demanda Clio tandis que la chaloupe s'éloignait, « les Névians sont déjà suffisamment affreux mais l'idée même d'un poisson intelligent et civilisé suffit à me rendre folle !

— Vous savez que Nerado a mentionné à plusieurs reprises les poissons semi-civilisés des grandes profondeurs. J'en conclus qu'il y a au moins trois races intelligentes sur cette planète. Nous en connaissons deux : les Névians qui sont amphibiens et les poissons des abysses. Les poissons des hauts fonds sont également intelligents. Si j'ai bien compris, les cités néviannes furent originellement construites sur le plateau continental et peut-être même sur quelques îles. Le développement des machines et des techniques donna aux amphibiens un solide avantage sur les poissons et ceux qui vivaient sur les hauts fonds près des îles devinrent graduellement des espèces vassales ou asservies. Ces poissons, non seulement, leur servent de nourriture mais travaillent dans les usines, les incubateurs, les plantations et remplissent toutes les tâches que leur assignent les Névians. Les poissons des hauts fonds furent évidemment les premiers à être soumis et ceux-ci sont maintenant tous dociles. Mais les espèces des grandes profondeurs qui vivent dans des fosses si profondes que les Névians peuvent à peine supporter la pression qui y règne étaient, d'une part, plus intelligentes et d'autre part, plus déterminées. Or, sur ce monde, les métaux les plus précieux se trouvent au fond des mers. Cette planète a une très faible masse pour sa taille, aussi les Névians s'acharnèrent-ils à soumettre quelques-uns des poissons des abysses afin de les faire travailler pour eux. Mais ces créatures, habituées aux énormes pressions des abîmes marins, étaient loin d'être stupides. Elles réalisèrent vite qu'avec le temps, les amphibiens augmenteraient leur avance technologique et, plutôt que de se laisser réduire en esclavage, elles apprirent à utiliser les outils néviens et tout ce dont elles purent s'emparer, puis développèrent des armes originales. Ces poissons maintenant sont partis en campagne pour éliminer définitivement les Amphibiens avant que ceux-ci ne soient devenus invulnérables du fait de leur supériorité scientifique.

— Et les Névians ont peur d'eux et veulent les massacrer tous le plus rapidement possible ? » devina Clio.

« C'est évidemment l'hypothèse la plus logique », acquiesça Bradley. « Sommes-nous maintenant suffisamment éloignés, Costigan ? »

— Cette planète est encore trop petite à mon gré », répliqua Costigan. « Nous aurons besoin d'un maximum de distance entre eux et nous. Même aux antipodes, je me trouve encore trop près de ces Amphibiens car leurs détecteurs sont terriblement efficaces.

— Vous croyez qu'ils peuvent nous repérer ? » demanda Clio. « Oh ! pourquoi a-t-il fallu que nous soyons atteints. Nous serions bien loin d'ici maintenant.

— Certes », reconnut Costigan, « mais ça ne sert à rien de pleurer sur le passé... nous pouvons riveter et souder ces coutures. La situation pourrait être pire. Nous respirons toujours, que diable ! »

La chaloupe poursuivait en silence sa course et accomplit une demi-révolution autour de l'énorme globe avant de s'arrêter. Puis dans une hâte désespérée, les deux officiers se mirent au travail pour restaurer l'étanchéité de leur petit astronef.

Chapitre VI

Fuite vers la liberté

Comme Costigan et Bradley avaient souvent observé leurs ravisseurs pendant le long voyage depuis le système solaire jusqu'à Névia, ils s'étaient largement familiarisés avec les machines-outils des Amphibiens. Leur chaloupe de sauvetage, par destination conçue pour des situations critiques, était évidemment dotée de tout un matériel de réparation et les deux officiers œuvrèrent si efficacement qu'avant même que les réservoirs d'air eussent été intégralement remplis tous les dommages causés à leur appareil furent réparés. La petite chaloupe flottait immobile sur la surface lisse comme un miroir de l'Océan. Le capitaine Bradley avait ouvert l'écouille supérieure et les trois Terriens se tenaient dans l'ouverture, contemplant en silence l'horizon incroyablement lointain, tandis que de puissantes pompes comprimaient les derniers grammes possibles d'air dans les réservoirs à haute pression. Cette immense étendue d'eau s'étalait, kilomètre après kilomètre, sans une seule vague pour se fondre finalement dans le rouge violent du ciel névian. Le soleil était en train de se coucher, vaste boule de flammes pourpres s'abaissant rapidement sur l'horizon. Aussitôt cette sphère incandescente disparue, la nuit tomba d'un seul coup et l'air se refroidit très sensiblement, en brutal contraste avec la douce chaleur ambiante du jour. Et tout aussi soudainement apparurent des bancs de nuages sombres et une pluie glacée et dense commença à tomber.

« Brrr... ! il fait froid ! Rentrons. Oh ! fermez l'écouille ! » hurla Clio qui se laissa tomber dans le compartiment au-dessous d'elle pour ne pas gêner Costigan. En effet, ce dernier et Bradley venaient à leur tour de voir, rampant sur l'eau vers eux, l'effroyable bras de la Chose. Avant même le cri de la jeune fille, Costigan s'était rué vers les commandes et il faillit néanmoins

être trop tard. L'extrémité de cet horrible tentacule s'était insinuée dans l'entrebâillement avant que l'écouille ne soit complètement rabattue. Le puissant mécanisme de fermeture obligea le lourd panneau à se verrouiller et la répugnante palpe tomba sectionnée sur le plancher de la cabine de pilotage et demeura là, se tortillant et se contractant spasmodiquement avec une exécration et surnaturelle vigueur. L'extrémité ainsi coupée avait plus de deux pieds de long, son diamètre dépassait celui de la jambe d'un homme solide et elle était recouverte de piquants et d'écailles métalliques. Au lieu des habituels disques de succion, on trouvait une série de bouches, des bouches armées de dents métalliques pointues et qui claquaient et grinçaient furieusement, bien que séparées du terrifiant organisme qu'elles étaient destinées à nourrir.

Le petit sous-marin craqua de toute sa membrure tandis que d'énormes anneaux l'enserraient inexorablement avec des contractions dénotant une force colossale. Un crissement suraigu frappa douloureusement les oreilles des Terriens lorsque les dures épines du monstre frottèrent sur la paroi externe du petit vaisseau. Costigan demeurait impassible devant l'écran d'observation, les mains posées sur les commandes. Grâce à la gravité artificielle de la chaloupe, celle-ci paraissait immobile à ses occupants. Seules, les extraordinaires girations des images sur les écrans signalaient que le vaisseau était secoué et maltraité comme un rat entre les mâchoires d'un fox-terrier. C'est uniquement par les cadrans qu'ils apprirent qu'ils se trouvaient à presque un mille au-dessous de la surface de l'Océan et qu'ils continuaient à descendre à une effrayante allure. Finalement, Clio n'en put supporter plus.

« N'allez-vous pas essayer de faire quelque chose, Conway ? » s'écria-t-elle.

« Non, à moins que je n'y sois contraint », répliqua-t-il d'un ton posé. « Je ne crois pas que cette bestiole puisse vraiment nous causer des ennuis et si j'utilise contre elle une quelconque arme, je crains que cela n'entraîne des perturbations radioélectriques qui attireront ici Nerado. Celui-ci alors n'aura plus qu'à plonger sur nous, tel un aigle sur un poussin. Cependant, si elle persiste à nous entraîner toujours plus bas, je

devrai tenter de m'en débarrasser. Nous approchons des limites de résistance de notre engin et le fond est encore très loin. »

La chaloupe de sauvetage descendait toujours, attirée vers les profondeurs par son redoutable assaillant dont les dents pointues continuaient d'attaquer sauvagement la solide paroi externe du vaisseau. Finalement, Costigan, à regret, fut réduit à intervenir. Les réacteurs à pleine poussée, le monstre ne put les entraîner plus bas mais la chaloupe ne remonta pas pour autant vers la surface. Le pilote alors brancha ses projecteurs mais découvrit rapidement que ceux-ci étaient inefficaces. La créature était si étroitement enroulée autour de la chaloupe qu'on ne pouvait parvenir à braquer convenablement les batteries pour l'atteindre.

« Qu'est-ce donc que cette créature et que pouvons-nous faire pour nous en débarrasser ? » demanda Clio.

« J'avais tout d'abord cru qu'il s'agissait de quelque chose d'analogue à une pieuvre ou peut-être à une sorte d'étoile de mer géante, mais il n'en est rien », répondit Costigan. « Il semble que ce soit, en fait, un ver plat. Cela ne paraît pourtant pas sérieux. Cette bête doit, en effet, mesurer plusieurs centaines de mètres, mais c'est sûrement un platode géant. À mon avis, la seule méthode encore possible c'est d'essayer de l'ébouillanter vivant. »

Il déconnecta toutes les autres armes et émit un terrible faisceau calorique. Tout autour d'eux, l'eau explosa en nuages de vapeur. Le navire fit un bond vers la surface tandis que les anneaux métalliques du ver gigantesque baignaient dans la vapeur.

La créature ne relâcha cependant pas sa proie et n'interrompit nullement ses tentatives de broyage. Les minutes s'écoulèrent puis, pour finir, le ver se détacha, flottant à la dérive, flasque, cuit et recuit, vaincu seulement par la mort.

« Maintenant, nous voilà dans le pétrin jusqu'au cou », annonça Costigan tandis qu'il dirigeait la chaloupe vers le haut à vitesse maximale. « Regardez-moi ça, je savais que Nerado pouvait nous repérer, mais je ne soupçonnais même pas ceux-ci d'en avoir également la possibilité. »

Contemplant avec Costigan l'écran d'observation, Bradley et la jeune fille découvrirent non le croiseur névian auquel ils s'étaient attendus, mais un rapide sous-marin de combat manœuvré par les terribles poissons des abysses. Cet engin se dirigeait droit vers la chaloupe et au moment même où Costigan changeait brutalement de cap tout en grimpant vers la surface, l'un des redoutables bras articulés doté de son incandescent globe destructeur plongea à l'emplacement précis qu'ils auraient dû occuper s'ils avaient poursuivi leur trajectoire précédente.

Mais aussi puissants que fussent les moteurs de la chaloupe et malgré tout l'acharnement de Costigan à en tirer le maximum, les habitants des profondeurs parvinrent à fixer un rayon tracteur sur le vaisseau en fuite avant qu'il n'ait pu même atteindre un kilomètre et demi d'altitude. Costigan alors enclencha tous les réacteurs de son vaisseau stoppé net, pris dans l'invincible étreinte du faisceau, puis essaya plusieurs commandes.

« Il doit bien exister une méthode pour neutraliser ce rayon », réfléchit-il à haute voix, « mais je ne connais pas suffisamment les techniques qu'ils emploient et je redoute de tripoter un peu trop toutes ces commandes et de débrancher accidentellement les écrans actuellement en place. Ceux-ci bloquent l'essentiel du feu adverse et c'est déjà trop pour que nous puissions nous en passer sans risques ! »

Il fronçait les sourcils tandis qu'il étudiait les flamboyants écrans défensifs qui viraient maintenant au violet sous le flot d'énergie auquel ils étaient soumis par les poissons guerriers. Puis il se raidit soudainement.

« Je m'en doutais bien. Ils peuvent les lancer ! » s'exclama-t-il, faisant effectuer à la chaloupe une furieuse dérobade. L'air lui-même brilla d'une splendeur aveuglante, tandis que la sphère désintégratrice les effleura avant de disparaître haut dans le ciel.

Puis pendant de longues minutes, un combat spectaculaire fit rage. Le léger vaisseau vira, feinta, esquiva, toute son agilité et sa maniabilité employées à éviter les projectiles explosifs des poissons. Ses écrans neutralisèrent et renvoyèrent le déluge de rayonnements qu'ils encaissaient. Bien plus, Costigan n'ayant

nul besoin de songer à économiser son fer, l'océan autour du grand sous-marin commença à bouillonner furieusement sous l'action des projecteurs offensifs du petit navire névian. Cependant Costigan ne parvenait pas à s'échapper. Il ne savait comment se dégager de ce faisceau tracteur et, même à leur débit maximal, les réacteurs ne pouvaient arracher la chaloupe à cette étreinte tenace. Lentement, mais inexorablement, la fusée était attirée vers la nef des profondeurs océanes. Leur chaloupe descendait en dépit de tous les efforts des générateurs et des projecteurs. Clio et Bradley, le cœur serré, se regardèrent un instant l'un l'autre. Puis ils virent Costigan, les mâchoires crispées et les yeux fixés sur l'écran, qui concentrait son tir sur l'une des tourelles du monstre » métallique vert tandis qu'ils se rapprochaient progressivement de la surface des eaux.

« Si c'est... si notre heure est venue, Conway... », commença Clio d'un ton mal assuré.

« Mais non, il n'en est pas question », coupa-t-il sèchement, « gardez le moral, jeune fille. Nous respirons encore et la bataille n'est pas finie, loin de là ! »

De fait, elle ne l'était pas, mais ce ne furent pas les efforts de Costigan, aussi acharnés qu'ils aient pu être, qui mirent fin à l'attaque des poissons des abysses. Le faisceau tracteur les lâcha sans aucun avertissement et si considérable était la poussée fournie par le canot de sauvetage, que ses passagers furent violemment projetés sur le plancher. Rampant sur ses mains et sur ses genoux, s'agrippant du mieux qu'il pouvait pour lutter contre l'effrayante accélération, Costigan réussit finalement à hisser une de ses mains sur les commandes du tableau de bord. Il n'était que temps. En effet, en ramenant les réacteurs à un régime normal, il constata que la paroi externe de la chaloupe brillait d'un blanc éblouissant à la suite de réchauffement produit par la friction de l'air à une vitesse aussi insensée.

« Ah ! je comprends ! voici Nerado qui arrive à la rescousse ! » commenta Costigan après un regard à l'écran d'observation. « J'espère que ces poissons vont le balayer de la Galaxie !

— Pourquoi ? » demanda Clio. « J'aurais plutôt pensé que vous...

— Réfléchissez un peu », lui conseilla-t-il. « Plus ça ira mal pour Nerado, mieux ça vaudra pour nous. Je ne crois pas que ces poissons soient en mesure de le vaincre, mais s'ils parviennent à l'occuper assez longtemps, nous réussirons peut-être à nous éloigner suffisamment pour qu'il n'ait plus envie de nous poursuivre. »

Tandis que le petit vaisseau prenait du champ à vive allure, Bradley et Clio regardèrent l'écran par-dessus les épaules de Costigan, observant, fascinés, la scène que continuait à enregistrer la télécamera. Le croiseur névian plongeait selon une trajectoire oblique, ses terribles rayons de force se déployant devant lui. Les projecteurs de la petite chaloupe avaient fait bouillir l'eau de l'océan, ceux du gros croiseur parurent littéralement la pulvériser. Tout autour du grand sous-marin vert s'élevaient d'épais nuages de brume. Puis l'eau et le brouillard disparurent en même temps, transformés en vapeur surchauffée et transparente sous les décharges énergétiques des Névians. Au sein de ce milieu gazeux, l'énorme masse du sous-marin s'enfonça comme une pierre, ses écrans défensifs flamboyant d'un violet presque invisible, ses armes offensives se déchaînant contre le croiseur névian, là-haut dans le ciel rouge et orageux.

Le sous-marin tomba pendant des kilomètres jusqu'à ce que l'effrayante pression des profondeurs précipite l'eau si rapidement dans le rayon calorique des Névians que ce dernier ne puisse la volatiliser. Puis, dans cet entonnoir bouillonnant se déroula une bataille absolument fantastique. Dans les terribles turbulences du fond, gisait le sous-marin qui, maintenant, essayait apparemment de s'enfuir, mais était retenu par les rayons tracteurs du croiseur. Au-dessus du submersible, presque caché par un voile de vapeur d'eau, se tenait le croiseur névian.

Au fur et à mesure que la chaloupe prenait de l'altitude et en fonction d'une pression décroissante, Costigan augmenta sa vitesse, se contentant de maintenir la paroi externe de l'appareil à une température compatible avec la sécurité de vol. Ayant bientôt franchi les dernières couches de l'atmosphère, la coque se refroidit rapidement et le pilote alors poussa au maximum

ses réacteurs. L'astronef miniature s'éloignait de l'étrange planète rouge à une vitesse effrayante et constamment croissante et l'image de Névia devint de plus en plus petite sur l'écran. Le grand croiseur du vide avait depuis longtemps plongé sous la surface des eaux pour poursuivre de plus près son combat avec la forteresse des poissons. Pendant un long moment, rien ne fut visible de la bataille, sinon d'immenses nuages de vapeur qui couvraient des centaines de milles carrés de surface d'océan. Mais, juste avant que l'image ne soit devenue trop réduite pour révéler les détails de l'affrontement, quelques rares petits points noirs apparurent au-dessus des bancs de nuages maintenant brillamment illuminés par les rayons du soleil levant. Ces points, qui devaient être des fragments de l'un ou de l'autre vaisseau projetés depuis les profondeurs de l'océan, se dispersèrent en éventail dans les airs sous l'effet des inimaginables énergies utilisées. Névia devenue une lune minuscule et l'éblouissant soleil bleu diminuant dans la distance, Costigan orienta son faisceau sondeur parallèlement à la trajectoire de la chaloupe et se tourna vers ses compagnons :

« Eh bien, nous y voilà ! » dit-il d'un air renfrogné. « J'espère que c'était Nerado qui a sauté, là-bas au fond, mais je crains fort qu'il n'en soit rien. À notre connaissance, il a déjà mis à mal deux de ces sous-marins et probablement une bonne moitié de leur flotte, et il n'y a pas de raison particulière pour que celui-ci ait été capable de vaincre. Aussi, je crains que nous n'ayons à nous préparer à pas mal d'ennuis. Nerado, à coup sûr, va nous donner la chasse et avec la puissance dont il dispose, il nous rattrapera forcément.

— Mais que pouvons-nous faire Conway ? » demanda Clio.

« Plusieurs choses », sourit-il. « J'ai réussi à recueillir de nombreux renseignements, tout particulièrement sur leur rayon paralysant. Nous pouvons facilement monter sur nos scaphandres l'équipement nécessaire pour le rendre inefficace. »

Ils ôtèrent leurs armures et Costigan expliqua en détail les modifications à apporter au générateur d'écran triplanétaire.

Tous trois se mirent d'arrache-pied au travail, les deux officiers habilement et avec compétence, Clio un peu à tâtons et en posant de nombreuses questions, mais avec un moral au beau fixe. À la fin, ayant fait tout ce qui était en leur pouvoir pour renforcer leur position, ils reprirent l'habituelle routine du vol spatial, chaque instrument de bord étant réglé pour détecter instantanément les premiers signes d'une poursuite que tous redoutaient.

Chapitre VII

La Colline

Le croiseur lourd *Chicago* se tenait immobile dans l'espace, à des milliers de kilomètres des deux flottes qui s'affrontaient, l'une attaquant furieusement et l'autre défendant opiniâtrement l'astéroïde de Roger. Dans le poste de commandement, Lyman Cleveland était penché, l'air tendu, sur ses hypercaméras, ses doigts agiles manipulant de-ci de-là des verniers micrométriques. Son corps était figé, son visage grave et impassible. Seuls, ses yeux bougeaient, son regard allait de droite à gauche, partagé entre ses appareils et la bande magnétique qui se dévidait régulièrement et sur laquelle étaient enregistrées les effroyables scènes de carnage et de destruction. Silencieux et amèrement absorbé, bien qu'entouré par des officiers qui l'observaient et dont les jurons fervents et quasi inconscients atteignaient presque l'intensité d'une prière, l'expert en hyper-ondes maintint son magnétoscope braqué sur le terrible combat jusqu'à sa sinistre conclusion. Ses instruments notèrent sans défaillance chaque détail, de la destruction de la flotte de Roger jusqu'à la transmutation de l'armada triplanétaire en un fluide non identifiable et à la désintégration du gigantesque planétoïde lui-même. Cleveland, y mettant jusqu'à ses derniers watts de puissance disponible, orienta alors vainement son faisceau sondeur sur le brouillard d'un rouge opaque dans lequel l'étrange et visqueuse rivière de cette substance inconnue disparaissait. Il recommença à plusieurs reprises sans plus de résultat. Un vaste volume d'espace de forme vaguement ellipsoïdale lui restait interdit par l'action de forces entièrement au-delà de son expérience et de sa compréhension. Mais brutalement, tandis que son faisceau essayait toujours de percer ce voile impénétrable, celui-ci, sans aucun signe préalable, disparut intégralement. Le vide infini de

l'espace apparaissait une fois de plus sur ses écrans et son faisceau plongeait librement dans le vide.

« Retournons-nous sur Tellus, Monsieur ? » La voix du capitaine venait de briser le silence oppressant.

« Si ça ne tenait qu'à moi, je dirais non. » Cleveland, désorienté et frustré, se redressa et arrêta ses magnétoscopes. « Nous devons, bien sûr, aller faire notre rapport le plus rapidement possible mais il semble qu'il y ait là-bas une masse de débris que nous ne pouvons à cette distance photographier convenablement. Une étude approfondie de ceux-ci pourrait considérablement nous aider à comprendre ce qui s'est déroulé et comment cela s'est déroulé. Je serais d'avis que nous prenions des clichés de près de toutes ces épaves et que nous le fassions immédiatement, avant que celles-ci ne se dispersent dans l'espace. Mais évidemment, je ne peux vous en donner l'ordre.

— Vous le pouvez pourtant », fut l'étonnante réponse du capitaine. « Mes ordres précisent que c'est vous qui avez le commandement de ce navire.

— En ce cas, nous allons d'urgence examiner ces épaves », répliqua Cleveland ; et le croiseur, seul survivant de la Flotte Triplanétaire réputée invincible, s'élança vers la scène du désastre de toute la poussée de ses moteurs. En approchant, on put distinguer sur les écrans une masse confuse de débris, une masse dont chaque élément semblait apparemment se déplacer un peu au hasard. Cependant, l'ensemble continuait à suivre l'orbite du planétoïde de Roger. L'espace était rempli de pièces de machines, de longerons, de fournitures, de débris de toutes sortes et partout dérivait des silhouettes humaines. Certaines étaient enfermées dans leur scaphandre et c'est vers celles-ci que se tournèrent d'abord les sauveteurs. Bien que vétérans endurcis de l'espace comme l'étaient les hommes du *Chicago*, ils n'essayaient même pas de regarder les autres. Assez étrangement cependant, aucun des naufragés ne parlait ni ne bougeait, et des hommes encordés furent rapidement envoyés en reconnaissance.

« Ils sont tous morts. » Tel fut le bref et sinistre rapport. « Ils sont morts depuis longtemps. L'armure a disparu de tous

les scaphandres et les générateurs et tous les autres appareillages sont hors d'usage. Il y a là quelque chose de curieux car aucun d'entre eux ne paraît avoir été blessé mais les équipements semblent avoir pour moitié disparu.

— J'ai tout filmé, Monsieur », dit Cleveland qui, l'examen rapproché des épaves étant terminé, se tourna vers le capitaine. « Ce que vos hommes viennent à l'instant d'annoncer correspond à ce que j'ai pu partout photographier. Je commence à avoir une idée de ce qui a pu se passer mais c'est si inattendu qu'il me faudra trouver d'autres preuves pour que je me décide moi-même à y croire. Vous devriez leur demander de ramener quelques-uns des cadavres en scaphandre ainsi que deux ou trois éléments de tableaux de bord et une demi-douzaine de fragments variés, les plus proches dont ils pourront se saisir, sans se soucier de leur nature exacte.

— Regagnons-nous ensuite Tellus ?

— Oui. Nous retournerons sur Terre aussi rapidement que possible. »

Tandis que le *Chicago* fonçait dans l'espace à pleine puissance, Cleveland et les principaux officiers du croiseur s'étaient rassemblés devant les épaves recueillies. Familiarisés comme ils l'étaient tous avec les naufragés spatiaux, aucun d'eux cependant n'avait jamais rien vu d'analogue à ce qui se trouvait là. En effet, chaque pièce, chaque instrument, avait un aspect étrange et aberrant. Il n'existait aucune cassure, aucune trace de violence, et pourtant rien n'était intact. Les emplacements des rivets étaient vides, les blindages avaient disparu ainsi que les aiguilles des cadrans. Les pièces vitales de chaque machine étaient toutes de guingois. La désorganisation la plus complète régnait partout.

« Je n'aurais jamais imaginé un tel chaos », dit le capitaine après une longue et silencieuse étude des objets recueillis. « Si vous avez une théorie qui explique cela, Cleveland, j'aimerais beaucoup l'entendre.

— Je voudrais d'abord que vous remarquiez quelque chose », répliqua l'expert. « Mais ne regardez pas seulement ce qui est là. Cherchez plutôt ce qui manque !

— Eh bien, les armures ont été désintégrées de même que les blindages, les arbres de transmission, les axes de poulies, les canalisations... » La voix du capitaine mourut tandis qu'il parcourait des yeux la collection d'épaves. « Pourquoi tout ce qui était fait de bois, de plastique, de cuivre, d'aluminium, d'argent, de bronze ou de toute autre substance que l'acier n'a-t-il pas été touché ? Et pourquoi n'y a-t-il plus aucune trace de ce métal là-dedans ? C'est incompréhensible. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne sais pas encore », répondit calmement Cleveland, « mais je subodore bien pire. » Il ouvrit respectueusement un scaphandre, dégagea un visage, une figure calme et paisible mais effroyablement blanche. Toujours avec égards, il pratiqua une profonde incision dans le cou musculeux, sectionnant la veine jugulaire, puis poursuivit d'une voix posée : « Avez-vous jamais imaginé l'existence de sang blanc ? Oui, tout cela se recoupe. D'une façon ou d'une autre, dans tout ce secteur de l'espace, chaque atome de fer libre ou en combinaison a été absorbé.

— Hein ? Mais comment ? Et surtout pourquoi ? » demandèrent les témoins suffoqués.

« Vous en savez autant que moi », répondit l'expert d'un ton sinistre. « Si ce n'était le fait qu'il existe des astéroïdes composés de fer presque pur au-delà de l'orbite de Mars, je dirais que quelqu'un avait suffisamment besoin de ce métal pour détruire tout à la fois la Flotte et le planétoïde. Mais quoi qu'il en soit, ces êtres disposaient d'une telle technologie que notre armement ne les inquiétait même pas. Ils se sont simplement emparés du métal qu'ils désiraient et sont partis avec, si vite que je n'ai même pas pu les suivre avec mon radar à hyper-ondes. Une seule chose est évidente, mais si évidente qu'elle m'effraie : toute cette affaire suppose une remarquable intelligence, et cette intelligence est tout, sauf amicale. Je veux mettre Fred Rodebush au travail là-dessus dès que je pourrai le joindre. »

Il se dirigea vers son communicateur et appela Virgil Samms dont le visage apparut bientôt sur l'écran.

« Nous avons recueilli toutes les informations disponibles, Virgil », annonça-t-il, « c'est quelque chose d'extraordinaire, un événement d'une portée, d'une importance, et d'une gravité bien supérieures à ce qu'aucun de nous aurait jamais pu imaginer. En outre, la situation présente un caractère d'urgence. Aussi, je crois que je ferais mieux de vous communiquer mes films par hyper-ondes afin de gagner un peu de temps. Fred a un récepteur approprié, qu'il peut assez facilement régler sur la longueur d'ondes de mon émetteur. Prêt ?

— Prêt. Bon travail, Lyman. Merci », fut la brève et appréciative réponse. Et bientôt les bandes enregistrées furent transmises les unes après les autres. Cette fois, cependant, leur charge magnétique modulée grâce aux hyper-ondes restituait avec une extraordinaire netteté chaque détail de cette catastrophique bataille du vide, détails que captaient et étudiaient les spécialistes des laboratoires les plus secrets du Service Triplanétaire.

Bien que naturellement pressé de rejoindre ses collègues, Cleveland ne marqua aucun signe d'impatience durant le long et monotone trajet de retour vers la Terre. Il lui restait bien des choses à élucider, bien des améliorations à apporter à son ultracaméra relativement rudimentaire. Puis il y avait aussi de longues conférences avec Samms, et surtout avec Rodebush, le physicien nucléaire sur qui reposait en grande partie la tâche de résoudre les mystères des énergies et des armes employées par les Névians. Aussi le temps lui parut-il s'écouler rapidement avant que la verte Terre ne s'étale sous la sphère en vol du *Chicago*.

« Nous devons accomplir au moins une révolution ? » demanda Cleveland au chef pilote. L'expert triplanétaire observait depuis plusieurs minutes cet officier, admirant la dextérité et la précision avec lesquelles il manœuvrait le grand vaisseau avant de pénétrer dans l'atmosphère terrestre.

« Oui », répondit le pilote. « Nous avons regagné Tellus le plus rapidement possible, ce qui signifie qu'il est impossible de ralentir suffisamment notre vitesse sans accomplir au moins une révolution. Cependant, même de la sorte, nous avons gagné pas mal de temps. Vous pourrez en gagner encore plus en

demandant qu'une fusée navette vienne à notre rencontre sur une orbite comprise entre quinze et vingt mille kilomètres, selon l'endroit où vous désirez atterrir. Avec leurs réacteurs, ils peuvent harmoniser leur vitesse avec la nôtre et néanmoins effectuer une rentrée directe dans l'atmosphère.

— Je crois que je vais suivre votre conseil. Merci », et Lyman appela son chef pour apprendre qu'on avait déjà prévenu sa demande.

« Nous vous avons pris de vitesse, Lyman », sourit Samms. « La *Flèche d'Argent* vient de partir, manœuvrant pour épouser votre trajectoire, votre accélération et votre vitesse sur l'orbite des vingt-deux mille kilomètres. Serez-vous prêt au transbordement ?

— Je serai prêt », et l'ex-deuxième classe de l'Intendance regagna ses quartiers et prépara son paquetage.

En temps voulu, la longue carlingue fuselée de la navette aérospatiale apparut, semblant plonger du ciel sur le croiseur et Cleveland fit ses adieux à ses compagnons. Enfilant un scaphandre, il s'installa dans le sas de tribord et le vide y ayant été fait, la porte extérieure s'ouvrit. Il vit là, à peine à une trentaine de mètres de lui, l'appareil qui, ses hublots brillamment illuminés, freinait avec ses rétrofusées pour régler sa vitesse sur celle plus lente de la gigantesque nef de combat. Ayant la forme d'un cure-dents pointu aux deux extrémités, doté de courtes ailes en V et de dérives profilées, muni de réacteurs à flux variable implantés un peu partout sur sa coque construite dans un alliage d'un argent satiné fait de métaux nobles et réfractaires, tel était le yacht privé du directeur des Services Triplanétaires. C'était l'appareil le plus rapide connu, soit en vol atmosphérique, soit dans la stratosphère ou dans les profondeurs de l'espace interplanétaire. Ses premiers essais époustouflants lui avaient valu son surnom de la *Flèche d'Argent*. Cet avis, bien sûr, avait une dénomination officielle, mais qui depuis longtemps avait été enterrée dans les archives du Service.

La fusée perdit progressivement de l'altitude, ses réacteurs devenant de plus en plus éblouissants, jusqu'à ce que sa

silhouette élancée se trouve de niveau avec la porte du sas. Puis elle régla sa course de façon à la calquer sur celle du *Chicago*.

« Paré à couper les moteurs, *Chicago* ? Donnez-moi un compte à rebours de trois secondes », demanda d'un ton bref le poste de pilotage de la *Flèche*.

« Paré à couper », répondit le pilote du *Chicago*. 3, 2, 1, coupé ! »

À ce moment précis, furent stoppés les moteurs des deux vaisseaux et tout, à bord, se trouva alors en état d'apesanteur. Dans le petit sas du yacht, se tenait un homme, un câble de sauvetage à la main, mais il n'eut pas à intervenir. Aussitôt que les tuyères des réacteurs cessèrent de cracher des flammes, Cleveland lança d'une main sûre son lourd sac de marin dans l'espace, puis s'y jeta lui-même, se dirigeant en droite ligne vers l'écouille ouverte de la fusée. La porte se referma derrière lui et en quelques minutes il se trouva dans la salle de pilotage de l'avis, débarrassé de son scaphandre et serrant la main de son ami et collègue Frédéric Rodebush.

« Eh bien ! Fritz, où en sommes-nous maintenant ? » demanda Cleveland aussitôt après les salutations d'usage. « Comment les divers rapports se recoupent-ils ? Je sais que tu ne pouvais rien me dire par radio mais ici, il n'y a pas d'oreilles indiscrètes.

— On ne peut jamais savoir », répondit d'un ton sentencieux Rodebush. « Nous sommes juste en train de nous apercevoir qu'il existe un tas de domaines où nous ne connaissons rien. Il vaut mieux attendre que nous soyons de retour à la Colline. Nous l'avons ceinturée de toute une série d'hyper-écrans. Il y a, par ailleurs, un couple d'autres bonnes raisons à mon mutisme : d'une part, il serait préférable pour nous de reprendre tout cela depuis le début avec Virgil, et d'autre part, nous n'avons plus le temps de discuter maintenant. Mes ordres sont de te ramener là-bas le plus vite possible et tu sais ce que ça signifie avec cet engin ! Sangle-toi solidement dans ce fauteuil spécial. Voici de quoi te boucher les oreilles.

— Lorsque la *Flèche* fonce, je sais ce que cela signifie ! » reconnut Cleveland qui se harnacha consciencieusement sur son siège copieusement capitonné, au fond, renforcé par de solides

lames d'acier flexibles. « Mais je suis aussi pressé de regagner la Colline que quiconque peut l'être de m'y voir revenir. Paré. »

Rodebush fit un signe de la main au pilote et le murmure feutré des réacteurs se transforma instantanément en un grondement assourdissant et continu. Les hommes se sentirent s'enfoncer dans leurs couchettes anti-G tandis que la *Flèche d'Argent* pivotait sur son axe longitudinal et s'éloignait du *Chicago* sous une telle accélération que l'énorme vaisseau sphérique parut soudain immobile dans l'espace. Quelques minutes plus tard, parvenu à mi-course, l'agile avion-fusée se retourna de nouveau et ses réacteurs maintenant inversés, se rua vers la Terre à une vitesse constamment décroissante. Bientôt apparurent les premiers signes d'une pression atmosphérique mesurable et la proue effilée de l'avisos piqua franchement vers le sol. La *Flèche d'Argent* s'appuyait sur ses embryons d'ailes et de dérives et ses rétrofusées grondaient par saccades. Le métal de la coque s'échauffa, passant du rouge terne au rouge vif, puis au jaune et enfin à un blanc aveuglant. Néanmoins, elle ne fondit ni ne s'enflamma. Les calculs du pilote s'étaient révélés exacts et bien que réchauffement ait atteint le seuil critique, celui-ci ne fut jamais dépassé. Tandis qu'augmentait la densité de l'air, diminuait parallèlement la vitesse de cette météorite faite de main d'homme. Aussi, fut-ce une éblouissante traînée de flamme qui passa haut dans le ciel de Seattle, plus bas dans celui de Spokane pour filer telle une flèche de feu vers l'Est, plongeant en une longue glissade assourdissante vers le cœur des Rocheuses. Se refroidissant rapidement, le lévrier des cieux survolait le versant Ouest des Bitter Roots. Il devint apparent que sa destination était une vaste montagne conique, au sommet plat enveloppé d'une lueur violette, une montagne dont la hauteur dominait même ses formidables voisines.

Bien que n'étant pas artificielle, la Colline avait été sensiblement modifiée par les ingénieurs qui en avaient fait le quartier général du Service Triplanétaire. Son sommet plat d'un kilomètre et demi de diamètre n'était qu'une gigantesque plaque d'acier de blindage. Les flancs abrupts et lisses de ce cône tronqué étaient eux-mêmes le prolongement de cette épaisse et

immense couche de métal. Aucun véhicule connu ne pouvait grimper ces pentes lisses, dures et sinistres. Aucun projectile ne pouvait les entamer. Aucun appareil existant ne pouvait approcher la Colline sans être aussitôt repéré. En fait, il ne pouvait même pas l'approcher vraiment, car celle-ci était constamment enclose dans une vaste demi-sphère de flammes d'un violet chatoyant qu'aucun corps solide ni aucune radiation nocive ne pouvaient franchir.

Tandis que la *Flèche d'Argent*, se traînant à huit cents kilomètres à l'heure à peine, approchait de cette terrible muraille violette et transparente, une lueur mauve envahit soudain la cabine de pilotage puis s'évanouit pour réapparaître et se dissiper de nouveau.

« On est en train de nous contrôler, n'est-ce pas ? » demanda Cleveland. « C'est nouveau ? »

— Oui, la Colline utilise un puissant faisceau-sondeur à hyper-ondes », expliqua Rodebush. « Cette lueur est simplement un avertissement visuel qui, si on le désire, peut être évité. Ce faisceau comporte également des canaux-son et image...

— Tout droit. » La voix de Samms les interrompit, sortant d'un haut-parleur situé sur le tableau de bord, tandis que son visage taillé à coups de serpe apparaissait sur l'écran de télévision. « Je ne crois pas que Fred ait songé à le dire, mais c'est l'une de ses inventions de ces derniers jours. Nous sommes justement en train de l'expérimenter sur vous. Pour la *Flèche*, évidemment, ce n'est qu'un essai. Continuez tout droit ! »

Un orifice circulaire se dessina dans la muraille énergétique, un orifice qui se referma aussitôt que l'avis l'eut franchi. Au même moment, un berceau d'atterrissage jaillit du sol, au travers d'une immense ouverture rectangulaire qui venait d'apparaître. Lentement et gracieusement, l'avion-fusée se posa dans son nid matelassé. Puis berceau et fusée disparurent de la vue et, glissant en douceur sur de puissants roulements, un épais panneau métallique obtura hermétiquement la trappe ouverte dans le blindage qui recouvrait le sommet de la Colline. Le monte-charge descendit rapidement, s'arrêtant plusieurs niveaux plus bas, au cœur même de la Colline. Cleveland et

Rodebush sautèrent avec légèreté hors de leur appareil, dont les parois extérieures étaient encore brûlantes. Une porte s'ouvrit devant eux et ils se trouvèrent dans une immense salle parfaitement éclairée par une lumière semblable à celle du jour, c'était là le cœur du Service Triplanétaire. Des responsables calmes et efficaces étaient assis derrière leur bureau, relaxés ou se concentrant sur les problèmes en cours, selon les exigences du moment. Des opérateurs, des secrétaires et des auxiliaires, hommes et femmes, s'affairaient chacun à leur poste. Télétypes, visiophones et enregistreurs fonctionnaient silencieusement mais sans interruption. Chaque personne et chaque machine n'étant qu'un rouage du Service qui, depuis maintenant tant d'années, s'était vu confier une part toujours croissante des charges du gouvernement des trois planètes.

« Peut-on y aller, Norma ? » Rodebush s'était arrêté devant le bureau de la secrétaire privée de Virgil Samms. Celle-ci appuya sur un bouton et la porte derrière elle pivota.

« Vous deux n'avez pas besoin d'être annoncés », sourit la séduisante jeune femme, « allez-y. » Samms vint les accueillir à la porte, leur serra chaleureusement la main en secouant tout particulièrement celle de Cleveland.

« Mes compliments pour votre caméra, Lyman », s'exclama-t-il, « vous avez fait un boulot formidable avec cet engin. Prenez une cigarette et asseyez-vous. Il y a tant de choses dont nous avons à discuter. Vos films nous donnent bien une idée assez exacte des événements, mais ils nous auraient été cependant d'un piètre secours sans les informations fournies par Costigan. Quoi qu'il en soit, Fred ici présent et ses gens sont néanmoins parvenus à tirer le maximum des renseignements que vous nous avez tous deux transmis, et ce qu'ils n'ont pas encore réussi à élucider, ils y parviendront rapidement.

— Pas de nouvelles de Conway ? » Cleveland avait le cœur serré en posant la question.

« Rien. » Une ombre passa sur le visage de Samms. « Je crains... mais j'espère que c'est seulement parce que ces créatures, quelles qu'elles soient, l'ont emmené si loin qu'il ne peut plus nous joindre.

— C'est très vraisemblable », renchérit Rodebush, « car nous ne détectons même plus leur brouillage subéthérique.

— Oui, c'est un signe encourageant », poursuivit Samms, « je n'aimerais pas penser qu'il faille rayer Costigan de nos effectifs. Mes amis, avec lui, nous tenions le parfait observateur ; il était le seul homme que j'aie jamais connu à combiner les deux qualités primordiales du témoin idéal : il pouvait, d'une part, saisir tous les détails de ce qu'il voyait, et d'autre part, les rapporter exactement et intégralement. Prenez, par exemple, ce qui vient de se passer et particulièrement la capacité de cette race à transformer le fer pour l'utiliser après transmutation comme carburant atomique. C'est quelque chose d'entièrement nouveau et cependant Costigan nous a décrit leurs projecteurs et leurs convertisseurs si minutieusement que Fred a été capable d'en saisir en trois jours le fonctionnement théorique, et d'en faire bénéficier l'équipement de notre propre super-vaisseau. Ma première pensée fut que nous aurions à reconstruire entièrement notre croiseur expérimental en métal non ferreux, mais Fred m'a immédiatement démontré mon erreur, que vous avez sans nul doute déjà devinée vous-mêmes !

— Ça ne servirait à rien de construire un engin non ferreux, à moins de pouvoir également modifier la structure même de notre sang de façon que nous puissions nous passer d'hémoglobine, et ça, ce n'est pas pour demain ! »

Cleveland acquiesça. « En outre, l'essentiel de notre équipement électronique est bâti autour de noyaux ferreux, nous devons donc mettre au point un écran susceptible de bloquer leur champ émollent ou plutôt des écrans suffisamment puissants pour rester infranchissables dans tous les cas.

— Nous avons travaillé dans ce sens depuis ton rapport », ajouta Rodebush, « et nous commençons à y voir un peu plus clair. Dans le même ordre d'idées, ce n'est pas étonnant que nous ayons jusqu'ici échoué dans la mise au point de notre super-vaisseau. Nous avons bien d'excellentes notions, mais elles étaient mal appliquées. La situation paraît désormais plus prometteuse. En théorie, nous avons maintenant totalement élucidé cette transmutation du fer, et aussitôt que nous aurons

réussi à fabriquer un générateur fonctionnant sur ce principe, tout le reste ne sera plus que jeu d'enfant. Songe un peu à ce que représente une source illimitée d'énergie ! Nous disposerons de toute la puissance voulue pour essayer de mettre en pratique des hypothèses jusque là purement intellectuelles, telle, par exemple, la neutralisation de l'inertie de la matière.

— Arrêtez un peu », protesta Samms, « vous ne pourrez certainement jamais y parvenir ! L'inertie est ou doit être une caractéristique fondamentale de la matière et il est sûrement impossible de la supprimer sans détruire la matière elle-même. Ne tentez pas un truc comme cela, Fred. Je ne tiens pas à vous perdre, vous et Lyman.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, chef », répliqua Rodebush avec un sourire. « Si vous pouvez me donner une définition exacte de la matière, je serai peut-être d'accord avec vous. Non ? Alors ne soyez pas surpris d'apprendre que n'importe quoi peut, un jour, arriver. Nous allons tenter d'accomplir un certain nombre de choses auxquelles personne, sur les trois planètes, n'avait jamais songé auparavant. »

La discussion se poursuivit ainsi pendant un long moment avant d'être soudain interrompue par la voix de la secrétaire.

« Désolée de vous déranger, Monsieur Samms, mais il y a plusieurs problèmes urgents en attente. Knobos appelle depuis Mars. Il a capturé *l'Endymion* et pour ce faire a dû tuer à peu près la moitié de l'équipage. Milton vient finalement de nous donner de ses nouvelles depuis Vénus, après être resté muet pendant cinq jours. Il poursuivait les Winton dans le marais de Thalleron. Ceux-ci avaient réussi à abattre son appareil, mais il s'en est sorti et a récupéré ce qu'il recherchait. Juste à l'instant, je viens de recevoir un message de Fletcher qui se trouve dans la Ceinture des Astéroïdes. Je crois qu'il a finalement découvert la filière de la drogue. Mais Knobos est en ligne maintenant. Que voulez-vous qu'il fasse au sujet de *l'Endymion* ?

— Dites-lui de... non... passez-le-moi plutôt, je ferai mieux de le lui dire moi-même », ordonna Samms dont le visage se durcit devant l'impitoyable décision à prendre, tandis que la silhouette cornue et difforme de son lieutenant martien

apparaissait sur l'écran. « Qu'en pensez-vous Knobos ? Faut-il ou non les faire passer en jugement ?

— Non.

— Je ne crois pas non plus que ce soit nécessaire. Il est préférable qu'un petit nombre de gangsters périsse en plein espace plutôt que de voir la Patrouille contrainte de réprimer une autre révolte. Veillez-y.

— Très bien ! » L'écran s'assombrit. « Passez-moi Milton et Fletcher aussitôt qu'ils appelleront », dit Samms à sa secrétaire. Puis, il reprit : « Nous avons fait, je crois, le tour de la situation. À bientôt. Je souhaiterais pouvoir venir avec vous, mais je crois être totalement coincé durant les deux semaines qui viennent.

— Coincé est un euphémisme », remarqua Rodebush, alors que les deux savants empruntaient un corridor menant aux ascenseurs. « C'est probablement l'homme le plus occupé des trois planètes.

— Et certainement aussi le plus puissant », ajouta Cleveland, « et il y a très peu de gens qui pourraient user aussi équitablement d'une telle puissance. En ce qui me concerne, je la lui laisse bien volontiers. J'aurais des cauchemars pendant plus d'un mois si j'avais seulement une fois à décider de ce qu'il vient d'envisager et pour lui ça fait partie de la routine quotidienne.

— Tu veux parler de *l'Endymion* ? Que pouvait-il faire d'autre ?

— Rien, et c'est bien ça l'embêtement. Il devait agir ainsi sans quoi le procès eût entraîné la mort de la moitié de la population de Morseca. Pourtant, c'est une chose effroyable que d'ordonner de sang-froid et de propos délibéré un assassinat illégal.

— Bien sûr, tu as raison, mais préférerais-tu... » Il s'interrompit, incapable d'exprimer par des mots ses sentiments. Bien qu'ayant pour habitude de taire leur émotion, ces deux hommes savaient que chaque membre de l'organisation n'était rien, et que seul comptait l'intérêt supérieur du Service. « Mais assez de tout cela, nous avons suffisamment de soucis qui nous attendent », et Rodebush changea soudain de sujet tandis qu'il pénétrait dans un vaste

hall presque entièrement rempli par l'immense masse du *Boise*, l'astronef de sinistre réputation qui, bien que n'ayant jamais volé, avait déjà tant contribué à l'allongement de la liste des morts en service commandé. Le navire pourtant était maintenant le centre d'une furieuse activité. Des hommes se pressaient tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de sa coque, dans la confusion soigneusement organisée d'un programme de reconstruction, minutieusement établi et mené tambour battant.

« J'espère que tes cogitations se révéleront exactes, Fritz ! » dit Cleveland alors que les deux hommes se séparaient pour regagner chacun leur laboratoire respectif. « Si tel est le cas, on parviendra peut-être à faire de ce tueur intraitable une dame de bonne compagnie ! »

Chapitre VIII

Le super-vaisseau

Après des semaines d'un labeur ininterrompu, durant lesquelles on consacra au *Boise* toutes les ressources matérielles et intellectuelles des trois planètes, celui-ci fut prêt pour son vol inaugural, aussi prêt que le travail et l'esprit de l'homme pouvaient le garantir. Rodebush et Cleveland venaient de terminer leur dernière et scrupuleuse inspection de l'appareil et se tenaient près de la porte centrale du sas principal, s'entretenant avec leur chef.

« Vous prétendez que cet appareil est sûr et cependant vous refusez d'embarquer un équipage », s'insurgeait Samms. « En réalité, alors, le *Boise* est toujours un bâtiment dangereux. Nous avons beaucoup trop besoin de vous deux pour que je vous autorise à courir un tel risque.

— Vous devez nous laisser y aller car nous sommes les seuls à être familiarisés avec les théories sur lesquelles est basée toute sa machinerie », insista Rodebush. « J'ai dit et je maintiens que je crois cet engin sûr. Cependant, je ne peux mathématiquement le prouver car il est doté de beaucoup trop d'appareils nouveaux et non testés, dont le principe repose sur des extrapolations de nos connaissances actuelles ou sur des hypothèses scientifiquement envisageables. Théoriquement, c'est un navire sans histoires, mais vous savez comme moi où s'arrêtent les mérites de la théorie. Aux vitesses envisagées, un facteur mathématiquement négligeable peut très bien entrer en ligne de compte. Nous n'avons nul besoin d'un équipage pour un bref vol d'essai. Nous pourrions parer à toute défaillance mineure et si nos théories fondamentales sont erronées, tous les équipages d'ici à Jupiter ne pourraient rien pour nous. C'est pourquoi, tous les deux, nous avons décidé d'y aller seuls.

— Très bien, de toute façon, soyez prudents. Je vous conseille de démarrer lentement, et d'y aller progressivement.

— En un sens, je suis de votre avis mais ce vaisseau n'a pas été conçu pour neutraliser à moitié la gravité ou l'inertie de la matière. Dès que les neutralisateurs entrèrent en action, ce sera tout ou rien. Nous pourrions, bien sûr, au lieu d'utiliser les neutralisateurs, démarrer uniquement grâce à nos réacteurs, mais ce serait reculer pour mieux sauter.

— Eh bien, soyez alors aussi prudents que possible.

— Comptez sur nous, chef ! » assura Cleveland, « nous avons autant de considération pour nous-mêmes que peuvent en avoir les autres, peut-être même plus ! Et croyez bien que nous ne cherchons nullement à nous suicider. N'oubliez pas de rappeler à tout le monde d'avoir à rester à l'abri lorsque nous décollerons, on ne sait jamais ce qui peut se passer. Adieu.

— Adieu, les gars ! »

Les massives portes du sas se refermèrent, le flanc métallique de la montagne s'ouvrit et dans un ferraillement de chenille, d'énormes tracteurs trapus pénétrèrent en rugissant dans le hall. Des chaînes et des câbles furent fixés et les puissants rails d'acier gémissant sous la charge, le croiseur fut, en roulant, sorti de la Colline et entraîné au loin, vers le fond plat de la vallée. Ce n'est qu'à bonne distance de la Colline que l'on décrocha les tracteurs chenillés qui s'en retournèrent vers la forteresse.

« Tout le monde est rentré », annonça Samms à Rodebush. Le chef avait les yeux rivés sur son écran qui lui montrait la salle de pilotage du super-vaisseau. Il entendit Rodebush parler à Cleveland qui répondit brièvement, vit le navigateur appuyer sur le bouton de mise en route, puis, d'un seul coup, l'écran du communicateur ne montra plus rien. Ce n'était pas la grisaille habituelle d'une panne d'émission, mais une disparition d'image particulièrement inquiétante, l'écran virant progressivement au noir. Où avait reposé le grand vaisseau, il n'y avait plus rien, strictement rien, sinon du vide. Le vaisseau, les chariots, les échafaudages, les énormes fer en I des rails et même les fondations de la voie, des piliers de béton profondément enfoncés dans le sol, ainsi d'ailleurs qu'une vaste demi-sphère du terrain où avait reposé le *Boise*, tout avait totalement et instantanément disparu. Mais presque aussi

soudainement qu'il s'était formé, le vide fut comblé par un torrent d'air quasi cyclonique. Il y eut une détonation comme si une centaine de coups de tonnerre avaient simultanément éclaté et, au milieu des rafales hurlantes de vent, il se mit à pleuvoir sur la vallée, dans la plaine et sur la montagne de métal un véritable déluge de débris, des rails et des poutres brisés et tordus, des madriers déchiquetés, des blocs de béton et des milliers de mètres cubes de sol et de roc. Car les neutralisateurs « Rodebush-Cleveland » alimentés à l'énergie atomique étaient beaucoup plus puissants et possédaient un rayon d'action beaucoup plus étendu que ne l'avaient laissé prévoir les calculs des deux inventeurs. Aussi, dans un rayon d'une centaine de mètres autour du *Boise*, tout s'était comporté comme s'il faisait partie intégrante du navire. Puis, laissés instantanément en arrière par la vitesse presque infinie du super-vaisseau, tous ces matériaux furent de nouveau soumis aux lois classiques de la physique et allèrent, de ce fait, s'écraser sur le sol.

« Avez-vous pu maintenir le contact, Randolph ? » La voix de Samms brisa brutalement l'hébétude qui semblait avoir figé sur place la plupart des occupants de la Colline. Mais tous ne réagirent pas de la sorte et rien n'aurait pu distraire l'attention du chef opérateur en hyper-ondes devant ses cadrans.

« Non, Monsieur », répondit le centre-radio. « Je l'ai immédiatement perdu et n'ai pu retrouver le contact. J'ai poussé tous mes instruments au maximum, mais pas une seule aiguille n'a bougé du zéro.

— Et aucune trace de débris du vaisseau lui-même », poursuivit Samms à mi-voix, « ou ils ont réussi bien au-delà de leurs espérances les plus folles, ou alors... plus probablement... » Il demeura silencieux et éteignit l'écran. Ces intrépides savants, ses deux amis, étaient-ils encore en vie et victorieux, ou leurs noms allongeaient-ils la liste des victimes de ce vaisseau tueur d'hommes ? La raison lui disait qu'ils étaient morts, qu'ils devaient être morts, sans quoi les hyper-ondes, dont l'impensable vitesse de propagation était telle que les instruments les plus sensibles n'avaient jamais été capables de la mesurer, auraient dû garder le contact avec l'émetteur du navire, quelle qu'ait pu être la vitesse atteinte par celui-ci dans

les plus inconcevables conditions. Le croiseur avait dû être désintégré dès que Rodebush en avait déchaîné les moteurs. Et pourtant, le physicien n'avait-il pas vaguement prévu la possibilité d'une telle vélocité ? Cependant, les individus passent, le Service continue. Samms redressa inconsciemment ses épaules et, lentement, tristement, s'en retourna vers son bureau.

« M. Fairchild voudrait avoir un entretien avec vous dès que possible », l'informa sa secrétaire avant même qu'il se fût assis. « Le sénateur Morgan vous attend depuis ce matin, et il insiste pour vous voir personnellement.

— Oh, oh, ce type est là ! Très bien, je le verrai. Passez-moi Fairchild, s'il vous plaît... Dick ? Pouvez-vous parler librement ou Morgan est-il là à vous écouter ?

— Non, pour le moment il est en train d'empoisonner Saunders. Ça fait un bon moment qu'il le cuisine ! Pouvez-vous lui consacrer une minute, ne serait-ce que pour l'envoyer promener ?

— Bien sûr, si tu y tiens. Mais pourquoi ne te charges-tu pas de lui comme à l'accoutumée ?

— Morgan veut absolument vous menacer personnellement des foudres de la loi. C'est une importante personnalité vous savez, et au Sénat, son groupe fait un foin de tous les diables, ces temps-ci ! Aussi, serait-il préférable que la réponse lui parvienne directement d'en haut ! De plus, vous avez un tour de main inimitable, lorsque vous estoquez quelqu'un, celui-ci n'est pas près de l'oublier !

— Très bien. C'est le champion du nationalisme : à bas le Service Triplanétaire, vive la Souveraineté Nationale. Pour lui, nous sommes des dictateurs assoiffés de pouvoir, qui maintenons notre talon de fer sur la nuque courbée du peuple, etc. Mais lui, personnellement, comment est-il ? Il a la couenne épaisse évidemment, mais possède-t-il un cerveau digne de ce nom ?

— Pour ça, du vrai cuir de rhinocéros ! mais s'il a bien un cerveau, il s'apparenterait plutôt à celui de la belette. N'hésitez pas, plongez-lui l'épée dans les tripes et retournez un peu la lame.

— D'accord ! Mais tu as la lame voulue, bien sûr ?

— J'en ai trois ! » sourit avec délectation Fairchild, directeur des relations publiques du Service Triplanétaire. « D'une part, il est à la solde de Jim Towne ; d'autre part, le numéro de son coffre-fort en banque est N 469 – 5414. Enfin sa petite amie en titre est Fi-Chi Le Bay... et c'est une chose qu'il tient à tout prix à garder secrète. Ce nom à lui seul est tout un programme. À la suite de l'accord concernant le barrage sur la rivière Mackenzie, elle vient de se faire offrir un manteau de fourrure d'ultra grand luxe en tekyl martien. Cette affaire-là, c'est un peu une pièce en trois actes : 1^{er} acte, Clander, 2^e acte, Morgan et 3^e acte, Le Bay.

— Parfait, fais-le entrer.

— Sénateur Morgan, voici M. Samms. » Fairchild fit les présentations et les deux hommes se jaugèrent d'un bref coup d'œil. Samms vit devant lui un homme de grande taille, rubicond, quelque peu corpulent, qui avait l'apparente cordialité et les yeux froidement calculateurs du politicien qui a réussi. Le sénateur, de son côté, avait en face de lui un homme de haute taille, âgé d'une quarantaine d'années, en pleine forme physique, avec un visage maigre, intelligent et frais rasé. Sa tignasse, d'un bronze roux, aurait eu besoin d'un coup de ciseaux depuis bientôt quinze jours, et la paire d'yeux sombres, piquetés d'or, avait un regard trop pénétrant pour mettre à l'aise.

« J'espère, sénateur, que Fairchild a pu répondre de façon satisfaisante à toutes vos questions ?

— À une ou deux exceptions près, oui. » Comme Samms ne demanda pas de quelles exceptions il s'agissait, Morgan fut obligé de continuer. « Je suis ici, comme vous le savez, à titre officiel, en tant que président de la Commission des Activités pernicieuses, du Sénat de l'Amérique du Nord. Voici des années qu'on a pu remarquer que les rapports publiés par votre organisation passaient bien des choses sous silence. Il est de notoriété publique que des actes arbitraires ont été perpétrés, sinon par vos agents eux-mêmes, du moins en de telles circonstances que ceux-ci ne pouvaient en aucun cas les ignorer. C'est pourquoi il a été décidé de procéder à une enquête

préalable minutieuse en faveur de laquelle M. Fairchild n'a guère fait preuve de beaucoup de coopération.

— Qui a décidé de cette enquête ?

— Le Sénat de l'Amérique du Nord, bien sûr, par l'intermédiaire de la Commission des Activités pernicieuses.

— C'est bien ce que je pensais », l'interrompit Samms. « Ne savez-vous donc pas, sénateur, que la Colline ne fait pas juridiquement partie du Continent nord-américain et que le Service n'a à répondre de ses actes que devant le Conseil Triplanétaire ?

— Tout cela, Monsieur, n'est que faux-fuyants parfaitement hors de propos ! Ce pays, Monsieur, est une démocratie ! » Le sénateur commençait à se lancer dans une longue tirade. « Tout cela changera très bientôt et si vous êtes aussi avisé qu'on veut bien le dire, je n'aurai pas besoin d'ajouter que vous et ceux de votre équipe qui coopéreraient...

— Vous n'avez rien à ajouter », coupa la voix de Samms. « Notre statut n'a pas encore été modifié. Le gouvernement de l'Amérique du Nord dirige son Continent, tout comme les autres gouvernements continentaux des trois planètes. Ce sont ces organismes qui constituent le Conseil Triplanétaire, assemblée apolitique dont les membres sont nommés à vie et qui tranche en dernier ressort de toute question majeure ou mineure ayant des répercussions sur un ou plusieurs gouvernements continentaux. Le Conseil agit par l'intermédiaire de deux organes principaux : la Patrouille Triplanétaire qui veille à l'application de ses décisions, règles et arrêtés, et le Service Triplanétaire qui accomplit toutes autres tâches qui lui sont assignées. Nous ne nous ingérons pas dans les affaires purement intérieures de l'Amérique du Nord. Auriez-vous la preuve du contraire ?

— Encore des arguties ! » tonna le sénateur. « Ce n'est pas la première fois dans l'histoire qu'une dictature sans scrupule s'est donné le masque de la démocratie. Monsieur, j'exige libre accès à toutes vos archives de façon à pouvoir exposer devant le Sénat de l'Amérique du Nord toute la vérité sur les diverses questions que j'ai abordées avec Fairchild. L'affaire du *Pelarion* n'en est qu'une parmi bien d'autres. Dans une démocratie,

Monsieur, rien ne devrait jamais être caché. Le peuple doit être et sera complètement informé de tous les problèmes qui affectent son bien-être ou la vie politique de son pays.

— C'est votre opinion ? Alors, si je vous le demandais, afin d'en tenir informé le Conseil Triplanétaire et à travers lui vos collègues, eux, parfaitement au courant de la situation intérieure de l'Amérique du Nord, vous me confieriez immédiatement la clé de votre coffre bancaire N 469 – T 414 ? Car enfin, il est de notoriété publique, au Conseil du moins, qu'il existe, dirons-nous, une certaine atmosphère de corruption dans les sphères censément honnêtes de la haute politique nord-américaine.

— Quoi ? c'est insensé ! » Morgan fit un effort héroïque, mais ne put s'empêcher d'accuser le coup. « Ce sont uniquement, Monsieur, des papiers privés.

— Peut-être, cependant plusieurs des conseillers croient, sans doute à tort, qu'il y a dans ce coffre bien des choses intéressantes : doubles de nombreuses transactions mettant en cause un nommé James F. Towne ; renseignements détaillés sur la passation des marchés et les dessous de table dans l'affaire du barrage sur le Mackenzie, complétés par les comptes rendus des entretiens d'un certain sénateur avec le représentant de la Compagnie de Mackenzie : M. Clander. N'y aurait-il pas aussi matière à un ou deux échos croustillants à propos d'une personne connue sous le nom de Le Hay dont le fabuleux manteau de tekkyl... Ne croyez-vous pas que tout cela serait d'un indéniable intérêt pour vos chers électeurs d'Amérique du Nord ? »

Tandis que Samms retournait le fer dans la plaie, le gros homme était visiblement à la torture. Néanmoins...

— Vous refusez de coopérer, n'est-ce pas ? » fanfaronna-t-il. « Très bien, je m'en vais, mais vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi, Samms !

— Non ? Peut-être, mais souvenez-vous, avant d'ameuter la populace, que ce coffre est simplement un exemple. Nous autres du Service, connaissons bon nombre de faits que nous ne communiquons à personne, à part cas de légitime défense.

— J'ai Fletcher en ligne, Monsieur Samms, est-ce que je vous le passe tout de suite ? » demanda Norma, tandis que sortait le sénateur Morgan qui avait perdu toute sa superbe.

« Oui, s'il vous plaît... Hello, Sid, je suis bien content de vous voir. Nous avons craint pour vous pendant un moment. Comment vous en êtes-vous sorti ? Et quel trafic avez-vous découvert ?

— Salut, chef ! Il s'agit essentiellement de haschish, d'un peu d'héroïne et d'un brin de ladolian martien. De toute façon, c'est une mission sabotée. Trois types du gang ont réussi à s'échapper en embarquant avec eux un quart environ de la came. Mais la raison pour laquelle je voulais vous contacter d'urgence est tout autre. Il s'agit de faux météores, les premiers que j'aie jamais vus. »

Samms se redressa dans son siège.

« Un instant. Norma, branchez Redmond sur notre ligne... Vous y êtes Harry ? Maintenant, Fletcher, à vous. Avez-vous personnellement vu ce faux météore ? L'avez-vous touché ?

— Oui aux deux questions. En fait, je l'ai toujours en ma possession. Un des fugitifs, prétendant appartenir au Service, me l'avait exhibé. C'est vraiment du beau travail, chef. Même maintenant, je ne distinguerais pas cet insigne de celui que j'ai en poche. Est-ce que je vous l'envoie ?

— Et comment ! Adressez-le au docteur H. D. Redmond, directeur des recherches. Bonne chasse, Sid, à bientôt. Maintenant Harry, qu'en pensez-vous ? Au fond, ça pourrait être l'un des nôtres ?

— Peut-être, mais j'en doute. Nous en saurons plus dès que nous l'aurons en notre possession. Mais il y a de fortes chances pour que, derechef, la pègre nous ait rattrapés. Après tout, il fallait bien s'y attendre. Ce que la science peut synthétiser, elle peut également l'analyser. Et quelle que soit l'éthique des pirates, il y a incontestablement des cerveaux parmi eux.

— Et vous n'avez toujours pas réussi à trouver mieux ?

— Oh ! quelques variantes seulement et qui seraient résolues en peu de temps. Fondamentalement, le météore actuel est le summum de ce que nous pouvons faire !

— Avez-vous quelqu'un que vous puissiez brancher immédiatement sur ce problème ?

— Bien sûr, une de nos nouvelles recrues qui, je pense, devrait faire merveille. Il se nomme Bergenholm. C'est vraiment un type assez particulier. Il est brillant, erratique, avec des éclairs de pur génie qu'il ne peut même pas nous expliquer. Je vais le mettre tout de suite là-dessus !

— Merci beaucoup ; et maintenant Norma, tâchez d'éviter que l'on vienne m'embêter. J'ai à réfléchir. »

Et c'est ce qu'il fit, ses yeux perçants perdus dans le vide et regardant sans les voir les papiers encombrant son bureau. Le Service Triplanétaire avait besoin d'un symbole, de quelque chose qui puisse identifier ses agents n'importe où, n'importe quand et en n'importe quelle circonstance, sans laisser place au moindre doute... quelque chose qui ne puisse être falsifié, imité, ou à plus forte raison reproduit... quelque chose qu'aucun savant hors du Service Triplanétaire ne puisse raisonnablement contrefaire... et mieux encore, quelque chose qu'en dehors des gens du Service, nul ne puisse porter...

« Excusez-moi, Monsieur ? » La voix bouleversée de sa secrétaire, habituellement si calme et si posée, l'interrompt dans ses méditations. « Le Haut-Commissaire Kinnison vous appelle à propos des terribles événements en cours, là-bas, du côté d'Orion. Je vous le passe », et sur l'écran de Samms, apparut le visage du Haut-Commissaire à la Sécurité Publique, Commandant en chef de toutes les forces armées triplanétaires, sur terre, sur mer, dans les airs et dans l'espace.

« Ils sont revenus, Virgil ! » lâcha le Haut-Commissaire sans autre préambule. « Nous venons de perdre quatre vaisseaux : un cargo, un paquebot, et les deux croiseurs lourds qui l'escortaient. Le tout s'est passé dans le secteur M, sous-secteur 151. J'ai ordonné l'arrêt immédiat de tout trafic spatial pendant la durée de cette alerte. Et puisque nos vaisseaux de ligne eux-mêmes semblent impuissants, j'ai donné l'ordre à toute la flotte de regagner d'urgence le port le plus proche. Y a-t-il du neuf concernant votre nouveau croiseur ? Peut-on compter rapidement sur lui ? »

À l'extérieur de la Colline, personne ne savait que le *Boise* avait déjà été lancé.

« Je n'en sais rien, présentement, je ne sais même pas si nous avons encore un super-vaisseau. » Et Samms décrivit brièvement le début et probablement la fin du vol d'essai, concluant : « Ça se présente mal, mais s'il existait la moindre possibilité de maîtriser l'appareil, Rodebush et Cleveland ne l'auront pas laissée passer. Tout notre réseau de repérage est muet. Cependant, rien de bien précis n'est... »

Il s'interrompt, tandis qu'un appel désespéré en provenance de Pittsburgh parvenait au Haut-Commissaire, appel que Samms vit et entendit également.

« Notre ville vient d'être attaquée ! » annonçait le message urgent. « Nous avons besoin de tous les renforts que vous pourrez nous envoyer », et une image de la cité assaillie, une vue panoramique aérienne apparut avec tous ses terribles détails sur les écrans des deux hommes. Cela ne demanda que quelques secondes au Haut-Commissaire pour faire envoyer tous les appareils et tous les hommes disponibles sur les lieux de la bataille. Puis, ayant fait tout ce qui était en leur pouvoir, Kinnison et Samms contemplèrent impuissants et fascinés par l'horreur les scènes de carnage et de destruction que leur transmettaient les écrans.

Parfaitement visible, le navire jumeau, que Costigan avait pu voir dans l'espace lointain, fonçant vers la Terre sur les instructions de Nerado, planait à haute altitude au-dessus de la métropole. Méprisant les armes ridicules employées par l'homme, il restait là, immobile, sa silhouette d'une sinistre beauté se détachant clairement sur le ciel sans nuages. De sa coque étincelante jaillissait verticalement un faisceau immatériel d'énergie pourpre, un faisceau qui balayait lentement le sol de-ci de-là à la recherche des plus riches dépôts du précieux métal pour lequel les Névians étaient venus de si loin. Le fer, solide à l'origine, se transformait maintenant en un visqueux liquide rouge qui grimpait paresseusement en un flot allant constamment s'élargissant le long de cette intangible conduite écarlate, pour aller se déverser dans les immenses soutes du pillard. Partout où passait ce faisceau pourpre, il n'y

avait plus que mort, ruine et destruction. Les immeubles, les bureaux, les gratte-ciel, surplombant majestueusement la ville de leur masse architecturale, tout s'écroulait en monceaux de gravats lorsque leur armature métallique leur était arrachée. Ce rayon agissait même dans les profondeurs du sol, et des inondations, des incendies et des explosions en matérialisaient le passage au fur et à mesure que disparaissait l'enchevêtrement des canalisations souterraines. Les occupants des édifices périrent instantanément et sans douleur, ne sachant même pas ce qui les frappait, tandis que le fer de leur organisme s'en allait remplir les réservoirs du vaisseau névian.

Les défenses de Pittsburgh étaient en vérité dérisoires. Quelques antiques pièces antiaériennes avaient craché leurs obus vers le ciel dans un geste de défi futile, avant d'être tranquillement absorbées. Les vaisseaux triplanétaires du district, tout nouvellement dotés de projecteurs à hyper-ondes alimentés par la désintégration du fer s'étaient rassemblés en toute hâte et, dans les règles, avaient attaqué l'envahisseur. Mais sans plus de succès... Sous l'impact de leurs rayons, les écrans de l'étranger étaient devenus incandescents puis le vaisseau immobile et l'escadrille avaient simultanément disparu dans un opaque brouillard écarlate. La brume se dissipa rapidement, et de l'endroit où se trouvaient les vaisseaux triplanétaires, il s'abattit sur la ville une pluie de débris non ferreux. Maintenant approchait, venant de Buffalo, un nouveau cône d'astronefs qui se précipitaient vers le corsaire névian tout en sachant aller vers une défaite inévitable et affreuse.

« Arrête-les, Rod ! » s'écria Samms, « c'est du pur massacre. Ils n'ont rien d'efficace à leur disposition, ils ne sont même pas encore équipés de nouveaux générateurs atomiques !

— Je le sais parfaitement », gémit le Haut-Commissaire, « et l'amiral Barnes le sait aussi, mais on n'y peut rien. Attendez une minute ! L'escadre de Washington vient de me signaler son arrivée. Elle est aussi proche de Pittsburgh que celle de Buffalo et dispose, elle, du nouvel armement. Philadelphie et New York ne sont pas loin derrière. Maintenant, peut-être, pouvons-nous tenter quelque chose. »

L'escadre de Buffalo ralentit, puis s'arrêta, et en quelques minutes les détachements en provenance des autres bases la rejoignirent. Le cône fut formé, et les vaisseaux mus par la désintégration du fer se placèrent en première ligne tandis que les anciens modèles venaient loin derrière. La formation s'approcha du Névian, vomissant par sa gueule son terrible cylindre annihilateur. Une fois de plus, les écrans du Névian s'embrasèrent et une fois de plus, la sinistre brume rouge fit sa réapparition. Mais ces vaisseaux-ci n'étaient pas sans aucune défense. Leurs générateurs alimentés par la désintégration du fer dressaient des écrans du type même de ceux employés par le Névian, des écrans d'une telle puissance que les forces utilisées par les amphibiens s'y attaquaient en vain, dans une débauche impensable et chatoyante d'énergie. Pendant de longues minutes, le furieux affrontement se poursuivit, tandis que les inconcevables forces employées se dissipaient sous la forme de violents éclairs qui s'abattaient sur la cité au-dessous d'eux. Une bataille d'une telle violence ne pouvait s'éterniser. La Flotte Triplanétaire était déjà arrivée à la limite de ses possibilités tandis que les Névians, méprisant la science des Solariens, n'avaient pas encore mis en œuvre la totalité de leurs moyens. Ainsi, le dernier effort désespéré de l'Humanité se révéla vain, tandis que les envahisseurs enfonçaient leurs rayons de plus en plus profond dans les écrans défensifs saturés des croiseurs triplanétaires. Un par un, les vaisseaux terrestres, pourtant réputés invincibles, s'abattirent horriblement disloqués sur les ruines de ce qui avait été Pittsburgh.

Chapitre IX

Les spécimens

La conviction de Costigan, selon laquelle le sous-marin des poissons des abysses se révélerait incapable de l'emporter sur le formidable engin de destruction qu'était le vaisseau de Nerado, ne s'affirma que trop fondée ! Pendant des jours, la chaloupe névienne avec ses trois passagers terriens fonça sans incident dans le vide interstellaire. Mais finalement les craintes de l'agent secret se concrétisèrent. Ses détecteurs à longue portée réagirent soudain et, sur l'écran d'observation, ils purent apercevoir, lancé à leur poursuite, tel un énorme mastodonte, le vaisseau de Nerado !

« Attention, préparez-vous ! La fête va bientôt commencer », les prévint Costigan, et Bradley et Clio accoururent dans le petit poste de pilotage.

Les armures enfilées et vérifiées, les trois Terriens contemplèrent les écrans d'observation qui leur montraient la silhouette rapidement grossissante du navire névien. Nerado avait retrouvé leur trace et les suivait, et telle était la puissance du grand vaisseau que l'inconcevable vélocité de la chaloupe paraissait, en comparaison, ridicule.

« Et nous avons à peine entamé le chemin du retour ! Évidemment, vous ne pouvez toujours pas entrer en liaison avec la Terre ? » constata Bradley plutôt qu'il ne le demanda.

« J'ai essayé, bien sûr, jusqu'à ce qu'ils brouillent mon émission, mais cela en pure perte, en raison de l'appareil dont nous disposons. Nous sommes des milliers de fois trop éloignés. Notre seul espoir de toucher quelqu'un résiderait dans l'éventuelle présence de notre super-vaisseau dans les parages, et c'est un espoir plus que mince. Les voici ! »

Se penchant sur le tableau de bord, Costigan arrosa furieusement le grand vaisseau de vibrations destructrices.

Sous ce bombardement, les écrans défensifs du Névian virèrent au blanc. Mais, ce qui leur parut à tous trois étrange, leurs propres écrans n'eurent pas à intervenir. Méprisant le faible armement de la chaloupe, le Névian se contentait simplement de se protéger des faisceaux énergétiques qui l'assaillaient, un peu de la façon dont une mère chatte pare les coups de griffes et de dents d'un de ses petits qui n'apprécie pas la nécessité d'un minimum de discipline maternelle.

« Ils ne veulent certainement pas se battre avec nous », dit Clio qui avait la première compris la situation, « c'est leur propre chaloupe, et ils veulent nous récupérer vivants, vous savez !

— Il y a une dernière chose que nous pouvons tenter. Accrochez-vous ! » ordonna Costigan tandis qu'il abaissait ses écrans et mettait toute sa puissance disponible dans un violent rayon répulseur.

Les trois Terriens furent précipités sur le plancher et y restèrent plaqués par la fantastique accélération engendrée par l'impact du rayon sur la gigantesque masse du corsaire névian. Cependant, cette échappée fut de courte durée. Parallèlement au rayon répulseur, apparut un faisceau d'énergie d'un rouge terne qui entourait le canot des fugitifs, l'immobilisant bientôt. Costigan alors manipula fiévreusement ses commandes, poussant ses moteurs au maximum, et utilisant à plein la puissance de feu de son appareil. Mais aucune radiation ne parvenait à franchir ce rideau de brume rouge et la chaloupe de sauvetage demeura immobile dans l'espace, pas exactement immobile d'ailleurs, car le pinceau d'énergie rouge se rétrécissait, ramenant l'esquif fugitif vers le sas d'où il s'était enfui, plein d'espoir, quelques jours auparavant. La distance séparant les deux navires se réduisait toujours et les efforts désespérés de Costigan ne parvenaient pas à modifier d'un iota la trajectoire imposée à la chaloupe. Celle-ci franchit sans anicroche l'écouille ouverte et s'arrêta, ayant regagné sa position de départ à l'intérieur du vaisseau névian aux multiples blindages. Les prisonniers entendirent les lourdes portes claquer derrière eux les unes après les autres.

Puis, des nappes d'un feu blanc s'accrochèrent en crépitant aux écrans des trois armures triplanétaires, et deux solides silhouettes humaines en encadrant une troisième, plus petite, se dessinèrent avec netteté au milieu de ce déluge de flammes aveuglantes.

« C'est bien la première chose qui semble vouloir fonctionner comme prévu », dit Costigan, dans un bref et féroce éclat de rire. « C'est le rayon paralysant que nous venons de bloquer et nous avons assez de fer ici pour le neutraliser indéfiniment.

— Mais, dans la meilleure hypothèse, nous aboutissons à une impasse », commenta Bradley, « même s'ils ne parviennent pas à nous paralyser, nous ne pouvons rien contre eux, et nous voici de nouveau en route vers Névia.

— Je crois que Nerado voudra venir discuter avec nous et que nous devrions parvenir à un certain accord. Il doit savoir ce dont sont capables ces Lewiston et il n'ignore pas que d'une façon ou d'une autre, avant qu'il réussisse à nous remettre la main dessus, nous aurons l'occasion de les utiliser », affirma Costigan d'un ton confiant. Mais, de nouveau, les faits lui donnèrent tort.

La porte s'ouvrit, et apparut roulant, se dandinant ou rampant, un monstre caparaçonné de métal, un engin doté de roues, de jambes, et de tentacules ondoyants en bronze, une machine pourvue d'écrans défensifs suffisamment puissants pour encaisser sans effort le feu conjugué des projecteurs triplanétaires. Trois invulnérables tentacules métalliques, sans se soucier des rafales furieuses des Lewiston, se saisirent des armes, les mirent en pièces, puis en une étreinte irrésistible, se nouèrent autour des trois silhouettes en armure. La machine, ou la créature, fit franchir la porte à ses captifs impuissants et les entraîna le long de la coursive principale. Bientôt, les trois Terriens, désarmés, dépouillés de leur scaphandre, se trouvèrent de nouveau devant Nerado, calme et impassible. À la grande surprise de l'impétueux Costigan, le commandant névian ne semblait nullement leur en vouloir.

« Le désir de liberté est peut-être le seul point commun à toutes les formes mobiles de vie », remarqua-t-il par

l'intermédiaire de son adaptateur vocal. « Comme je vous l'avais précédemment dit, vous êtes des spécimens destinés à l'Académie des Sciences, qui aura à vous étudier. C'est ce qui vous attend. Vous feriez mieux de vous y résigner.

— Eh bien, si nous promettions de ne plus causer le moindre ennui, de coopérer pleinement avec vos savants, et de leur communiquer toutes les informations en notre possession », suggéra Costigan, « êtes-vous, en retour, disposés à nous fournir un navire et à nous laisser retourner sur notre planète natale ?

— Nous ne vous laisserons pas l'occasion de nous créer de nouveaux tracasseries », déclara d'un ton froid l'amphibien, « nous n'avons que faire de votre coopération. Nous obtiendrons de vous tous les renseignements et toutes les données scientifiques dont nous avons besoin. Selon toutes probabilités, on ne vous autorisera pas à regagner votre système, car en tant que spécimens, vous êtes beaucoup trop précieux pour que l'on vous perde. Mais assez de ce bavardage stérile ! Ramenez-les à leurs quartiers ! »

De retour dans leur appartement où les trois prisonniers furent ramenés sous bonne garde, ceux-ci purent s'assurer que Nerado n'avait pas parlé en vain. Effectivement, aucune autre possibilité d'évasion ne leur fut laissée. Le vaisseau regagna Névia sans nouvel incident et c'est enchaînés, que les Terriens furent conduits devant l'Académie des Sciences pour y subir l'examen physique et psychique que Nerado leur avait promis.

Et ce n'est pas gratuitement que le capitaine névian leur avait affirmé que leur coopération n'était ni nécessaire, ni même souhaitable. Furieux, mais impuissants, les trois êtres humains furent étudiés dans de nombreux laboratoires par les impitoyables savants de Névia à l'esprit froidement analytique, pour qui ils n'étaient rien de plus que des spécimens. C'est ainsi qu'ils comprirent ce que pouvait ressentir une créature inconnue et « inférieure » aux mains des biologistes. Ils furent photographiés extérieurement et intérieurement. Chaque os, chaque muscle, chaque organe, chaque vaisseau et chaque nerf furent étudiés et classifiés ; chaque réflexe et chaque réaction notés et discutés. Des enregistreurs saisirent chaque impulsion

et les électro-encéphalogrammes matérialisèrent chaque pensée, chaque idée et chaque sensation. Jour après jour, la crucifiante torture se poursuivit jusqu'à ce que les cobayes, nerveusement à bout, ne puissent en supporter davantage. Pâle et tremblante, Clio finalement se mit à hurler comme une folle alors qu'on l'attachait sur la table d'un laboratoire, et devant ces cris, les nerfs de Costigan, déjà sur le point de lâcher, craquèrent dans une crise de folie meurtrière.

La surexcitation de l'un et les hurlements de l'autre furent tout aussi vains. Mais les Névians, surpris, décidèrent, après s'être consultés, d'accorder quelque repos à leurs spécimens. À cet effet, ils furent installés avec tous leurs biens dans une bulle métallique transparente flottant dans le large lagon central de la cité. Là, on les laissa en paix pendant un temps, à l'exception du défilé ininterrompu de centaines d'amphibiens qui venaient en permanence les regarder dans leur cottage flottant.

« D'abord, on nous a traités comme des microbes sous un microscope, et maintenant, nous voici poissons rouges dans un bocal. Je ne sais ce qui... »

Costigan s'interrompit tandis que deux de leurs geôliers pénétraient dans la pièce. Sans un mot, ils se saisirent de Bradley et de Clio. Lorsque les bras tentaculaires des Névians se tendirent vers la jeune fille, Conway bondit. Vaine tentative ! En pleine course, un rayon paralysant l'atteignit et le fit choir lourdement sur le sol de cristal. C'est dans cette position, furieux mais impuissant, qu'il vit son capitaine et l'élue de son cœur entraînés hors de leur prison vers un sous-marin qui attendait là.

Chapitre X

Le super-vaisseau en action

Le docteur Frédéric Rodebush était assis devant le tableau de bord du super-vaisseau triplanétaire tout nouvellement reconstruit, un doigt au-dessus d'un petit bouton rectangulaire. Face à l'inconnu qu'ils s'apprêtaient à affronter, il sourit à son ami d'un air ironique.

« De toute façon, quelque chose va se passer. Le *Boise* est prêt à décoller. Tu y es, Cleve ?

— Feu ! » fut la laconique réponse. Dans un moment crucial, Cleveland était constitutionnellement incapable d'exprimer à haute voix ses sentiments.

Rodebush abaissa son doigt et aussitôt les deux hommes ressentirent une impression semblable à celle d'un vertige mais notablement plus violente ; un vertige aussi éloigné du mal de l'espace dû à l'apesanteur, que cette nausée horrible l'est par rapport à un simple étourdissement sur la terre ferme. Le pilote tendit faiblement le bras vers les commandes, mais ses mains, lourdes comme du plomb refusèrent obstinément de lui obéir. Son cerveau tournoyant n'était plus qu'une masse indescriptiblement tourmentée qui se contorsionnait convulsivement, puis explosait avec une force terrible contre la prison de son crâne.

Des spirales flamboyantes, des fulgurations moirées et vertes, apparaissaient derrière les paupières de ses yeux exorbités. L'univers lui donnait l'impression de tournoyer et de tourbillonner en une folle farandole, tandis qu'il chancelait sur ses jambes comme un homme ivre, trébuchant et s'affalant à chaque pas. Il tombait. Il se rendait compte qu'il était en train de tomber et cependant, il n'y parvenait pas. Gesticulant désespérément, grotesque dans son angoisse, il se débattit comme un aveugle à travers tout le poste de pilotage, se dirigeant à tâtons vers la cloison métallique du fond.

L'extrémité d'un cheveu de sa tignasse ébouriffée toucha la paroi, et ce seul et fin poil suffit à bloquer instantanément, sans même subir la moindre déformation, quatre-vingts et quelques kilos de chair, maintenant totalement dépourvus d'inertie et correspondant au poids de son corps.

Mais finalement, le pouvoir de l'esprit l'emporta sur la torture physique. En se concentrant, il força ses mains à saisir une rambarde bien que, pour son cerveau désorienté, le geste parut n'avoir aucun sens. Ainsi, il put, luttant de toutes ses forces au sein de ce cauchemar infernal, regagner sa place devant le tableau de bord. Crochetant une jambe autour d'un support métallique, il fit un effort qui lui sembla épouvantable et appuya sur un bouton rouge puis s'aplatit brutalement sur le plancher, faible mais soulagé et heureux de sentir enfin son corps disloqué sous l'effet du poids et de l'inertie retrouvés. Pâles, tremblants, franchement et visiblement malades, les deux hommes se dévisagèrent avec une joie teintée d'étonnement.

« Ça a marché », sourit faiblement Cleveland, qui avait suffisamment récupéré pour pouvoir parler, puis il bondit sur ses pieds. « Réveille-toi un peu, Fred ! Nous devons être en pleine chute libre, nous allons nous écraser à l'arrivée !

— Nous ne tombons pas. » Rodebush, ses yeux reflétant son appréhension, se précipita vers le panneau principal d'observation. « Ce n'est pas aussi catastrophique que je le craignais. Je peux encore reconnaître quelques-unes des constellations de notre galaxie, bien qu'elles soient toutes plus ou moins sensiblement déformées. Cela signifie que nous ne devons pas nous trouver au-delà de deux années-lumière du système solaire. Bien sûr, c'est normal, du fait de notre poussée de départ minime, puisque nous avons utilisé la plus grande partie de notre énergie et de notre temps de vol lors de la traversée de l'atmosphère terrestre. C'est quand même une bonne chose que l'espace ne soit pas un vide parfait, sans quoi nous serions à l'heure actuelle directement sortis de l'univers !

— Huh ? Qu'est-ce que tu racontes ? C'est impossible. Où sommes-nous ? Alors, nous devons filer à des mill... oh ! je comprends ! » s'exclama de façon un peu décousue Cleveland, tandis que lui aussi contemplait l'écran d'observation.

« Bien. Maintenant nous sommes parfaitement immobiles », reprit Rodebush. « Le *Boise* est fixe par rapport à la Terre. Nous venons d'accomplir ce bond en vol aninertiel, aussi avons-nous dû atteindre un taux de neutralisation de l'inertie proche des 100 pour cent, ce à quoi nous ne nous attendions guère. C'est pourquoi nous nous sommes arrêtés instantanément lorsque nous avons récupéré notre inertie. Et, accessoirement, notre vitesse originelle pré-inertielle, je suppose que nous devons l'appeler vélocité intrinsèque ? C'est un problème qui nous causera de gros ennuis, mais ce n'est pas le moment de nous en préoccuper. De même, ce n'est pas le lieu où nous sommes qui m'inquiète. Il nous suffira de faire des relevés d'un nombre suffisant d'étoiles connues pour le découvrir rapidement. Ce qui me tracasse, c'est de connaître le temps qui s'est écoulé depuis notre fulgurant départ.

— Tu as raison. Disons que nous sommes à deux années-lumière environ de chez nous. Crois-tu alors que nous soyons deux années plus âgés qu'il y a dix minutes ? Voilà un problème passionnant et pourtant presque prosaïque. Au fond, je n'en sais rien, mais c'est une théorie qui a fait couler beaucoup d'encre et, pour autant que je sache, nous sommes les deux premiers à être en mesure de la confirmer ou de l'infirmer. Regagnons immédiatement Tellus et voyons un peu ce qu'il en est.

— D'accord. C'est ce que nous allons faire, mais seulement après nous être livrés à un certain nombre d'observations. Comme tu le sais, je n'avais jamais eu l'intention d'entreprendre d'emblée un vol aussi long. Je prévoyais d'enclencher les moteurs et de les arrêter presque immédiatement. Mais tu as vu, comme moi, ce qui est advenu.

« Cependant, pouvoir trancher la question de la relativité du temps, dans un sens ou dans l'autre, cela vaut bien deux ans d'existence, et c'est ce qui me console.

— Je suis de ton avis, mais dis-moi. Nous disposons, je crois, d'un émetteur à hyper-ondes suffisamment puissant pour contacter la Terre. Repérons notre soleil et essayons de joindre Samms.

— Tâchons d'abord de nous familiariser un peu avec ces commandes, de manière à nous permettre de lui faire un

rapport convenable. C'est un merveilleux terrain d'expérience par ici. Il n'y a rien pour nous barrer le chemin.

— O.K. mais j'aimerais toujours bien savoir si je suis, ou non, plus vieux de deux ans ! »

Pendant quatre longues heures, ils mirent à l'épreuve le super-vaisseau tout comme un pilote d'essai vérifie point par point les performances d'un nouveau type d'appareil révolutionnaire. Ils s'aperçurent que, pour un esprit et un corps sains, l'horrible vertige était surmontable et qu'en outre, il serait peut-être possible de maîtriser ce phénomène, tout comme on l'avait fait pour le mal de l'espace. Ils découvrirent que leur nouvel engin offrait d'incroyables possibilités que même Rodebush n'aurait jamais osé imaginer. Pour finir, les questions les plus pressantes résolues, ils tournèrent vers la Terre, ou plutôt vers cette étoile jaune qu'ils connaissaient sous le nom de Soleil, leur plus puissant hyper-communicateur.

« Samms... Samms... » Cleveland parla lentement et distinctement. « Ici, Rodebush et Cleveland émettant depuis le « Dévoreur d'espace ». Par rapport au soleil, nous sommes directement dans l'alignement de Béta de la Petite Ourse, à une distance d'environ 2,2 années-lumière. Il vous faudra employer six amplificateurs L.S – V3 en série pour nous toucher ; à part une attaque particulièrement violente du mal de l'espace, tout s'est déroulé normalement, beaucoup mieux qu'aucun de nous n'eût pu l'espérer. Nous aimerions pourtant savoir une chose : sommes-nous partis depuis quatre heures et quelques ou depuis plus de deux ans ? » Il se tourna vers Rodebush et poursuivit :

« Personne ne connaît la vitesse de propagation exacte de ces hyper-ondes, mais si elle se révèle analogue à celle du *Boise*, on pourra alors affirmer que ces radiations subéthériques vont bon train ! Je leur accorde environ trente minutes pour nous répondre. Sinon, je répéterai mon message... »

Mais, interrompant le discours de Cleveland, le visage ravagé par les soucis de Samms apparut avec une parfaite netteté sur l'écran du communicateur, tandis que sa voix jaillissait du haut-parleur.

« Dieu soit loué, vous êtes vivants ! Et qu'il soit doublement loué pour avoir protégé votre vaisseau ! » s'exclama-t-il. « Vous

êtes partis depuis quatre heures onze minutes et quarante et une secondes, mais ne perdez pas de temps avec vos théories abstruses. Revenez immédiatement ici, à Pittsburgh, et le plus rapidement que vous le pourrez. Le vaisseau névian ou son jumeau est en train de détruire systématiquement la ville et il a déjà anéanti la moitié de la Flotte !

— Nous serons de retour d'ici neuf minutes », annonça Rodebush dans le communicateur. « Deux pour regagner les hautes couches de notre atmosphère, quatre pour la traverser et trois pour laisser à notre coque le temps de se refroidir. Rassemblez dès maintenant les quatre piquets de quart de notre équipage, ainsi que tous ceux que nous avons personnellement choisis. Nous n'avons besoin de personne d'autre. Le navire, ses armes et ses approvisionnements, tout est paré !

— Deux minutes pour rejoindre notre atmosphère, tu crois que c'est faisable », demanda Cleveland, tandis que Rodebush éteignait le communicateur et filait vers le poste de pilotage. « Au fond, pourquoi pas !

— Le cas échéant, nous pourrions même réduire encore le temps du trajet. Nous avons utilisé fort peu de puissance pour venir ici et il n'en sera pas de même pour notre retour », expliqua brièvement le physicien, tandis qu'il réglait les commandes qui allaient servir à déterminer leur prochaine trajectoire.

Les interrupteurs principaux furent enclenchés et les affres du vol aninertiel les assaillirent derechef. Mais cette fois, de façon beaucoup plus modérée que précédemment. Et sur leurs écrans d'observation, ils purent admirer un spectacle qu'aucun homme jusque-là n'avait jamais pu contempler. Le faisceau d'hyper-ondes, grâce à son récepteur hétérodyne, fournissait une image parfaitement nette quelle que soit la vitesse atteinte, contrairement à celle que l'on obtient avec toute la gamme des rayonnements éthériques. Ces hyper-ondes convertissaient la lumière en images uniquement au niveau du tube cathodique, ce qui permettait de suivre la progression du *Boise* comme s'il se déplaçait à des allures mesurables en kilomètres par heure. L'astre jaune, qui était le Soleil se détacha de l'océan d'étoiles qui l'entourait et parut bondir vers eux, s'enflant à vue d'œil

pour se transformer en un éblouissant disque incandescent. Et la Terre aussi sembla se précipiter à leur rencontre à une telle vitesse que Cleveland protesta involontairement, en dépit de sa connaissance des mécanismes très particuliers de propulsion du vaisseau sur lequel ils se trouvaient présentement tous deux.

« Arrête Fred, arrête ! nous allons assez vite comme ça », s'exclama-t-il.

« Je n'utilise qu'une poussée d'à peine quelques milliers de kilos et je la stopperai dès que nous toucherons l'atmosphère, bien avant que le *Boise* commence même à s'échauffer », expliqua Rodebush, « c'est spectaculaire mais nous nous arrêterons sans la moindre secousse.

— Comment appellerais-tu ce genre de vol, Fritz », demanda Cleveland, « quel est le mot exact exprimant le contraire d'inerte ?

— Je veux bien être pendu si je le sais ! il n'y en a pas, je crois. Léger ? non... que donnerait « libre » ?

— Ce n'est pas mal. On parlerait alors de manœuvres libres ou de vol inertiel. D'accord ? » Se déplaçant alors en vol libre, le super-vaisseau passa d'une vélocité pratiquement infinie à un arrêt quasi instantané dans les couches les plus extérieures et les plus ténues de l'atmosphère terrestre. Son inertie restaurée, le *Boise* piqua brutalement vers la surface. Il fit d'ailleurs plus que piquer, il fut précipité vers le sol, sous la poussée de toute une rangée de ses réacteurs ioniques, des réacteurs alimentés par la désintégration du fer. Les deux hommes se trouvèrent bientôt au-dessus de la Colline dont les écrans violets s'abaissèrent à leur arrivée.

Sa coque d'un blanc éblouissant, à la suite de réchauffement résultant de la traversée rapide des couches denses de l'air, le *Boise*, parvenu à proximité du sol, ralentit soudainement, plongeant vers un petit lac artificiel mais profond situé au pied du tablier d'acier de la colline. Dans l'eau glacée disparut l'astronef, et avant même d'être totalement immergé, de furieux geysers de vapeur et d'eau bouillante jaillirent lorsque l'alliage réfractaire se débarrassait de la chaleur qu'il avait emmagasinée au profit de la masse liquide qui l'entourait. Les trois minutes nécessaires parurent s'éterniser, mais l'eau cessa vite de bouillir

et Rodebush arracha le croiseur du lac pour le diriger vers l'écouille béante de son berceau d'atterrissage. Les massives portes du sas s'ouvrirent, et tandis que l'équipage trié sur le volet se précipitait à bord avec tout son barda, Samms discutait fiévreusement avec les deux savants dans leur salle de pilotage.

« ...Et environ la moitié de la flotte tient encore l'air. Elle n'attaque pas, elle essaie seulement d'empêcher le pillard de causer encore plus de dégâts, en attendant votre arrivée. Comment allez-vous vous y prendre pour décoller ? Nous ne pouvons pas vous sortir comme la dernière fois, car les rails ont disparu. Mais, vous n'avez pas eu de difficulté à vous poser, n'est-ce pas ?

— Tout cela est de ma faute », admit Rodebush, « je ne pensais pas que le champ des neutralisateurs s'étendait au-delà des limites de la coque. Cette fois, nous ferons prendre l'air au *Boise* à l'aide de ses moteurs, de la façon dont nous avons procédé pour l'atterrissage. Cet engin se manœuvre comme une bicyclette, le flux de nos réacteurs risque bien de faire quelques dégâts, mais ils demeureront minimes. Avez-vous Pittsburgh en ligne ? Nous sommes prêts à décoller.

— Voilà, docteur Rodebush », annonça la voix de Norma, et sur l'écran du *Boise* apparut l'image de ce qui se passait au-dessus de la cité martyre. « Le dock est évacué, et protégé au mieux des conséquences de votre décollage.

— À bientôt et que le dieu de la guerre soit avec vous ! » leur dit Samms, d'une voix vibrante. À ces mots, les réacteurs se déchaînèrent et l'immense masse du super-vaisseau jaillit de la Colline et grimpa vers le ciel. L'énorme globe se rua à travers l'atmosphère raréfiée et, tandis que l'ultime espoir des forces triplanétaires fonçait vers Pittsburgh, Rodebush étudiait sur son écran le déroulement de la bataille en cours et donnait des instructions détaillées aux spécialistes hautement qualifiés qui avaient la charge de tout l'arsenal offensif et défensif du vaisseau.

Mais les Névians n'attendirent pas l'arrivée du nouveau venu pour engager le combat. Leurs détecteurs extrêmement sensibles avaient une portée de plusieurs milliers de kilomètres et les écrans défensifs spéciaux de la Colline avaient déjà retenu

l'attention des envahisseurs, comme étant le seul endroit susceptible de leur causer éventuellement des ennuis. Aussi, le départ du *Boise* n'était-il pas passé inaperçu, et le fait que même ses faisceaux sondeurs les plus pénétrants ne puissent rien distinguer de l'intérieur de l'arrivant, avait causé quelque inquiétude au commandant névian. C'est pourquoi, aussitôt qu'il eut compris que l'énorme globe se dirigeait vers Pittsburgh, le croiseur fusiforme entra en action.

Haut dans la stratosphère, filant vers l'Est, l'imposante masse du *Boise* ralentit soudain malgré le bon fonctionnement de tous ses réacteurs. Cleveland, les yeux fixés sur le quadrillage de l'interferomètre et sur les relevés spectro-photométriques, les doigts voletant au-dessus des touches de la calculatrice, sourit tandis qu'il se tournait vers Rodebush.

« C'est bien ce que tu pensais, patron : un rayon répulseur à hyper-ondes. Est-ce que je lui rends la monnaie de sa pièce ? »

— Pas encore. Laissons-le un peu tâter le terrain avant de réagir. Notre masse est considérable, voyons ce qu'il va faire si nous poussons nos réacteurs au maximum. »

Dès que le vaisseau tellurien eut augmenté le régime de ses réacteurs, le croiseur névian fut repoussé et éloigné de la cité menacée, malgré la contre-poussée de tous ses moteurs. Bientôt cependant, la situation se stabilisa et les deux savants en lurent la raison sur leurs instruments. L'ennemi venait de mettre en batterie des faisceaux énergétiques d'une incroyable puissance. Trois pinceaux de forces s'épalaient en éventail derrière lui, prenant appui contre les premiers contreforts d'une chaîne montagneuse, tandis qu'un puissant rayon tracteur était dirigé droit vers la surface, enserrant dans une étreinte implacable un large cylindre de sol qui allait, s'enfonçant profondément, jusqu'aux couches rocheuses sous-jacentes.

« C'est un jeu qu'on peut jouer à deux. » Et Rodebush, à son tour, lança des faisceaux analogues ainsi que des rayons tracteurs qu'il braqua droit devant lui.

« Cramponnez-vous tous solidement », annonça-t-il à l'équipage. « Quelque chose ne va pas tarder à lâcher et la secousse sera plutôt rude ! »

Et la secousse promise ne se fit pas attendre longtemps. Aussi massif et puissant que fût le Névian, le *Boise* l'était encore plus. Et tandis qu'était à son maximum l'énorme flot d'énergie alimentant les rayons tracteurs, répulseurs, ainsi que les réacteurs du *Boise*, le vaisseau ennemi fut projeté en haut et en arrière tandis que celui des Terriens faisait un bond en avant qui menaça d'en déformer les structures pourtant résistantes. L'ancre néviane ne s'était pas brisée. Elle avait simplement entraîné avec elle les vastes cylindres de roc qui lui avaient servi de support.

« Arraisonnez-le immédiatement », hurla Rodebush, et alors qu'une avalanche de débris rocheux ensevelissait les alentours, Cleveland fixa un rayon tracteur sur l'engin fusiforme qui s'enfuyait et en augmenta progressivement la puissance. Mais maintenant, le Névian ne paraissait nullement hostile à un combat rapproché. Les deux supervaisseaux bondirent l'un vers l'autre, et de l'envahisseur jaillit la terrible brume écarlate qui avait jusque-là scellé le sort de tous les engins solariens. Elle se répandit rapidement et engloutit l'immense globe portant les espoirs de l'humanité. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Le supervaisseau triplanétaire se glorifiait de posséder un réseau défensif très supérieur aux appareils terrestres courants. Il était protégé par de multiples écrans d'ultra-vibrations, murailles certes insubstantielles mais néanmoins impénétrables à tout rayonnement hostile. Le voile rouge névian s'agrippait à l'écran extérieur, léchant avidement chaque centimètre carré de cette sphérique armure d'énergie mais il se révéla incapable de découvrir une faille à travers laquelle il pourrait se nourrir du fer de la coque du *Boise*.

« Reculez tous, prenez du champ ! Allez vous porter à l'aide de Pittsburgh ! » À travers le brouillard écarlate, Rodebush s'adressait ainsi à l'amiral, par hyper-ondes. Car les navires survivants de la Flotte – ses unités les plus puissantes – se précipitaient, s'apprêtant à plonger dans le nuage désintégrateur. « Aucun de vous ne résisterait plus d'une seconde dans ce champ émollient et dans quelques instants apparaîtra une barrière énergétique violette qui sera plus redoutable encore. Nous pouvons, à nous seuls, je crois, nous

charger d'eux. Dans le cas contraire, il n'existe rien dans tout le système solaire qui puisse nous aider ! »

Et désormais, l'écran défensif du super-vaisseau, jusque-là passif, se modifiait. D'abord invisible, il commença à briller d'un violet furieux et, tandis que cette coloration devenait progressivement aveuglante, la sphère de l'écran protecteur commença à augmenter de diamètre, s'étendant vers l'extérieur à partir du centre du navire. Cette barrière d'énergie dévorante qui se renforçait constamment annihila le brouillard rouge. Celui-ci disparut aussi vite que des flocons de neige pris dans le souffle d'air chaud d'un haut fourneau. Et ce n'était pas seulement la brume rouge qui était consumée. Entre cette surface vorace et le blindage du *Boise*, il n'y avait plus rien, ni débris, ni atmosphère, ni vapeur, pas même le moindre atome d'un corps solide. Pour la première fois de l'histoire terrestre, le vide absolu venait d'être atteint !

Luttant farouchement pour chaque pouce de terrain cédé, le brouillard névian battit en retraite devant la sphère violette. Il recula pour s'évanouir totalement lorsque la marée ainsi colorée eut recouvert le vaisseau ennemi. Mais le poisson volant, lui, ne disparut pas. Ses triples écrans s'embrasèrent dans un merveilleux et féérique chatolement et il pénétra intact dans cette sphère de vide qui s'effondra immédiatement sur elle-même. Celle-ci prit alors la forme d'un ellipsoïde très allongé où l'on voyait à chacun des deux foyers, un astronef combattant farouchement.

C'est dans ce volume de vide qu'eut lieu un duel spectaculaire à coups de superarmes. Des rayons, des faisceaux, des jets titaniques d'énergie s'écrasaient en crépitant sur les deux hyper-écrans également résistants. À de multiples reprises, chaque antagoniste utilisa toute la gamme du spectre des rayonnements subéthériques pour s'apercevoir chaque fois que toutes ses attaques étaient bloquées. La terrible lutte se poursuivit pendant plusieurs minutes puis :

« Cooper, Adlington, Spencer, Dutton ! », appela Rodebush par l'interphone. « Parés ? Nous ne parviendrons à rien sur la bande subéthérique. Nous allons sortir le grand jeu. Dès que

j'abaisserai l'écran violet, balancez-leur tout l'arsenal conventionnel. Allez-y ! »

À ce mot, la muraille violette disparut et avec un fracas cataclysmique l'atmosphère se rua dans le vide. C'est dans cette tornade qu'entrèrent en action les armes matérielles les plus redoutables des forces triplanétaires : des torpilles non ferreuses téléguidées, dotées d'hyper-écrans et équipées des moyens de destruction les plus efficaces connus de l'homme. Cooper lança ses containers de gaz pénétrant ; Adlington, ses bombes atomiques au fer allotropique ; Spencer, ses projectiles perforants indestructibles et Dutton, ses fragiles containers de quintessence de corrosion, remplis d'un liquide gluant et collant si mordant que seul un contenant de matière rare permettait de l'emmagasiner. Dix, vingt, cinquante, cent... furent lancés aussi vite que le permettait le rythme des ballistes automatiques, et les Névians trouvèrent là des adversaires non négligeables. À équivalence de taille, les écrans amphibiens étaient tout aussi efficaces que ceux du *Boise*. Les rayons destructifs névians s'écrasaient, impuissants, contre le bouclier énergétique du super-vaisseau tandis que les écrans complexes des amphibiens, neutralisés à chaque impact de torpille, étaient incapables d'en bloquer ou d'en dévier la course. Chaque projectile devait donc être intercepté et détruit individuellement par des faisceaux d'énergie d'une inconcevable puissance. Et, tandis que l'un était annihilé, des douzaines d'autres se lançaient à l'assaut. C'est à ce moment, alors que l'envahisseur, aux prises avec ces minuscules mais implacables adversaires, s'efforçait de les esquiver par diverses manœuvres acrobatiques, que Rodebush ouvrit le feu avec son arme la plus redoutable. Les macro-rayons ! De prodigieux jets de flammes d'un bleu vert qui perçaient couche après couche les écrans névians ! Des dards venimeux si rapides et si puissants qu'ils s'attaquaient déjà au blindage même du vaisseau ennemi avant que les Amphibiens ne se soient rendu compte que leurs écrans défensifs venaient d'être perforés. Et les écrans de secours se révélèrent également inefficaces. Plusieurs furent branchés à la hâte qui passèrent par toutes les couleurs du spectre avant de virer au noir et de céder.

Surclassé dans tous les domaines, le Névian, se dérochant désespérément, tenta de prendre la fuite, mais fut brutalement contraint de s'arrêter lorsque Cleveland le saisit dans un rayon tracteur. Mais les Telluriens devaient apprendre que les Névians conservaient en réserve un ultime moyen de retraite. Le rayon tracteur se rompit, coupé net par une grésillante lame de forces. Et le croiseur fusiforme disparut de la vue de Cleveland, tout comme le *Boise* avait disparu des écrans du centre radio de la Colline, lors de son lancement. Cependant, bien que les écrans de la salle de pilotage n'aient pu suivre le Névian, celui-ci toutefois n'échappa point aux détecteurs de Randolph ni aux spécialistes radar du *Boise*...

Instruit par l'expérience et vexé d'avoir une fois déjà perdu le contact avec un super-vaisseau, le centre radio était maintenant prêt à parer à toutes les éventualités. C'est pourquoi, tandis que fuyait le Névian, le faisceau sondeur de Randolph le suivait à la trace, grâce à une douzaine d'amplificateurs de grande puissance, eux-mêmes alimentés par l'énergie résultant de la désintégration du fer. C'est de la sorte que les Terriens, avides de vengeance, purent immédiatement se lancer à la poursuite du Névian dont ils connaissaient l'exacte trajectoire de fuite. Passé en vol aninertiel, s'arrêtant brièvement de temps à autre afin d'habituer l'équipage à supporter ce nouveau type de mal de l'espace, le super-vaisseau triplanétaire, donnant la chasse à l'envahisseur, fonçait à des allures insensées à travers le vide.

« Ça s'est révélé plus facile que je ne m'y attendais », grogna Cleveland, les yeux fixés sur son écran.

« Je pensais, moi aussi, qu'ils seraient nettement plus coriaces », reconnut Rodebush. « Mais je pense que Costigan a réussi à nous transmettre l'essentiel des données concernant leur armement. Si tel est bien le cas, avec notre arsenal et une bonne partie du leur, nous devrions être en mesure d'en venir à bout. Les renseignements transmis par Conway semblent indiquer qu'ils ne savent neutraliser que partiellement l'inertie. Dans le cas contraire, si leurs neutralisateurs fonctionnent à 100 pour cent, nous ne les rattraperons jamais. Ah ! les voilà sur l'écran !

— Et cette fois, ou je les stoppe, ou j'y laisse tous mes générateurs ! » déclara Cleveland d'un ton décidé. « Tout le monde a-t-il maintenant repris ses esprits ? Parfait ! Feu à volonté ! »

Vétérans endurcis de l'espace comme ils l'étaient tous, les officiers terriens avaient surmonté l'horrible nausée du vol aninertiel tout comme l'avaient précédemment fait Rodebush et Cleveland. De nouveau, les voraces macro-rayons verts s'acharnèrent sur le croiseur fugitif. De nouveau, les membrures des deux astronefs gémirent sinistrement lorsque Cleveland brancha son rayon tracteur. De nouveau, les torpilles téléguidées foncèrent avec leurs charges de mort et de destruction. De nouveau, la lame de forces névianne s'attaqua au rayon tracteur du *Boise*. Mais, cette fois, celui-ci ne céda pas. Étincelante, piquetée d'étincelles crépitantes, la lame de forces mordit profondément dans le faisceau énergétique têtue. Les décharges électriques se multiplièrent, devenant plus longues, plus brillantes et plus violentes, pendant que la lame de forces s'épaississait. Mais, parallèlement à ce renforcement, le rayon tracteur s'élargissait, s'intensifiait et devenait de plus en plus difficile à sectionner. Ce jaillissement pyrotechnique se fit de plus en plus aveuglant. Puis, tout à coup, le faisceau tracteur s'évanouit. Au même instant, un jet de flammes sortit des flancs du *Boise* et l'énorme sphère fut secouée et craqua sous l'impact d'une terrible explosion.

« Randolph ! Je ne les vois plus ! Attaquent-ils toujours ou s'enfuient-ils ? » demanda Rodebush, qui fut le premier à réaliser ce qui s'était passé.

« Ils s'éloignent à toute allure !

— C'est sans doute préférable ! mais de toute façon gardez le contact avec eux. Adlington !

— Présent !

— Parfait ! J'ai craint que vous n'y soyez passé. C'était l'une de vos bombes, n'est-ce pas ?

— Oui, et parfaitement larguée, sous la protection de nos écrans, je ne comprends pas comment elle a pu exploser, à moins que quelque chose de solide et d'incandescent ne l'ait touchée à sa sortie du tube de lancement. C'est à peu près le

temps qu'il aurait fallu pour qu'elle explose dans ces conditions. Heureusement que cela ne s'est pas produit plus tôt, car personne ici n'y aurait survécu. Déjà, le secteur 6 est pratiquement hors d'usage mais les cloisons étanches ont bien circonscrit les dommages. Qu'est-il advenu par ailleurs ?

— Nous ne le savons pas exactement. Les deux générateurs alimentant le rayon tracteur ont grillé. J'ai d'abord cru que c'était tout, mais nos neutralisateurs aussi sont morts et je ne sais quoi d'autre... Lorsque les générateurs ont grillé, le court-circuit qui s'en est suivi a certainement fondu les neutralisateurs. Ça a dû faire du propre ! La coque elle-même doit être perforée au niveau du tube n° 6. Cleveland et moi descendons pour nous rendre compte des dégâts. »

Enfilant des scaphandres, les savants descendirent jusqu'au compartiment endommagé en passant par le sas de secours. Ils furent effrayés par le spectacle qui les attendait. Les parois externes et internes de la coque blindée avaient été désintégrées par la terrible force de l'explosion. Des panneaux pendaient en tous sens, déchiquetés, pliés ou brisés. Le grand tube lance-torpilles, avec tous ses mécanismes de lancement, avait été violemment projeté en arrière et gisait, épouvantablement aplati, contre les cloisons intérieures. Il ne restait pratiquement rien d'intact dans tout le compartiment.

« Pas grand-chose à y faire ! » conclut finalement Rodebush. « Allons voir comment se portent les générateurs ! »

Cette salle, bien que n'ayant pas été affectée par l'explosion extérieure, avait été mise sens dessus dessous tout aussi effectivement. Il y faisait encore terriblement chaud, l'air empestait l'huile et l'isolant brûlés, ainsi que le métal surchauffé. Le plancher était à demi couvert par une masse semi-fondue, vestiges de ce qui un jour avait constitué des machines d'importance essentielle. Car avec le court-circuitage des générateurs, l'énergie en provenance de la désintégration du fer allotropique n'avait pu trouver son emploi et s'était accumulée jusqu'à se frayer un chemin à travers le blindage de la pile. C'est alors qu'un irrésistible flot d'électricité avait tout balayé sur son passage avant de se mettre à la terre.

« Hum... m... m... ! Il aurait dû exister un coupe-circuit automatique, c'est un détail que nous avons négligé », murmura d'un ton pensif Rodebush. « Ici, les électriciens doivent pouvoir remettre en état une partie du matériel. Mais ce trou dans la coque, c'est une tout autre histoire !

— Je suis bien d'accord avec vous », ajouta le chef ingénieur, un individu grisonnant. « Nous avons perdu toute la résistance mécanique liée à notre structure sphérique. Essayer maintenant d'utiliser un faisceau tracteur, ce serait retourner le navire comme un gant. En ce qui me concerne, je suis d'avis de regagner la plus proche base triplanétaire.

— Réfléchissez un peu, chef », conseilla Cleveland à l'ingénieur, « aucun de nous ne vivrait assez vieux pour la rejoindre. Nous ne pouvons passer en vol libre avant que de sérieuses réparations aient été effectuées et si celles-ci sont impossibles, ça risque d'être plutôt fâcheux pour nous.

— Je ne vois pas très bien sur quoi nous pourrions bloquer nos vérins... » L'ingénieur se tut quelques instants, puis reprit : « Si vous ne pouvez m'accorder Mars ou Tellus, peut-on au moins essayer une autre planète ? Je ne me soucie ni de l'atmosphère ni de quoi que ce soit, seule la masse m'intéresse. Je peux consolider le *Boise* en trois ou quatre jours, à condition que l'on atterrisse en un lieu suffisamment résistant pour supporter nos vérins et nos presses hydrauliques, mais si nous devons installer dans l'espace un échafaudage autour du vaisseau lui-même, cela nous fera perdre un temps considérable, des mois sans doute. Avez-vous une planète en vue, car je n'en ai pas à vous proposer ?

— À la réflexion, peut-être que oui », fut la surprenante réponse de Rodebush. « Deux secondes avant le dernier engagement, nous foncions vers un soleil doté au moins de deux planètes. Je m'apprêtais justement à les éviter lorsque nous avons stoppé les neutralisateurs. Aussi ne devraient-elles pas être trop éloignées. Ah ! voici justement l'étoile dont je vous parlais. Elle est plutôt petite et pâle, mais en termes astronomiques, relativement proche. Nous allons regagner le poste de pilotage et étudier ces mondes d'un peu plus près. »

L'étrange soleil était, en fait, le père de trois enfants visibles et volumineux. L'observation montra que le vaisseau endommagé devrait pouvoir atteindre le plus proche en cinq jours environ. On réalluma les réacteurs, et chaque savant, électricien ou mécanicien, se plongea dans l'indispensable reconstruction des générateurs endommagés, de façon qu'ils puissent encaisser sans histoire tout ce que les convertisseurs pouvaient éventuellement débiter. Pendant deux jours, le *Boise* poursuivit sa route. Puis, pour freiner sa vitesse, on inversa le flux des réacteurs et il atterrit finalement sur le sol rocheux et peu accueillant de ce monde étrange. C'était une planète un peu plus importante que la Terre et d'une gravité légèrement supérieure. Malgré un climat terriblement froid, même durant les courtes périodes de jour, il existait une végétation luxuriante mais bizarre. Son atmosphère bien qu'atoxique et suffisamment riche en oxygène était si chargée de vapeurs incroyablement fétides qu'on pouvait à peine la respirer. Ne prêtant aucune attention au paysage ou à la température, et sans attendre une analyse chimique de l'air, des mécaniciens en scaphandre se mirent à l'ouvrage. En seulement un peu plus de temps que ne l'avait estimé le chef ingénieur, la coque et toute la structure interne du *Boise* avaient retrouvé leur solidité initiale.

« Travail terminé, commandant ! » annonça finalement l'ingénieur en chef, « vous pouvez l'essayer en effectuant une révolution autour de ce monde avant de reprendre franchement l'espace. »

Sous la poussée furieuse de ses réacteurs, le vaisseau bondit dans les airs et, à de multiples reprises, tandis que Rodebush lançait à toute allure l'énorme masse du *Boise* pour la bloquer ensuite, tant par des rayons tracteurs que répulseurs, les ingénieurs recherchèrent en vain le moindre défaut d'étanchéité de la coque. La curieuse planète à demi contournée et les tests les plus sévères passés sans encombre, Rodebush tendit la main vers les commandes de mise en route des neutralisateurs... tendit la main et s'arrêta, stupéfait, car un voyant lumineux d'un rouge pourpre venait de s'allumer sur son tableau de bord et une sonnerie résonnait avec insistance.

« Par le diable ! » Rodebush brancha un faisceau sondeur sur le secteur indiqué par l'écran du détecteur, et sursauta.

Il restait immobile, la bouche ouverte, les yeux ronds, puis il se mit soudain à hurler :

« Roger est ici, en train de rebâtir son planétoïde ! Tout le monde à son poste de combat ! »

Chapitre XI

Roger continue

Comme on l'avait laissé entendre, Roger le Gris n'avait pas péri dans les flots d'énergie névianne qui avaient détruit son planétoïde. Tandis que les terribles coulées de forces émanant du brouillard écarlate entouraient sa forteresse et s'infiltraient dans son réseau d'écrans défensifs, Roger restait assis, immobile et impassible, derrière son bureau, ses yeux gris et durs passant méthodiquement en revue ses détecteurs et ses enregistreurs.

Lorsque la tenace enveloppe destructrice passa du rouge foncé vers des longueurs d'ondes de plus en plus courtes, il dit cependant :

« Baxter, Hartkopf, Chatelier, Anandrusung, Penrose, Nishimura, Mirsky... » Il parcourut ainsi toute une liste de noms. « Venez immédiatement au rapport. »

« Le planétoïde est perdu ! » annonça-t-il au groupe de savants sélectionnés qu'il avait rassemblés « et nous devons l'abandonner dans quinze minutes exactement, ce qui représente le temps nécessaire aux robots pour transporter nos instruments et nos machines les plus essentiels dans la première section. Préparez chacun une valise des objets qui vous sont le plus chers, et soyez de retour ici dans moins de treize minutes. Pas un mot de tout ceci à quiconque. » Ils sortirent calmement et tandis qu'ils parcouraient le grand hall, Baxter, peut-être un peu moins endurci que ses complices, eut le courage de dire un mot en faveur de ceux qu'ils se préparaient à abandonner.

« Pour moi, ça me semble un peu salaud de filer de la sorte et de laisser les autres se débrouiller. Cependant, je suppose...

— Tu supposes bien. » L'impénétrable et implacable Nishimura intervint pendant une pause de Baxter. « Une petite partie du planétoïde est peut-être susceptible d'échapper à la

destruction, ce qui, pour moi du moins, est une nouvelle aussi inattendue qu'agréable... Cette section de l'astéroïde ne peut tout transporter, nos hommes et notre machinerie... c'est pourquoi seulement les plus importants d'entre nous seront sauvés. Qu'auriez-vous donc voulu ? Pour les autres, c'est simplement ce que l'on a coutume d'appeler « le sort des armes ». N'est-il pas vrai ?

— Mais la ravissante... », commença Chatelier, l'éternel Don Juan.

« Tais-toi, malheureux ! » coupa Hartkopf. « Si un seul mot de ce genre arrive aux oreilles de Roger, il te laisse ici, avec le restant de l'équipage. L'Univers est rempli de ce genre de *delicatessen*, pour être cueillies pendant les périodes de repos. Mais dans les moments cruciaux, il nous faut les oublier. Et l'instant présent est, en vérité, le temps du *schrecklichkeit*.

Le groupe se dispersa, chaque homme se dirigeant vers ses quartiers pour se retrouver dans la première section, une minute environ avant l'heure H. Le bureau de Roger était maintenant si encombré de machines et d'approvisionnements qu'il ne restait que fort peu de place pour les savants. Le monstre gris, insondable, était toujours assis derrière ses cadrans.

« Mais à quoi cela va-t-il servir, Roger ? » demanda le physicien russe. « Ces rayonnements appartiennent à quelque spectre inconnu et sont d'une fréquence beaucoup plus haute que tout ce qui était employé jusqu'alors. Nos écrans n'auraient pas dû les stopper une seule seconde. C'est pour moi un mystère qu'ils aient tenu si longtemps, et je ne vois pas très bien pourquoi cette section en particulier aurait la possibilité de quitter le planétoïde sans être détruite.

— Tu ignores beaucoup de choses, Mirsky », fut la calme et froide réponse. « Nos écrans dont tu penses être le père bénéficient de nombreuses améliorations que j'y ai personnellement apportées. Ils résisteraient éternellement, si je disposais de la puissance nécessaire pour les alimenter. Les écrans de cette section, beaucoup plus petits, pourront tenir aussi longtemps qu'il le faudra.

— De la puissance ! » s'exclama le Russe abasourdi, « pourquoi ? Nous disposons d'une puissance presque infinie, pratiquement illimitée et suffisante pour toute une vie de prodigalité ! »

Mais Roger ne répondit pas, car le temps du départ était venu. Il abaissa un petit levier, et un mécanisme dans la salle des générateurs actionna les énormes commutateurs déclenchant contre les Névians le prodigieux faisceau de forces qui ébranla si fort l'assurance de Nerado l'amphibien, et dans lequel on déversa sans compter toute la production d'énergie du planétoïde, sans se soucier, tant des risques de court-circuits que de ceux d'un épuisement des ressources... Puis, alors que l'attention des Névians était presque entièrement concentrée sur leur tentative de neutralisation de ce dernier assaut désespéré, le mur de métal de l'astéroïde s'ouvrit et la première section jaillit dans l'espace. Bien que poussés au maximum, les écrans de Roger s'embrasèrent lorsqu'il traversa le champ émollient passagèrement affaibli des Névians. Mais, dans leur préoccupation, les amphibiens ne remarquèrent pas cette perturbation supplémentaire et le fragment du planétoïde poursuivit son chemin sans être repéré ni détecté. Bien plus loin dans l'espace, Roger leva les yeux de ses instruments et reprit sa conversation comme si elle n'avait jamais été interrompue.

« Tout est relatif, Mirsky et vous avez gravement mésusé du terme « illimitée ». Notre puissance était, et est toujours, incontestablement limitée. Il est vrai, certes, qu'elle semblait très suffisante pour nos besoins et qu'elle était de très loin supérieure à celle qu'utilisent les habitants de tous les systèmes solaires de ma connaissance. Mais les êtres derrière cet écran rouge, quels qu'ils soient, ont des sources d'énergie aussi supérieures aux nôtres que le sont ces dernières par rapport à celles dont disposent les Solariens...

— Qu'en savez-vous ?
— Cette énergie, quelle est-elle ?
— Nous disposons donc des enregistrements et des analyses de ces champs ? »

Questions et exclamations fusaient simultanément.

« Leur puissance provient de l'énergie intra-atomique du fer. Il s'agit d'une désintégration complète et non partielle de ce métal, comme celle qui résulte de la fission nucléaire d'isotopes aussi instables que ceux du thorium, de l'uranium, du plutonium, etc. C'est pourquoi beaucoup reste à faire avant que je puisse poursuivre mes plans. Je dois disposer de l'engin le plus puissant de tout l'univers macroscopique. »

Roger se plongea dans ses pensées pendant plusieurs minutes et aucun de ses acolytes n'osa interrompre sa méditation. Gharlane d'Eddore n'avait pas à s'étonner des raisons pour lesquelles un aussi incroyable progrès technique avait pu se développer à son insu. Après coup, il le savait. Tous ses projets avaient été et étaient toujours contrecarrés par un esprit puissant, un esprit que, le moment venu, il n'hésiterait pas à affronter...

« Je sais maintenant ce que je dois faire », reprit-il. « À la lumière de ce que j'ai appris, les pertes de temps, de vie, de biens, et même la destruction du planétoïde n'ont absolument aucune importance.

— Mais que pouvez-vous entreprendre pour remédier à la présente situation ? » grommela le Russe.

« Bien des choses. À partir des relevés des enregistreurs, nous pouvons déterminer la nature de leurs champs de forces, et, en partant de là, ce ne sera plus rien de parvenir à percer leurs méthodes de libération de l'énergie. Nous construirons des robots. Ceux-ci fabriqueront d'autres robots qui, à leur tour, mettront en chantier un nouveau planétoïde. Mais cette fois, celui-ci disposera du maximum théorique de puissance et sera, de la sorte, adapté à nos besoins.

— Et où l'édifierez-vous donc ? Nous sommes repérés. Notre invisibilité est maintenant sans objet. Le Service Triplanétaire nous découvrira, même si nous nous plaçons sur une orbite au-delà de Pluton !

— Nous avons déjà laissé loin derrière nous notre système solaire. Nous nous dirigeons vers un autre système, suffisamment éloigné, pour que les agents triplanétaires ne puissent jamais nous y découvrir, système que nous pourrions cependant atteindre dans un laps de temps raisonnable, étant

donné l'énergie dont nous disposons. Il nous faudra quelque cinq jours pour ce voyage et nous sommes plutôt à l'étroit. C'est pourquoi, je vous demande de trouver de la place là où vous le pourrez, et de tromper l'ennui des heures à venir en travaillant, dans vos branches respectives, sur les problèmes en cours les plus pressants. »

Le monstre gris redevint silencieux, perdu dans ses pensées, et les savants sortirent pour exécuter ses ordres.

Baxter, le chimiste britannique, suivit Penrose, l'ingénieur et inventeur américain, personnage taciturne au visage émacié, tandis que ce dernier se dirigeait vers l'autre extrémité de leur vaisseau de fortune.

« Dis-moi, Penrose, j'aurais aimé te poser une question ou deux, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Vas-y. D'habitude, il est fort peu recommandé d'avoir la langue trop longue autour de lui. Mais je ne pense pas qu'il puisse maintenant nous entendre. Tous ses systèmes de surveillance doivent être hors d'usage. Tu voudrais que je te raconte ce que je sais à propos de Roger ?

— Exactement. Tu es avec lui depuis beaucoup plus longtemps que moi. Par certains côtés, il me donne l'impression d'être à peine humain, tu vois ce que je veux dire. C'est peut-être ridicule, bien sûr, cependant depuis peu, je me suis demandé s'il était réellement un homme. Il en sait trop sur trop de choses et semble être parfaitement documenté sur de lointains systèmes solaires dont la visite exigerait plusieurs existences. Puis, il a également laissé échapper des remarques qui tendraient à faire penser qu'il fut le témoin d'événements s'étant déroulés bien avant que le premier hominidé fût né. Pour finir, il paraît, disons, curieux, et ne réagit pas normalement. Je me suis posé de nombreuses questions sans pouvoir y apporter de réponses. Et comme tu l'as justement dit, une discussion telle que celle-ci n'était pas envisageable à bord du planétoïde.

— Tu n'as pas à t'en faire quant à être réglé de ce qu'il t'a promis. C'est un premier point. Si nous survivons, et comme tu le sais, cela fait partie de l'accord que nous avons passé, nous obtiendrons les avantages pour lesquels nous nous sommes vendus. Tu deviendras un noble et puissant seigneur. J'ai déjà

touché des millions et j'en toucherai bien d'autres encore. Chatelier, de son côté, a eu et aura ses femmes, Anandrusung et Nishimura satisferont les vengeances dont ils sont depuis si longtemps assoiffés, Hartkopf obtiendra le pouvoir dont il rêve, etc. » Il jaugea l'autre du regard, puis poursuivit :

« Je pourrais aussi bien tout te raconter, puisque je n'aurai sans doute jamais de meilleure occasion de le faire et qu'ainsi tu en sauras autant que le restant d'entre nous. Nous sommes tous embarqués sur la même galère, et gens du même bord. Il court bien des bruits, vrais ou faux, mais il est un fait stupéfiant dont je suis personnellement certain. Le voici mon arrière-arrière-grand-père avait laissé quelques notes qui, compte tenu de certaines choses que j'ai pu moi-même remarquer sur le planétoïde, prouvent indéniablement que Roger était à Harvard en même temps que lui. Roger, alors, était déjà un adulte et mon ancêtre Penrose observa qu'il portait une marque distinctive comme celle-ci. » Et l'Américain dessina un symbole cabalistique.

« Quoi ? » s'exclama Baxter. « Alors c'est un Adepte du Pôle Nord de Jupiter.

— Oui, c'était avant la première guerre jovienne et c'est à ces sorciers ou plutôt, en fait, à ces savants de première force que l'on attribue la poursuite du conflit...

— Mais dis-moi Penrose, c'est quand même un peu gros. Lorsque ces types furent exterminés, on eut la preuve qu'il s'agissait d'une vaste supercherie...

— S'ils furent effectivement liquidés », l'interrompt Penrose, « une bonne partie de leurs prétentions était peut-être de la fumisterie mais, pour l'essentiel, tel n'était pas le cas. Je ne te demande pas de tout croire aveuglément, si ce n'est ce fait dont je suis sûr. Écoute la suite de mon récit. Il est certain que ces Adeptes possédaient des connaissances et réussissaient en des domaines qui demandent encore à être explorés. Maintenant, voici ce que dit la rumeur publique, et là, rien n'est garanti : Roger est supposé être né de parents terrestres. La légende veut que son père ait été un pirate humain et sa mère une aventurière grecque. Lorsque les pirates furent chassés de la Lune, ils se réfugièrent sur Ganymède, et plusieurs d'entre

eux furent alors capturés par les Joviens. Il semble que Roger soit né un jour sacré pour les Adeptes. Aussi, l'adoptèrent-ils. Il franchit tous les échelons de la hiérarchie de leur société interdite, comme le font tous les Adeptes, usant de coups bas et de meurtres, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'échelon suprême et avec celui-ci l'accès au soixante-dix-septième mystère...

— Le secret de l'éternelle jeunesse ! » dit Baxter, le souffle coupé, et quelque peu effrayé malgré lui.

« Exactement. Et il demeura grand prêtre en dépit des efforts de tous ses subordonnés pour le tuer, du moins jusqu'au tournant de la première guerre jovienne. Il s'enfuit alors à bord d'un astronef et, depuis ce jour, il a travaillé et continue à travailler dur sur quelque grandiose plan de son cru au sujet duquel personne n'a jamais eu le moindre éclaircissement. Voilà l'histoire. Vraie ou fausse, elle explique bien des mystères qu'aucune autre théorie n'élucide. Et maintenant, je crois que tu ferais mieux de filer de ton côté. On s'en est déjà bien trop dit pour aujourd'hui. »

Baxter regagna sa propre cabine, et chaque homme de l'insensible équipage de Roger le Gris s'attela méthodiquement à sa tâche. Comme il leur avait été annoncé, au bout de cinq jours, une planète tournait au-dessous d'eux, et leur vaisseau, traversant une atmosphère putride, plongea vers une plaine rocheuse et sinistre. Puis pendant plusieurs heures, ils survolèrent la surface de ce monde étrange tandis que les analyseurs de Roger recherchaient l'emplacement le mieux situé pour arracher à cette planète les matériaux nécessaires à son programme de construction.

C'était un monde froid, pâle et blême, fort éloigné de son soleil. On y rencontrait de monstrueuses formes végétales dont chaque branche et chaque racine se contorsionnaient et se battaient avec un horrible et grotesque semblant d'individualité. De temps à autre, un fragment, luttant toujours, se séparait de la plante mère et s'élançait pour vivre sa vie. Alors, il se jetait sur son plus proche voisin pour dévorer ou être dévoré par une créature tout aussi effrayante que lui. Toute cette flore était uniformément d'un jaune maladif et blafard. Par son aspect, elle rappelait soit des fougères géantes, soit des cactus, soit des

cousins éloignés de nos arbres. Mais, chez les humains, tout cela suscitait une instinctive aversion, et ce qui les entourait répugnait profondément à leurs sens de Solariens. Et les formes de vie animale n'étaient pas moins hideuses. Elles rampaient ou rôdaient furtivement au travers de cette fantastique pseudo-végétation. Ayant l'apparence de serpents, de lézards ou de chauves-souris, ces créatures se tordaient ou volaient, chacune recouverte d'une peau jaune suintante et toutes motivées par deux impulsions communes : d'abord tuer, puis insatiablement dévorer n'importe quelle proie. C'est sur ce globe puant que Roger posa son vaisseau, parfaitement insensible à l'effroyable déploiement de férocité et d'horreur.

« Il devrait pourtant exister une race intelligente », s'étonna-t-il, et il balaya la surface de la planète de son faisceau sondeur. « Ah ! voici une cité, si l'on peut dire ! » remarqua quelques minutes plus tard le hors-la-loi contemplant les murs d'enceinte métalliques d'une agglomération aux bâtiments coniques. À l'intérieur comme à l'extérieur de ces bâtisses, se pressaient des masses protoplasmiques informes. Roger s'empara de l'un des habitants qu'il entraîna dans son vaisseau au moyen d'un rayon tracteur. Maintenu immobile par le rayon, la créature gisait sur le sol, étrangement extensible malgré sa consistance proche de celle du cuir, et ressemblant à une amibe au cytoplasme bardé de métal. Cet être ne possédait apparemment ni yeux, ni oreilles, ni membres, ni organes nettement structurés. Toutefois, il irradiait une aura maléfique, un effluve mental fait de rage et de haine.

« C'est apparemment l'intelligence dominante de cette planète », commenta Roger ; « de telles créatures nous sont parfaitement inutiles. Nous gagnerons du temps en employant des machines. Elles demanderont moitié moins d'efforts à diriger que n'en exigeraient ces êtres pour leur soumission et leur endoctrinement. Cependant, il n'est pas question de permettre à l'un d'eux d'emporter avec lui ce qu'il a pu apprendre sur notre compte. » Tandis qu'il parlait, l'Adepté lança en l'air le curieux autochtone et le détruisit froidement à l'aide de ses rayons.

« Cet être me rappelle un homme que j'ai bien connu, là-bas, à Penobscot. » Penrose était aussi paisiblement impitoyable que son implacable maître. « C'était l'homme au caractère le plus égal de toute la ville. Il était constamment fou de rage ! »

Roger finit par trouver un emplacement qui satisfasse ses besoins en matériaux bruts et effectua un atterrissage sur ce sol inamical. Des rayons désintégrateurs entourèrent le vaisseau d'un cercle de destruction et, dans cette zone défrichée, se débarquèrent les robots. Des robots n'exigeant ni repos ni nourriture, mais simplement des lubrifiants et de l'énergie, des robots insensibles à la fois au terrible froid ambiant et à l'atmosphère irrespirable.

Cependant les hors-la-loi ne devaient pas facilement prendre pied sur ce monde hostile. Ils eurent à lutter pour conserver le terrain conquis. À travers l'étrange végétation, à la lisière du cercle dénudé, jaillit une horde d'hommes hérissés de métal – si l'on pouvait les désigner ainsi – qui se ruèrent féroce­ment sur la rangée de robots. Abattus par centaines, ils poursuivirent leur attaque, prêts à sacrifier autant de vies qu'il le faudrait pour qu'un des leurs puisse une seule fois toucher un robot avec l'un de ses appendices métalliques. Chaque fois que cela se produisait, un éclair s'ensuivait, une épaisse fumée faite d'isolant grillé, de graisse et de métal fondu s'élevait et le robot devenait aussitôt incontrôlable. Alors, rappelant ses automates survivants, Roger établit un bouclier énergétique contre lequel les défenseurs de cette planète se déchaînèrent en vain. Jour après jour, de toutes leurs forces disponibles, ils renouvelèrent leurs assauts contre cette impénétrable barrière. Puis ils se retirèrent, momentanément stoppés, mais n'acceptant pas pour autant la défaite. Pendant ce temps, Roger et ses séides dirigeaient les travaux depuis ce qui était maintenant un vaisseau suffisamment spacieux et confortable. Ainsi se créa une cité industrielle, peuplée de machines métalliques insensées. Des mines étaient creusées, des hauts fourneaux fumaient, des fonderies crachaient leurs vapeurs sulfureuses dans l'atmosphère déjà insupportable. Puis des laminoirs et des machines-outils furent construits et dès que de nouvelles entreprises voyaient le jour, des robots supplémentaires étaient

prêts à les faire tourner. En un temps record, le gros œuvre fut mis en chantier, les poutrelles, les portes et les panneaux ne tardèrent pas à être disponibles.

Bientôt, légers et maniables, des mécanismes polydactyles commencèrent à fabriquer et à installer la prodigieuse quantité d'outillage de haute précision nécessitée par l'ampleur du projet.

Aussitôt qu'il fut certain de pouvoir se libérer suffisamment longtemps de ses tâches en cours, Roger-Gharlane en profita pour concentrer et mobiliser toute son énergie mentale. Puis, par sondage télépathique, très discrètement, il se mit à la recherche de celui qui, dans le passé, avait systématiquement contrecarré ses plans et les contrecarrerait toujours. Il le découvrit, synchronisa son esprit sur le sien, et au même instant lança contre lui la plus violente décharge mentale possible pour un Eddorien, décharge dont le choc avait déjà tué plus d'un membre de l'Ultime Cénacle d'Eddore et dont l'énergie – il en avait eu précédemment la confirmation – aurait détruit n'importe quel être vivant, à l'exception de Sa Suprématie le Très Haut d'Eddore.

Cependant, et bien qu'il n'en parût pas particulièrement surpris, cet assaut psychique fut vain. La riposte qui s'ensuivit instantanément revêtit une telle violence qu'elle demanda un effort désespéré à Gharlane pour la parer. Il y parvint, bien que de justesse, et émit une pensée à l'intention de son adversaire inconnu.

« Vous, qui que vous soyez, qui venez de découvrir que vous ne pouvez me tuer, de même qu'il m'est impossible de vous éliminer, croyez-vous toujours détenir le pouvoir qui m'empêchera de retrouver ce qu'on obligea mon ancêtre à oublier ?

— Vous disposez d'un point de départ. Vous interdire de fouiller vos souvenirs serait vain, nous nous y acharnerions en pure perte. Vous pouvez poursuivre vos recherches en paix. »

L'esprit de Gharlane retourna loin en arrière, des siècles... des millénaires... des cycles... des éons. La piste s'effaçait, devenant presque indiscernable, profondément enfouie sous des couches et des couches de connaissances, d'expériences et de

sensations entre-temps acquises, ensemble qu'aucun de ses ancêtres n'avait jamais tant soit peu perturbé. Mais chaque iota de science accumulée par ses aïeux lui était toujours accessible. Ce souvenir si vague, si profondément enseveli, si bien camouflé soit-il par cette force hostile, il pouvait maintenant le réactiver.

Ce qu'il fit, et dès l'instant où il aboutit, ce fut comme si Emphilistor l'Arisian s'adressait directement à lui, comme si la Fusion des Anciens d'Arisia essayait vainement désormais d'effacer de son propre esprit tout souvenir de l'existence de leur planète. Pour Gharlane, le fait qu'une race telle que les Arisians existât depuis si longtemps, était en soi fort grave. Mais que les Eddoriens, pendant tout ce temps, n'aient pas soupçonné que, jour après jour, ils étaient observés, espionnés, par des êtres dont ils ignoraient tout, cela lui parut bien pire encore.

En conclusion, les Arisians pendant toute cette période avaient eu le plus complet loisir de s'opposer impunément aux grandioses desseins d'Eddore et cela fit un moment flancher même l'inébranlable assurance de Gharlane.

C'était là un fait important. Des sujets aussi mineurs que la destruction des civilisations indésirables dont, d'ailleurs, la croissance extraordinairement rapide était maintenant expliquée, pouvaient attendre. Eddore devait réviser entièrement ses plans en ce qui concernait cette découverte à la fois ancienne et nouvelle. La fusion des esprits de l'Ultime Cénacle devrait en étudier chaque fait, ses implications et significations. Devait-il regagner immédiatement Eddore ou différer et entraîner avec lui le planétoïde et tout ce qu'il renfermait d'extrêmement précieux ? Rien ne pressait. Une attente de quelques mois supplémentaires ne représenterait qu'un retard insignifiant en regard des éons qui s'étaient déjà écoulés depuis qu'une action eût dû être entreprise. La reconstruction du planétoïde se poursuivit donc. Roger n'avait aucune raison de redouter le moindre danger dans un rayon de plusieurs centaines de millions de kilomètres. Néanmoins, depuis qu'il savait ne plus pouvoir compter uniquement sur ses propres facultés mentales pour se tenir informé de ce qui se déroulait autour de lui, il avait pris pour habitude de sonder de

temps à autre tout l'espace environnant, au moyen de détecteurs éthériques puissants. Aussi, un beau jour, tandis qu'il scrutait le ciel, ses durs yeux gris se firent encore plus durs.

« Mirsky ! Nishimura ! Penrose ! Venez ici », ordonna-t-il, et il leur montra sur son écran, une énorme sphère d'acier bardée de projecteurs.

« Y a-t-il le moindre doute dans vos esprits quant au système auquel ce navire appartient ? »

— Aucun, c'est un navire solarien », affirma le Russe, « et pour mieux préciser, triplanétaire. Bien que plus vaste que tous ceux que j'aie pu voir jusqu'ici, sa technique de construction est très reconnaissable. Ils ont réussi à nous repérer et essaient leurs armes avant de nous tomber dessus. Attaquons-nous ou fuyons-nous ? »

— S'il s'agit d'un engin triplanétaire, et c'est probablement le cas, nous attaquons. » Telle fut la brève réponse. « Cette section n° 1 a l'armement, la puissance et les équipements nécessaires pour détruire la Flotte Triplanétaire au grand complet. Emparons-nous de ce navire et nous ajouterons ses maigres ressources aux nôtres. De plus, il se pourrait qu'ils aient recueilli les trois individus qui m'ont échappé... On ne s'est jamais joué de moi très longtemps. Oui, nous nous saisissons de ce navire, et tôt ou tard de ces trois fugitifs. En dehors du fait que leur fuite est un acte qui exige une prompt réparation, je me moque éperdument de Bradley et de la fille. Costigan, cependant, entre dans une autre catégorie... Costigan m'a manipulé... »

Ses yeux, d'une dureté de diamant, brillèrent sinistrement sous un flot de pensées inimaginables pour un esprit sain et normal. « À vos postes ! » ordonna-t-il. « Les machines continueront à fonctionner grâce aux contrôles automatiques durant les courts instants que va nous demander la capture de cet importun.

— Un moment ! » Une voix étrangère jaillit des haut-parleurs. « Par ordre du Conseil Triplanétaire, considérez-vous immédiatement comme prisonniers ! Rendez-vous, et vous aurez droit à toutes les garanties de la justice. Si vous résistez, par contre, vous n'irez jamais jusqu'au tribunal. D'après ce que

nous avons appris de Roger, nous n'espérons pas qu'il se rende. Mais si, parmi vous, quelqu'un souhaite éviter une mort certaine, qu'il abandonne immédiatement ce vaisseau. Nous viendrons le recueillir plus tard...

— Quiconque désire quitter ce navire a l'entière permission de le faire », annonça Roger, qui dédaigna même de répondre au défi du *Boise*. Cependant, les déserteurs ne seront pas admis à l'intérieur du planétoïde après que nous en aurons fini avec ce vaisseau. Nous attaquons dans une minute.

— Ne ferait-on pas mieux de se rendre ? » interrogea Baxter qui se trouvait à ce moment-là dans la cabine de l'Américain et se demandait quelle était la décision la plus judicieuse à prendre. « Je filerais sans tarder si je pensais que ce vaisseau triplanétaire puisse gagner. Mais sincèrement, je ne le crois pas. Et toi ?

— Ce vaisseau ! Un seul appareil triplanétaire contre nous ! » Penrose éclata d'un rire rauque. « Agis comme tu l'entends. Je quitterais le bord dans la minute qui vient si nous avions la moindre chance de perdre, mais comme ce n'est pas le cas, je reste ici. Je sais trop bien où est mon intérêt. Ces flics bluffent, c'est tout. Ou plutôt, ce n'est pas exactement du bluff, car dans la mesure de leurs possibilités, ils iront jusqu'au bout. C'est stupide, mais c'est ainsi qu'ils se comportent. Même s'ils se savent battus d'avance, ils préféreront mourir plutôt que de s'enfuir. Ils font preuve d'une parfaite absence de sens pratique.

— Personne d'entre vous ne nous quitte ? Très bien. Chacun sait ce qu'il doit faire », rappela la voix neutre de Roger. La minute annoncée s'étant écoulée, le Gris abaissa un levier et le croiseur pirate s'élança silencieusement dans les airs.

Roger se dirigea vers le *Boise* immobile. Parvenu à portée, il mit en batterie une arme toute nouvelle pour lui, qu'il supposait irrésistible pour toute structure ferreuse : le rouge champ émollit des Névians. En effet, les enregistrements recueillis par Roger, lors des terribles minutes pendant lesquelles le planétoïde avait soutenu le plus fort de l'attaque surhumaine de Nerado ne lui avaient pas été inutiles, loin de là. Grâce à eux, Roger et ses savants avaient été capables, non seulement de reconstituer et de monter des générateurs analogues à ceux des

assaillants, mais encore de disposer du type d'écrans utilisés par les Amphibiens pour la neutralisation des rayonnements de cette catégorie. Doté d'un armement considérablement inférieur, le vaisseau plus petit de Roger avait défait le plus puissant des cuirassés triplanétaires. Aussi, qu'avait-il donc à craindre aux commandes d'un croiseur lourd comme celui où il se trouvait, engin pourvu d'une telle puissance de feu et de tels moteurs ? Il était d'ailleurs préférable pour sa tranquillité d'esprit qu'il n'ait jamais soupçonné que cette sphère, apparemment inoffensive, et pourtant si hardie à l'attaque, était en réalité le super-vaisseau semi-mythique sur lequel le Service Triplanétaire travaillait depuis si longtemps. Il ne savait pas non plus que l'arsenal inouï de son adversaire avait été renforcé grâce à ce maudit Costigan, avec toutes les idées valables puisées sur l'astéroïde ainsi qu'avec toutes les armes offensives et défensives de l'engin fusiforme névian.

Ignorant et méprisant, Roger lança son champ émollient et se retrouva instantanément en train de lutter pour sa vie même. Car, depuis Rodebush aux commandes du *Boise*, jusqu'au dernier matelot, tous ripostèrent, et salve après salve, tous les moyens matériels et vibratoires de destruction se succédèrent. Aucune pensée miséricordieuse à l'égard des hommes du vaisseau pirate ne pouvait même les effleurer. Chaque hors-la-loi s'était vu accorder une occasion de se rendre, et tous l'avaient refusée. Ce faisant, ils avaient, tout comme les gens du Service Triplanétaire, joué leur vie en misant sur la victoire. Car, avec les armes modernes, bien rares, en effet, sont les hommes qui survivent à une défaite de leur astronef.

Roger lança alors son opaque brouillard rouge, mais celui-ci n'atteignit même pas les écrans du *Boise*. Tout l'espace parut s'embraser d'une merveilleuse lueur violette, tandis que Rodebush neutralisait le voile écarlate, le repoussant à l'aide de sa zone de forces annihilantes. Mais cette dernière, par contre, n'avait aucun effet sur l'écran particulièrement efficace de Roger. Le vaisseau pirate restait là intact. Alimentés par la désintégration du fer, ultra-violets, infra-rouges, rayons caloriques, infra-sons, décharges à haute tension, vibrations à haute fréquence susceptibles de volatiliser instantanément les

métaux les plus résistants, tous les rayonnements mortels et toutes les vibrations destructrices connus furent déversés sur cet écran. Cependant celui-ci, soutenu par l'énergie intra-atomique du fer, ne céda point. Même la terrible puissance des macro-rayons s'y heurta en vain, réfléchi, renvoyée de tous côtés en gerbes chatoyantes d'énergie aveuglante. Cooper, Adlington, Spencer et Dutton utilisaient leurs bombes et leurs torpilles sans plus de résultat. De même, les plus furieuses décharges et les plus gros projectiles de Roger étaient impuissants contre les murailles énergétiques du super-vaisseau. L'Adepté, n'ayant aucun goût pour les batailles trop équilibrées, chercha alors le salut dans la fuite. Mais ce fut seulement pour être brutalement stoppé par un irrésistible rayon tracteur.

« Ce doit être cet écran polycyclique que Conway nous a signalé. » Cleveland fronça les sourcils, tandis qu'il réfléchissait. « J'ai déjà pas mal potassé la question et je crois avoir trouvé la clé du mystère, Fred. Il me faudrait simplement pouvoir disposer du projecteur n° 10 et de tout le débit des générateurs de la salle n° 10. Peux-tu, sans risques, te passer provisoirement d'une telle source d'énergie ?... Parfait. Blake, réglez sur 55 000... Très bien, n'y touchez plus. Maintenant, les gars écoutez-moi ! Je vais tenter une percée dans cet écran avec un faisceau énergétique creux, quasi solide, un peu comme un foret à diamant éviderait une pièce métallique. Il vous sera impossible d'utiliser de l'extérieur cette ouverture. Vous devrez donc balancer votre quincaillerie par l'orifice central du projecteur n° 10. Ne vous inquiétez pas, il n'y fera pas chaud puisque je n'utiliserai effectivement que l'anneau extérieur. Je ne sais combien de temps je serai en mesure de maintenir cette brèche ouverte. Donc, faites aussi vite que vous le pourrez. Prêts ? On y va ! »

Il appuya sur une rangée de boutons. Très au-dessous de lui, dans la salle n° 10, d'énormes commutateurs s'enclenchèrent. La gigantesque masse du vaisseau vibra sous la terrible réaction due à l'émission du nouveau type de rayonnements quasi solides. Ce faisceau, cylindre creux d'intolérable énergie, alimenté par les plus puissants

générateurs et transformateurs du super-cuirassé triplanétaire, jaillit comme un éclair et l'on entendit un fracas déchirant lorsqu'il heurta la muraille jusque-là impénétrable de Roger. Il s'y écrasa, il s'y agrippa, rongé, s'enfonçant, tandis que la surface de contact circulaire entre le cylindre creux et l'écran du pirate se mettait à irradier des torrents d'étincelles crépitantes semblables, sur le plan de la puissance et de l'intensité, à de véritables éclairs. La gigantesque vrille fut enfoncée de plus en plus profondément. L'écran polycyclique était percé et les flancs du croiseur mis à nu. Alors, concentrés sur un seul point, les faisceaux énergétiques triplanétaires se déchaînèrent en vain dans un redoublement de rage. Mais de même que ceux-ci ne parvenaient pas à maintenir percé l'écran de Roger, les pirates, de leur côté, ne pouvaient perforer la paroi du trépan de Cleveland. Leurs attaques s'y brisaient en une cascade étincelante d'éclairs avortés.

« Oh ! quel imbécile je suis ! » gémit Cleveland. « Pourquoi ? oh ! pourquoi, n'ai-je pas chargé quelqu'un de centrer un faisceau secondaire S 17 sur les anneaux intérieurs du projecteur n° 10 ? Veillez-y, voulez-vous Black, de façon qu'il soit disponible si Roger parvient à stopper tous nos projectiles ! »

Mais les pirates étaient incapables de bloquer la pluie d'obus qui leur tombait dessus aussi vite que l'on pouvait les leur expédier par l'intérieur du tube d'énergie. En fait, pendant quelques minutes, Roger le Gris, sachant qu'il subissait la première défaite de sa longue existence, ne leur prêta pas la moindre attention, non plus, d'ailleurs, qu'à la plupart de ses armes offensives inefficaces. Il lutta simplement pour se libérer de la puissante étreinte des rayons tracteurs du *Boise*. Manœuvre vaine. Il ne pouvait ni couper ni étirer les inexorables amarres immatérielles.

Alors, il consacra toute son énergie à tenter de refermer l'incroyable plaie désormais ouverte dans son écran. Toujours en vain ! Ses efforts les plus désespérés n'eurent pour résultat que d'augmenter les phénomènes d'ionisation au niveau de la couronne incandescente matérialisant le contact entre l'écran polycyclique et le cylindre du trépan. Et, par ce conduit, les

canonniers du *Boise* déversaient, sans interruption, un flot d'engins de destruction : bombes, projectiles perforants, obus à gaz toxiques, containers de fluides corrosifs... Les savants survivants du planétoïde, experts en armements et spécialistes en projecteurs de forces, détruisirent une grande partie des projectiles. Mais il n'était pas humainement possible de les intercepter tous. Et la brèche ne parvenait pas à être refermée en raison de l'irrésistible poussée du « chalumeau » de Cleveland. Malgré toute sa puissance, l'appareil de Roger, pris dans les faisceaux tracteurs triplanétaires, ne pouvait se déplacer suffisamment pour orienter ses projecteurs parallèlement à l'axe maintenant à découvert de cet étroit mais mortel tube d'énergie. Aussi, la fin survint-elle rapidement.

Une ogive, à base de fer allotropique, percuta le blindage et il s'ensuivit une explosion fantastique. Son flanc béant, impuissant, toutes ses défenses annihilées, et d'autres torpilles pénétrant dans sa coque éventrée pour en parachever la destruction avant même que l'on puisse les rappeler : ainsi périt le vaisseau de Roger.

Ces bombes atomiques volatiliserent littéralement le navire pirate et les containers de liquide corrosif terminèrent la tâche en s'attaquant aux fragments subsistants. Des gaz toxiques enveloppèrent les moindres recoins de l'épave et le croiseur commença à piquer vers le sol en une longue parabole. Le super-vaisseau accompagna dans sa chute la masse informe, et Rodebush en examina les débris à l'aide d'un faisceau sondeur.

« La résistance fut telle qu'il a été nécessaire d'employer les corrosifs. Navire et occupants ont été complètement désintégrés », dicta-t-il un peu plus tard dans le journal de bord « bien qu'il n'y ait évidemment aucun reste identifiable, il est certain que Roger et ses onze derniers hommes ont péri. Vu les circonstances et les conditions de cet engagement, aucun être n'a pu raisonnablement survivre. »

*

* *

Il est exact que la forme matérielle connue sous le nom de Roger avait été détruite. Les solides et les liquides de son corps avaient été réduits en leurs éléments constitutifs au niveau moléculaire ou atomique. Par contre, ce qui avait animé cette forme humaine était totalement invulnérable à toute force physique de quelque ordre qu'elle fût. C'est pourquoi ce qui avait fait de Roger ce qu'il était, la structure immatérielle qu'était Gharlane d'Eddore, était, en fait, de retour sur sa planète natale avant que Rodebush ait terminé l'examen de ce qui restait de l'astronef pirate.

L'Ultime Cénacle se réunit pour une durée qui aurait certes paru bien longue à un Terrien. Ces êtres monstrueux pris comme une seule entité étudièrent en détail chaque facette de la vérité qu'on venait de leur présenter. À la fin, ils connaissaient les Arisians aussi bien que ceux-ci les connaissaient. Le Très-Haut, alors, provoqua une Assemblée de tous les esprits d'Eddore.

« ... C'est pourquoi il est clair que ces Arisians, bien que possédant des esprits d'une considérable puissance latente, sont intrinsèquement pacifiques et de ce fait inefficients », conclut-il. « Ce qui ne veut pas dire faibles, entendez-moi bien, mais scrupuleux et irréalistes. C'est en prenant avantage de ces caractéristiques que nous triompherons finalement.

— Très Haut, si Votre Suprémie le daigne, il subsiste quelques points que certains d'entre nous n'ont pas été capables de saisir, particulièrement en ce qui concerne notre ligne politique future », demanda un Eddorien de la base.

« Bien que des plans de campagne n'aient pas encore été mis au point, nous ferons porter notre attaque sur divers fronts. Le côté purement militaire ne sera pas le plus important. L'action politique, au moyen d'éléments subversifs et de minorités agissantes, se révélera beaucoup plus efficace. Cependant, ce qui sera sans doute déterminant, tiendra à l'activité de groupes relativement réduits mais hautement organisés, dont le rôle sera de nier, de battre en brèche et de détruire tout ce que ces défenseurs décadents de la civilisation considèrent comme les fondements mêmes de leur société : amour, honneur, loyauté, pureté, altruisme, décence, etc.

— Ah ! l'amour... c'est extrêmement intéressant. Votre Suprématie, cette chose qu'ils nomment le sexe », ajouta Gharlane, « quelle fable ridicule et dénuée de sens ! Je l'ai soigneusement étudié, cependant ne suis pas encore suffisamment documenté sur ce sujet pour vous soumettre un rapport complet et concluant. Pourtant, je sais que nous pourrons et nous devons l'utiliser. Entre nos mains, en vérité, le vice deviendra une arme puissante : la drogue... le jeu... l'extorsion de fonds, l'amour du lucre... le chantage... la luxure... le kidnapping... le meurtre... ah...h...h... !

— Exactement. Ce sera là une tâche qui exigera le maximum de chaque Eddorien. Laissez-moi cependant vous prévenir : pratiquement, rien de tout cela ne devra être réalisé directement par l'un de nous. Il nous faudra toujours agir par personne interposée et selon une hiérarchie établie d'après les responsabilités assignées à chacun. Cela est indispensable si nous voulons contrôler efficacement les activités des milliards d'opérateurs que nous devons rapidement mettre au travail. Tandis que les échelons inférieurs compteront un nombre de membres importants, celui-ci diminuera progressivement pour ceux qui s'élèveront dans la hiérarchie. Parallèlement, les facultés de chacun sur le plan individuel et racial seront plus ou moins restreintes. La sphère d'activité de chaque directeur, qu'elle soit vaste ou limitée, sera clairement et nettement définie. Le rang, depuis les opérateurs agissant au niveau d'une population planétaire, jusqu'à la haute direction eddorienne, sera établi en fonction des capacités. Il y aura pleine délégation de pouvoirs, mais en contrepartie, chacun devra totalement assumer ses responsabilités. Ceux qui réussiront recevront avancement, et satisfaction de leurs désirs. Ceux qui échoueront mourront.

— Puisque le personnel des échelons de base sera de peu de valeur et facile à remplacer, il n'importera guère qu'il se trouve impliqué dans des revers affectant les échelons encore plus inférieurs dont il dirigera l'activité. L'échelon immédiatement au-dessous de nous autres, Eddoriens – et incidemment il m'apparaît que les Ploorans seraient nos meilleurs sous-ordres – ne devra, en aucun cas, laisser soupçonner son rôle

réel, tant à ses subalternes qu'aux partisans de la Civilisation. Ce point est vital, chacun ici doit réaliser que c'est seulement ainsi que nous pourrions assurer notre sécurité personnelle et il va de soi que nous devons exécuter impitoyablement tout contrevenant à cette règle. Ceux d'entre vous qui sont ingénieurs devront mettre au point des machines plus puissantes dont nous ferons usage contre Arisia. Les psychologues imagineront et veilleront à l'application de nouvelles méthodes et techniques utilisables contre les redoutables cerveaux d'Arisia et adaptables au contrôle d'entités plus faibles sur le plan mental. Chaque Eddorien, quelles que soient ses capacités et sa spécialité, se verra assigner la tâche qu'il est le plus apte à remplir. »

*

* *

Et sur Arisia également, bien que l'événement ne fût pas une surprise, une conférence générale se tint. Bien que certains parmi les jeunes Gardiens aient pu être heureux de voir éclater au grand jour, le conflit pour lequel ils s'étaient depuis si longtemps préparés, Arisia prise globalement, observait une attitude indifférente. Dans le grand Schéma du Tout Cosmique, cette affaire n'était qu'un incident infinitésimal. Prévue depuis longtemps, elle n'avait rien d'une surprise. Chaque Arisian agirait au mieux de ses possibilités, ce que sa nature même d'Arisian le contraignait à faire. Et le temps s'écoulerait.

« En somme, notre situation n'a pas réellement évolué », affirma, plutôt qu'il ne demanda, Eukonidor, après que les Anciens eurent de nouveau développé leur visualisation pour la soumettre à l'inspection et à la discussion publique. « Cette tuerie, à ce qu'il semble, doit continuer. Ces à-coups, ces chutes et ces renaissances de la Civilisation, ces tâtonnements aveugles, cette futilité, ces frustrations, ces crimes, ces désastres et ces bains de sang, pourquoi ? Il m'apparaît qu'il serait raisonnable et à la fois plus propre, plus simple, plus rapide et plus efficace, tout en entraînant infiniment moins de souffrances et de carnages, de participer d'une manière active et

directe au déroulement des choses, comme les Eddoriens l'ont fait et continueront à le faire.

— Plus propre, jeune, oui, et plus simple, plus facile aussi et moins sanglant. Pourtant, ce ne serait pas mieux, ni même avantageux, car nous n'aboutirions à rien. Les jeunes civilisations progressent uniquement en surmontant des épreuves. Chaque obstacle franchi, chaque pas en avant effectué, apporte son lot de souffrances et de récompenses. Nous pourrions bloquer les efforts de tous les échelons au-dessous des Eddoriens eux-mêmes, c'est vrai. Nous pourrions protéger et préserver chacune de nos races élues, éviter ainsi la guerre et agir en sorte qu'aucune loi ne soit enfreinte. Mais à quoi cela aboutirait-il ? En y regardant d'un peu plus près, vous autres, les Penseurs en herbe, vous apercevrez qu'en procédant ainsi, aucune de nos races ne deviendrait ce qu'il est essentiel pour elles de devenir, du fait de la présence des Eddoriens.

« De cela, il s'ensuit que nous serions dans l'impossibilité de vaincre Eddore et notre conflit avec cette race ne demeurerait pas indéfiniment dans l'impasse. Si on leur accorde un délai suffisant dans leurs préparatifs contre nous, les Eddoriens se trouveront en mesure de nous vaincre. Au contraire, si chaque Arisian suit la ligne de conduite qui lui a été tracée, telle qu'elle est définie dans cette visualisation, tout se passera bien. Y a-t-il d'autres questions ?

— Aucune, les lacunes que vous avez laissées peuvent être comblées par un esprit d'un niveau très moyen. »

*

* *

« Regarde ça, Fred. » Cleveland attirait l'attention de son acolyte sur l'écran d'observation qui montrait une horde de curieux habitants de cette sinistre planète se déchaînant dans un de leurs accès de destruction frénétique sur tout ce que contenait la surface dénudée par les rayons caloriques de Roger. « J'allais justement suggérer que nous bombardions le planétoïde que Roger avait entrepris de construire, mais je vois que les gens du cru sont en train de s'en charger. »

« Au fond, c'est tout aussi bien. J'aurais aimé rester un peu ici et étudier ce peuple, mais nous devons repartir sur la trace des Névians. »

Et le *Boise* bondit dans l'espace pour rejoindre la trajectoire de fuite des Amphibiens. Ils retrouvèrent la piste et la suivirent à bonne allure. Tandis qu'ils voyageaient de la sorte, leurs récepteurs et leurs amplificateurs fonctionnaient à la limite de leurs possibilités. Instruments à hyper-ondes, ceux-ci étaient capables de capter tout signal dans un rayon de plusieurs années-lumière autour d'eux et ce sur n'importe quelle longueur d'ondes. Deux hommes au moins se tenaient en permanence à l'écoute, tous leurs sens concentrés au niveau de leurs oreilles, et surveillaient attentivement leurs appareils.

Ils écoutaient, s'efforçant de distinguer dans le rugissement assourdissant du bruit de fond engendré par les tubes surmenés, la moindre trace de voix ou de signal.

Ils écoutaient tandis que, au milieu du vide interstellaire, à des millions et des millions de milles, au-delà même de la prodigieuse portée de ces instruments, trois êtres humains envoyaient au même moment un appel au secours presque désespéré.

Chapitre XII

L'évasion des spécimens

Sachant parfaitement que la conversation avec ses congénères est l'un des besoins essentiels de n'importe quel être intelligent, les Névians avaient permis à leurs spécimens terrestres de conserver leurs communicateurs à hyper-ondes. C'est ainsi que Costigan avait pu garder le contact, tant avec l'être aimé qu'avec Bradley. De cette manière, il avait appris que chacun d'eux s'était trouvé exposé dans une cité névienne différente et que leur séparation répondait à une demande instante du public en faveur d'une meilleure répartition de ces étranges mais fort intéressantes créatures en provenance d'un lointain système solaire. Ils n'avaient pas subi de mauvais traitements. Chacun d'eux était visité journellement par un spécialiste qui s'assurait que son patient se maintenait soigneusement en forme. Aussitôt qu'il eut été avisé de ces faits, Costigan devint morose. Il s'assit, immobile, déprimé, se laissant dépérir à vue d'œil. Il refusa de manger et réclama sa libération au spécialiste inquiet. Puis, essuyant un refus comme il s'y était attendu, il demanda alors quelque chose à faire. Ses geôliers lui firent remarquer fort raisonnablement que, dans une civilisation comme la leur, rien ne pouvait lui convenir. Ils l'assurèrent qu'ils s'emploieraient à l'aider à combattre sa dépression. Cependant, puisqu'il était une pièce de musée, il devait de lui-même comprendre qu'il lui faudrait, pour quelque temps encore, continuer à s'exhiber au public. Ne voulait-il donc pas avoir la bonté, de se comporter normalement et de manger comme un être raisonnable doit le faire ? Costigan continua à bouder, puis finalement se laissa fléchir, après avoir conclu un accord : il mangerait et prendrait de l'exercice, à condition que ses gardiens consentent à lui monter un laboratoire dans son appartement, pour lui permettre de

poursuivre les travaux commencés sur sa planète natale. C'est ainsi qu'un beau jour se tint la conversation suivante :

« Clio, Bradley ? Cette fois, j'ai du neuf à vous annoncer. Je ne vous en avais pas parlé plus tôt de crainte que ça ne marche pas, mais ça y est ! En fait de chimiste, ma spécialité serait plutôt l'électricité, mais heureusement avec l'eau de mer qu'il y a par ici, il est extrêmement simple de préparer...

— Arrêtez », coupa Bradley, « quelqu'un peut très bien nous entendre.

— Pas pour le moment. Ils ne nous espionneront pas sans que je le sache et je couperais immédiatement la communication si quelqu'un essayait de se brancher sur la longueur d'ondes de mon communicateur. Je reprends : la fabrication du gaz paralysant s'est révélée extrêmement facile et tous les récipients dont je dispose en sont maintenant remplis.

— Comment se peut-il qu'ils vous aient laissé faire ? » demanda Clio.

« Oh ! ils ne savent pas ce que je mijote. Pendant plusieurs jours, ils m'ont surveillé, et durant ce temps, je me suis consacré à la mise en bouteilles des mélanges les plus délirants. Puis j'ai finalement réussi à séparer l'azote de l'oxygène et ça m'a ostensiblement pris une bonne journée. Lorsqu'ils ont cru que je ne semblais rien connaître de ces deux gaz dont je ne savais que faire, ils ont cessé leur surveillance, me cataloguant certainement comme un parfait imbécile. Aussi maintenant je dispose de nombreux flacons de ce gaz paralysant, tout prêts à être utilisés. D'ici trois minutes et demie environ, je viendrai vous récupérer avec leur tout nouvel appareil à propulsion atomique dont ils ignorent que je connais l'existence. Ils viennent juste d'en terminer les essais et c'est l'engin le plus sensationnel que vous ayez jamais vu.

— Mais Conway, mon chéri, vous ne pouvez raisonnablement songer à me libérer », dit la voix de Clio, « rien qu'autour de ma cage, se trouvent plusieurs milliers d'Amphibiens. S'il vous est possible de vous enfuir, n'hésitez pas, mon amour, mais n'essayez pas...

— J'ai dit que je vous délivrerais si je parvenais à fuir, et je tiendrai parole. Une bonne dose de ce produit en mettra aussi

facilement hors de combat un millier qu'un seul. Voici mon plan : Je me suis confectionné un masque puisque je vais être au cœur de la mêlée, mais vous deux n'en aurez pas besoin. Ce gaz est suffisamment soluble dans l'eau pour que trois ou quatre épaisseurs de linges humides placés contre votre visage vous en protègent. Je vous ferai signe le moment venu. Il nous faut tenter de filer ou mourir. D'ici à Andromède, les Amphibiens ne sont pas assez nombreux pour nous garder éternellement en cage comme des bêtes fauves... Mais voici mon médecin particulier qui arrive avec les clés de la cité. C'est le moment pour le maestro d'attaquer l'ouverture ! À bientôt ! »

Le médecin névian dirigea son tube clé sur la paroi transparente de la chambre et une brèche apparut qui s'évanouit dès qu'il fut entré. Costigan ouvrit d'un coup de pied une vanne et, s'échappant de nombreux et innocents tuyaux, le gaz paralysant se déversa dans l'eau du lagon central comme dans l'air environnant, s'étalant en un flot de vapeurs mortelles. Au moment où le Névian se tournait vers son prisonnier se produisit un sifflement presque inaudible, et un minuscule jet de l'effrayant gaz prohibé atteignit ses branchies ouvertes, juste au-dessous de son énorme tête conique. L'Amphibien se raidit passagèrement, eut une ou deux convulsions, et s'effondra immobile sur le sol. À l'extérieur, le gaz liquéfié et éminemment soluble se répandit dans l'eau et dans l'atmosphère et se diffusa avec l'extrême rapidité qui est l'une de ses caractéristiques. Cette dispersion quasi instantanée entraîna la mort de plusieurs centaines de spectateurs massés là qui furent atteints et périrent sans savoir ce qui les tuait. Ils n'eurent même pas le temps de réaliser qu'ils étaient en train de mourir. Costigan, rendu furieux par le traitement inhumain qui leur avait été infligé à tous trois, et très anxieux de mener à bien son évasion, retint son souffle et assista impassible à l'extermination des Amphibiens. Lorsqu'il ne discerna plus nulle part aucun signe de vie, il mit son masque à gaz, fixa sur son dos une bonbonne du poison, ses larges poches elles-mêmes étant déjà remplies de flacons plus petits. Alors deux phrases sauvagement joyeuses lui échappèrent :

« Ah ! Je suis un lamentable spécimen de singe ignorant qu'on peut laisser jouer avec le matériel ! » grinça-t-il. Puis il ramassa le tube clé du spécialiste et ouvrit la porte de sa prison. « Ils éviteront désormais de se fier aux apparences. » Il sortit par l'ouverture donnant dans l'eau. Chargé comme il l'était, il dut faire des pauses répétées avant d'atteindre à la nage la rampe la plus proche. Il la grimpa en courant, se dirigeant vers une des artères principales. Le précédant, quelques bouffées du gaz paralysant étaient passées par là et partout où avait frappé ce produit il n'y avait plus que gens inconscients. Leur évanouissement se transformerait progressivement en un coma irréversible, sauf rapide intervention de celui qui posséderait, non seulement l'antidote nécessaire, mais aussi son mode d'emploi. Sur le sol de ce corridor, gisaient de tous côtés des Névians fauchés en pleine marche. Enjambant les corps, Costigan se hâtait, s'arrêtant seulement pour lâcher un jet de la mortelle vapeur à chaque embranchement ou devant chaque porte d'immeuble ouverte. Il se dirigeait vers l'orifice de la bouche d'aération principale de la cité et aucun être respirant, non protégé par un masque, ne risquait de lui barrer le chemin. Parvenu à destination, il décrocha la bonbonne de son dos et en déversa l'horrible et volumineux contenu dans la branche maîtresse du système de ventilation de toute la cité.

Un peu partout, sans lutte et sans bruit, les Névians s'écroulèrent inconscients. Des cadres affairés s'effondrèrent sur leurs bureaux bas et capitonnés, les coursiers et les promeneurs dégringolèrent sur les trottoirs ou dérivèrent, inertes, dans les canaux qui tenaient lieu de rues. Les observateurs tombèrent devant leurs écrans, les opérateurs des centraux téléphoniques s'affalèrent sur les voyants lumineux clignotants des tables d'écoute. Les guetteurs et les centraux de la périphérie de la cité s'étonnèrent brièvement de l'universelle et soudaine immobilité, puis, des traces de gaz en suspension dans l'eau ou dans l'air les ayant atteints, ils cessèrent eux aussi définitivement de se poser des questions.

Traversant des salles étrangement calmes, Costigan se dirigeait à grands pas vers un certain entrepôt où, avec toutes les précautions imaginables, il récupéra et enfila son armure

triplanétaire. Il fit un ballot informe du restant de l'équipement solarien stocké là, qu'il traîna derrière lui. Puis il parut s'en retourner vers sa prison jusqu'à ce qu'il ait rejoint le quai auquel était amarrée la vedette névienne dont il était déterminé à s'emparer. C'était, il le savait, l'une des multiples phases critiques de son entreprise. L'équipage du vaisseau était à bord et grâce à la ventilation autonome de celui-ci, les occupants étaient indemnes. Ils disposaient d'armes, se tenaient certainement sur leurs gardes et très probablement, se méfiaient. Comme Costigan, ils étaient dotés de faisceaux sondeurs et pouvaient éventuellement le repérer. Cependant, le fait d'être si proche du navire devait tendre à le protéger d'une détection par hyper-ondes. C'est pourquoi il s'accroupit, tendu, derrière un pylône, observant l'intérieur de la vedette à l'aide de ses lunettes-espion et attendant le moment où aucun des Néviens ne se trouverait à proximité du sas d'entrée. Il était froidement résolu à agir instantanément au cas où il serait découvert par un faisceau sondeur névien.

« Voici où le bât blesse », grogna-t-il en lui-même, « je connais la combinaison d'ouverture, mais s'ils ont des soupçons et qu'ils réagissent assez vite, ils peuvent me refermer la porte au nez avant que je ne sois parvenu à l'ouvrir vraiment et alors ils me descendront comme un lapin ! Mais... ah ! »

Le moment tant attendu arriva enfin sans que l'alarme ait été donnée. Il braqua son tube clé, le sas s'ouvrit et dans l'ouverture, il jeta aussitôt un fragile petit flacon dont le bris signifiait la mort. Celui-ci vola en éclats contre une paroi métallique. Costigan, pénétrant alors dans le vaisseau, balança à la mer, l'un après l'autre, les membres de son précédent équipage, les précipitant dans l'eau déjà surpeuplée du lagon. Il bondit alors vers le tableau de bord de la vedette et la fit décoller pour plonger un peu plus loin sous la surface, à proximité de la porte du bâtiment isolé qui, pendant si longtemps, lui avait servi de prison. Avec les plus grandes précautions, il embarqua un assortiment varié de flacons de gaz paralysant, et, après une rapide inspection des lieux pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié, s'élança vers le ciel aux commandes de son appareil. Là seulement, il activa son communicateur et parla :

« Clio, Bradley, j'ai réussi à filer sans la moindre difficulté. Maintenant, chérie, je viens vous chercher.

— Oh ! c'est merveilleux Conway », s'exclama la jeune fille, « mais ne feriez-vous pas mieux de délivrer en priorité le capitaine Bradley ? Si jamais une difficulté se présente, il pourrait vous aider, tandis que moi...

— Je lui tordrais le cou si jamais il s'avisait de vous obéir », rugit le capitaine.

Costigan poursuivit : « Vous n'en arriverez pas là. Clio, bien sûr, pour moi, vous passez la première. Mais vous êtes trop éloignée pour que je puisse vous voir avec mes lunettes espion et, par crainte de détection, je ne veux pas utiliser le puissant faisceau sondeur de cet appareil. Aussi vous demanderai-je de continuer à me parler afin que je puisse vous situer.

— S'il n'y a que ça, voilà une chose que je puis faire », et Clio, soulagée, se mit à rire. « Si la parole était musique, je serais à moi seule un véritable orchestre symphonique ! »

Et elle commença à bavarder sans interruption jusqu'à ce que Costigan lui dise qu'il avait pu la repérer.

« Est-ce qu'ils s'agitent beaucoup par chez vous ? » lui demanda-t-il alors.

« Je ne vois rien d'anormal », lui répondit-elle. « Pourquoi ? Ont-ils une raison de le faire ?

— J'espère que non. Mais lorsque je me suis enfui, je n'ai évidemment pu les tuer tous. J'ai craint qu'ils ne relient ce massacre à mon évasion et conseillent aux autres cités de renforcer la garde auprès de vous deux. Pourtant, je crois que je les ai laissés totalement désorganisés là-bas et ils ne savent pas encore qui les a attaqués, ni comment, ni pourquoi ! Je dois avoir éliminé à peu près tous ceux qui n'étaient pas hermétiquement enfermés en un quelconque endroit, et il serait absurde d'attendre des survivants une prompte réaction. Ils sont néanmoins loin d'être fous. Dès que je vous aurai libérée, ils comprendront. Peut-être même avant... Ah ! je distingue votre cité, je crois.

— Qu'allez-vous faire ?

— La même chose que là-bas, si j'y parviens. Je vais tenter d'empoisonner l'atmosphère par l'intermédiaire du système de

ventilation, et je ferai de mon mieux pour les eaux environnantes.

— Conway ! » La voix s'enfla dans un cri. « Ils doivent être au courant ! Les voici qui sortent en toute hâte de l'eau et se précipitent à l'intérieur des bâtiments !

— Je vois, je suis juste au-dessus de vous maintenant, là-haut dans le ciel », dit-il d'un ton lugubre. « Je viens de repérer la bouche principale du système de ventilation. Ils ont posté autour une dizaine de vaisseaux... Ils ont également disposé des gardes tout au long des corridors qui y mènent, et ceux-ci portent des masques ! Il faut reconnaître que ces Amphibiens sont rapides ! Ils savent déjà ce qui les a frappés et comment s'en protéger. Ça change tout, jeune fille. Si nous utilisons les gaz ici, nous n'aurons pas la moindre chance de délivrer le vieux Bradley. Préparez-vous à bondir lorsque j'ouvrirai votre porte !

— Dépêchez-vous, chéri. Ils s'apprêtent à venir me chercher !

— Je vois bien. » Costigan avait déjà remarqué les deux Névians qui nageaient vers la cage de Clio et aussitôt la vedette plongea dans un piqué qui fit hurler les moteurs. « Vous êtes pour eux un phénomène trop précieux pour qu'ils vous laissent périr par les gaz. Mais s'ils croient qu'ils arriveront avant moi, ils se mettent le tentacule dans l'œil ! »

Il s'était légèrement trompé dans ses calculs. Au lieu de toucher normalement l'eau, la vedette s'y enfonça-t-elle dans un bruit assourdissant. Elle projeta d'énormes masses liquides à des centaines de mètres de distance, mais ce n'était pas un amerrissage en catastrophe qui pouvait détériorer la coque de l'astronef. Les mécanismes assurant la gravité artificielle n'avaient nullement souffert. Aussi refit-il surface, le superbe petit vaisseau et son audacieux pilote indemnes. Costigan braqua son tube clé sur la porte de la cellule de Clio, puis le jeta au loin.

« Cette serrure a une combinaison différente », aboya-t-il. « Je vais devoir faire une brèche dans les murs. Couchez-vous là-bas dans le coin. »

Ses mains volèrent au-dessus du tableau de bord et tandis que Clio s'allongeait sans hésitation ni question, un projecteur

lourd pulvérisa littéralement une large portion du toit du bâtiment. La vedette bondit dans les airs puis perdit de l'altitude pour venir se poser entre les deux bords de la brèche. Les murs à demi fondus fumaient encore. La jeune fille plaça un siège sur la table, y grimpa, leva les bras et saisit les mains gantelées qui se tendaient vers elle. Costigan, d'une puissante traction la hissa dans le vaisseau, referma brutalement l'écoutille, bondit vers les commandes et la vedette s'envola comme une flèche.

« Votre armure est dans ce ballot, là-bas. Vous feriez bien de l'enfiler et de vérifier votre Lewiston et votre pistolet car je ne sais trop vers quelles embûches nous nous dirigeons », ordonna-t-il sans se retourner. « Bradley ! commencez à parler... très bien... j'ai votre position ! Préparez vos linges humides et restez sur le qui-vive ! Chaque seconde comptera lorsque nous serons arrivés auprès de vous. Nous approchons si vite que notre coque extérieure est incandescente mais cela risque néanmoins d'être encore insuffisant !

— Effectivement », annonça calmement Bradley, « ils viennent présentement me chercher.

— N'essayez pas de vous battre avec eux et ils ne vous paralyseront probablement pas. Continuez à parler de façon à ce que je sache où ils vous entraînent.

— Inutile, Costigan. » La voix du vieil astronaute ne marquait aucun signe d'émotion tandis qu'il prononçait ces mots terribles : « Ils ont tout prévu, ils ne prendront aucun risque, ils vont me parai... » La voix s'arrêta au milieu d'un mot. Jurant amèrement, Costigan brancha le puissant faisceau sondeur de la vedette et le braqua sur la prison de Bradley sans se soucier maintenant d'être détecté, puisque les Névians étaient déjà alertés. Il les observa, tandis qu'ils déposaient le corps du capitaine paralysé, dans un petit bateau et se dirigeaient vers l'un des plus vastes bâtiments de la ville. Ils grimpèrent une série de rampes, transportant toujours l'officier réduit à l'impuissance, pour le placer finalement sur un lit de repos, au milieu d'une salle immense très fortement gardée. Costigan se tourna vers sa compagne, et même au travers des casques, elle comprit parfaitement à l'expression de son visage

le problème qui se posait à lui. Il humecta ses lèvres et tenta deux fois de parler. En vain !...

Mais il ne fit aucun geste pour arrêter les moteurs ou modifier leur trajectoire.

« Bien sûr », approuva-t-elle d'un ton ferme, « nous continuons. Vos intentions sont de vous enfuir avec moi, je le sais, mais si vous persistiez en voulant donner suite à ce projet, sachez qu'alors je n'accepterais plus jamais de vous parler ni de vous entendre, et que vous me haïriez éternellement !

— Ce n'est pas du tout cela. » L'angoisse se lisait dans son regard et sa voix était rauque et tendue, mais ses mains ne changeaient pas d'un iota la course de la vedette. « Vous êtes la plus chic compagne que l'on puisse imaginer et je vous aimerai toujours, quoi qu'il advienne. Je vendrais mon âme immortelle au diable pour vous arracher de ce guépier. Mais nous sommes maintenant tous deux mouillés jusqu'au cou et il n'est plus question de reculer. Si les Névians assassinent Bradley, nous filons. Lui et moi savions parfaitement le risque qu'il courait du fait de votre délivrance, cependant aussi longtemps que nous serons tous trois vivants nous en sortirons ensemble ou pas du tout !

— Très juste », répéta-t-elle avec le même sang-froid, émue jusqu'au tréfonds d'elle-même par la virilité de celui qui venait ainsi de lui démontrer son sens de l'honneur, homme d'une telle trempe que ni l'amour de la vie ni l'amour infiniment plus grand qu'il lui portait, n'empêchaient de suivre son strict code moral. « Nous fonçons. Oubliez que je suis une femme. Nous sommes trois êtres humains en lutte contre une planète de monstres. Je ne suis simplement que l'un des trois. Je piloterai votre navire, servirai vos projecteurs ou lancerai vos bombes. Que pourrais-je faire de plus utile ?

— Lancer des bombes », trancha-t-il d'un ton bref. Il savait ce qu'il devait faire pour conserver une mince chance de s'en tirer. « Je vais ouvrir une brèche dans le toit de cet auditorium et lorsque j'y serai parvenu, vous balancerez par cette écoutille quelques bouteilles de parfum. Larguez-en deux de bonne taille directement dans l'orifice du puits ainsi creusé et le restant un peu partout alentour, une fois que je me serai frayé un passage à

travers les murs. Sur terre, ou dans l'eau, elles feront merveille partout où elles tomberont.

— Mais le capitaine Bradley sera gazé lui aussi ? » Son doux regard en était troublé.

« Je n'y peux rien. J'ai l'antidote sous la main qui, employé dans l'heure qui suit, convient parfaitement. C'est largement suffisant. Si nous ne sommes pas partis d'ici dans dix minutes, nous n'en partirons jamais. Ils se disposent à faire avancer des troupes en armures de combat et si nous ne les prenons pas de vitesse nous risquons de le sentir passer ! Très bien. Allez-y ! »

La vedette s'était arrêtée directement au-dessus de l'imposant édifice dans lequel était incarcéré Bradley et un puissant faisceau laser jaillit verticalement, creusant étage après étage un puits incandescent au travers d'un métal réfractaire. Le plafond de l'amphithéâtre fut percé. Le faisceau mourut. Tout droit dans le hall tombèrent deux récipients de gaz paralysant, qui s'écrasèrent en libérant dans l'atmosphère une mort insidieuse. Puis le faisceau fut réactivé, cette fois à pleine puissance et Costigan l'utilisa pour détruire à moitié tout le bâtiment. Il l'employa jusqu'à ce que chacune des pièces du bâtiment se trouve à ciel ouvert, le grand hall ressemblant alors à un nid de pigeon géant, entouré de nids plus petits. La vedette à ce moment plongea dans le hall et les bureaux et les bancs capitonnés s'effondrèrent, totalement broyés sous la masse du vaisseau se posant sur le plancher.

Toutes les troupes disponibles avaient été placées dans cette pièce, sans se soucier de la destination originelle ou de l'ameublement des lieux. La majorité d'entre elles n'était composée que de simples gardes ne portant même pas de masques et tous ceux-ci étaient déjà hors de combat. D'autres étaient masqués et parmi eux un certain nombre avait revêtu une armure de combat. Mais aucun scaphandre, même cuirassé, ne dispose d'écrans capables de neutraliser la terrible puissance de feu d'une vedette et un seul balayage d'un projecteur lourd dépeupla presque entièrement la pièce.

« Je ne peux utiliser cet engin à proximité de Bradley, mais je me charge personnellement des survivants. Restez ici et

couvrez-moi Clio ! » ordonna Costigan qui se dirigea vers la porte du sas.

« Je ne peux pas... je ne veux pas ! » répliqua instantanément Clio. « Je ne connais pas suffisamment les commandes de cette arme, avec laquelle je serais capable de vous tuer ou de tuer le capitaine Bradley. Mais je sais tirer et vous accompagne », et à sa suite elle se précipita à l'extérieur.

Ainsi, le Lewiston crachant des flammes d'une main, et l'automatique aboyant de l'autre, les deux silhouettes armées de pied en cap s'avançaient vers Bradley, maintenant doublement impuissant puisque paralysé par ses ennemis et gazé par ses amis. Pendant quelques instants, les Névians parurent se disperser devant leur tir, mais en s'approchant de leur objectif, ils trouvèrent en face d'eux six Amphibiens dotés de scaphandres aussi résistants que les leurs. Les rayons des Lewiston rebondissaient vainement en futilités déployées pyrotechniques, les projectiles des automatiques explosaient et s'aplatissaient dessus sans résultat. Et derrière cette rangée de soldats en tenue de combat, se tenaient peut-être une vingtaine de Névians simplement masqués tandis que, se hâtant de gravir les rampes conduisant dans le hall, approchaient de nombreux groupes de soldats en armes, ceux mêmes que Costigan avait précédemment repérés.

Sa décision immédiatement prise, Costigan s'en retourna en courant vers la vedette, sans pour autant abandonner ses compagnons.

« Continuez votre excellent travail ! » ordonna-t-il à la jeune fille, tandis qu'il s'éloignait rapidement. « Je vais nous débarrasser de ces guignols avec le projecteur et stopper l'avance des renforts qui arrivent, tandis que vous éliminerez les autres et ramènerez Bradley ici. »

De retour devant le tableau de commande, il dirigea sur les Amphibiens un fin mais terriblement intense pinceau d'énergie, et une par une, les six silhouettes en armure s'effondrèrent comme frappées par la foudre. Puis, sachant que Clio pouvait se charger des survivants, il consacra toute son attention aux renforts qui accouraient de toutes parts. Sans interruption, le projecteur lourd se déchaîna, tantôt dans une direction, tantôt

dans l'autre et, sous son feu, les Névians se volatilisèrent. Et pas seulement des Névians, car dans l'incroyable flot d'énergie déversé par le projecteur, disparurent aussi planchers, murs, rampes et autres objets solides, instantanément transformés en épais nuage de poussières incandescentes. La pièce momentanément débarrassée de leurs adversaires, il bondit de nouveau au secours de Clio, dont la mission, par ailleurs, était presque entièrement remplie. Elle avait « effacé » toute opposition et, s'agrippant avec vigueur aux pieds de Bradley, avait déjà presque réussi à traîner ce dernier jusqu'à l'entrée du sas.

« Beau boulot, Clio ! » s'exclama en la félicitant Costigan, tandis qu'il relevait le massif capitaine et le déposait à l'intérieur du vaisseau. « Vous êtes tout aussi efficace qu'agréable à regarder, beauté de mon cœur ! Grimpez pour le grand voyage ! »

Mais sortir la vedette du hall alors complètement en ruine se révéla beaucoup plus difficile que ne l'avait été son atterrissage car, à peine Costigan avait-il refermé le sas qu'une poutre du bâtiment s'écroula derrière eux, leur coupant la retraite. Les sous-marins et les astronefs névians commençaient à se masser sur les lieux et bombardaient violemment l'immeuble pour tenter d'y prendre au piège les étrangers, ou de les écraser sous ses ruines. Costigan parvint finalement à se frayer un chemin vers l'extérieur, mais les Névians avaient eu tout le temps nécessaire pour rassembler leurs forces, et il fut accueilli par un déluge de rayons et de projectiles en provenance de toutes les armes ennemies à portée.

Mais ce n'était pas pour rien que Conway Costigan avait choisi pour sa tentative d'évasion le vaisseau qui, à l'exception seulement des deux immenses croiseurs interstellaires, était le plus puissant des navires jamais lancés par la rouge Névía. Et ce n'était pas non plus en vain qu'il avait étudié, jusque dans ses moindres détails, chaque instrument et chaque machine de l'appareil durant les longues et mortelles journées de son emprisonnement solitaire. Il avait suivi cette vedette pendant ses essais, en combat simulé et au sol jusqu'à ce qu'il en eût totalement maîtrisé les possibilités qui n'étaient pas minces !

Les générateurs atomiques de ses écrans défensifs soutenaient avec facilité les frénétiques assauts des Névians. Ses écrans polycycliques la protégeaient de toute attaque matérielle et les convertisseurs alimentant ses batteries d'armes offensives avaient été plus que largement calculés. Poussés maintenant à leur maximum, ses terribles rayons destructeurs se déversèrent sur les Névians qui leur bloquaient la route et, sous leur impact, les écrans de ceux-ci s'illuminèrent brillamment, passant par toutes les couleurs du spectre, avant de céder. Et au même instant, les vaisseaux ennemis étaient littéralement volatilisés. Aucun métal non protégé, quelle que fût sa résistance, ne pourrait endurer plus de quelques instants ces irrésistibles déchaînements d'énergie atomique.

Les Névians, navires après navires, plongèrent sur la vedette dans une tentative désespérée et meurtrière d'éperonnage. Mais tous rencontrèrent le même sort fatal et flamboyant, avant de pouvoir atteindre leur cible. Puis, de sous-marins groupés au-dessous de la vedette, jaillirent des faisceaux énergétiques rouges qui se saisirent de celle-ci et s'efforcèrent de l'attirer vers eux.

« Qu'essayent-ils donc de faire, Conway ? Croyez-vous qu'ils songent à nous combattre ? »

— Ils ne tiennent nullement à nous affronter, mais essaient de nous retenir. Je vais donc agir en conséquence. » Et les puissants tracto-rayons cédèrent, tandis qu'un intense champ de forces les cisailait les uns après les autres. Fonçant alors le plus rapidement possible vers le ciel, en esquivant les quelques navires se tenant encore entre elle et la liberté, la vedette se dirigea aussitôt vers le vide illimité de l'espace.

« Ça y est, Conway, vous avez réussi ! » exulta Clio. « Oh ! mon chéri, vous êtes absolument merveilleux ! »

— Nous n'avons pas encore franchi tous les obstacles », l'avertit Costigan. « Le pire est à venir : Nerado. C'est pourquoi ils tenaient tant à nous immobiliser. C'est aussi la raison pour laquelle j'étais pressé de filer. Son croiseur n'est pas une plaisanterie, jeune fille, et je tiens à mettre le maximum de distance entre lui et nous avant qu'il ne décolle.

— Mais vous pensez que Nerado va nous poursuivre ?

— Je ne crois pas ! J'en suis certain ! Le simple fait que nous soyons des spécimens rares destinés à demeurer ici pour le restant de nos jours, l'inciterait à nous donner la chasse jusqu'à la nébuleuse de Lundmark. En outre, au moment de notre fuite, nous ne les avons pas ménagés. Nous en savons maintenant beaucoup trop sur eux pour qu'ils nous laissent regagner Tellus. Et pour finir, ils crèveraient tous d'un accès de mâle rage si nous parvenions à nous enfuir à bord d'un de leurs plus beaux vaisseaux. J'espère ainsi vous avoir convaincue ! »

Il se tut, consacrant toute son attention au pilotage et grim pant à une telle allure que son fuselage extérieur était en permanence maintenu au plus haut point de température compatible avec la sécurité de vol. Bientôt ils atteignirent le haut espace et mirent le cap vers le Soleil, en poussant au maximum les moteurs. Costigan alors ôta son armure et se tourna vers le corps immobile du capitaine.

« Il paraît si... si... si mort, Conway ! Êtes-vous réellement sûr de parvenir à le ranimer ? »

— Et comment ! Nous avons encore du temps devant nous. Trois petites piqûres aux endroits voulus et il sera sur pied. » Il sortit d'un compartiment hermétiquement clos de son armure, une petite boîte métallique renfermant une seringue hypodermique et trois flacons. En trois points vitaux et en quantité soigneusement mesurée, il injecta le contenu des flacons, puis plaça la forme inerte du capitaine sur une couchette moelleusement rembourrée.

« Voilà qui est fait ! Ce traitement élimine les effets du gaz en cinq à six heures. La paralysie se dissipera bien avant. Ainsi, devrait-il avoir retrouvé ses forces lorsqu'il se réveillera. Nous nous éloignons de Névia le plus rapidement possible et, à ma connaissance, j'ai fait tout ce qu'il y avait à faire pour le moment. »

C'est seulement alors que Costigan se retourna et abaissa son regard sur les yeux de Clio, des yeux bleus, éloquents, écarquillés, qui le regardaient tendus et impavides, des yeux chargés du plus vieux message de la femme à l'homme qu'elle a choisi. Son jeune et dur visage s'attendrit miraculeusement, tandis qu'il la contemplait. L'espace de deux pas rapides et ils se

retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre, lèvres contre lèvres, un regard bleu plongeant dans le regard gris. Ils se tenaient immobiles, baignant dans l'extase, ne pensant ni à l'horrible passé ni au redoutable avenir et seulement conscients du merveilleux et radieux présent.

« Oh ! ma Clio, ma chérie... comme je vous aime ! » La voix profonde de Costigan était voilée par l'émotion. « Je ne vous avais pas embrassée depuis au moins sept mille ans, je ne vous mérite pas, tant s'en faut, mais si je parviens à vous tirer de ce pétrin, je jure par tous les dieux de l'espace interplanétaire...

— C'est parfaitement inutile, mon chéri... Me mériter ! Au nom du Ciel, ce serait plutôt à moi de...

— Arrêtez ! » lui commanda-t-il à l'oreille. « Je suis encore tout abasourdi à l'idée que vous puissiez m'aimer. C'est plus que je n'en pouvais demander. Je n'ai qu'un désir, c'est que vous m'aimiez maintenant et à jamais.

— C'est peu dire que je vous aime, je vous adore ! » Leur étreinte se resserra et sa voix douce se brisa tandis qu'elle poursuivait : « Conway, mon chéri... je ne peux rien ajouter... mais vous savez... oh, Conway ! »

Au bout d'un moment, Clio frémissante et suprêmement heureuse reprit son souffle, tandis que les réalités de leur fâcheuse situation s'imposaient de nouveau à son esprit. Elle se libéra gentiment des bras de Conway.

« Croyez-vous sincèrement que nous regagnerons la Terre et pourrons y être unis pour la vie ?

— Nous avons une chance, oui, une probabilité, non », annonça-t-il sans équivoque. « Cela dépend de deux choses : d'abord de l'avance éventuelle que nous avons sur Nerado. Son croiseur est le plus gros et le plus rapide navire que j'aie jamais vu et s'il le pousse à fond – ce qu'il fera – il nous rattrapera bien avant que nous soyons en vue de Tellus. Ensuite, j'ai transmis quantité de renseignements à Rodebush et si celui-ci et Lyman Cleveland sont parvenus à les exploiter pour renforcer leur propre armement tout en mettant enfin au point notre super-vaisseau, ils devraient patrouiller dans les parages. Ils disposeront alors d'arguments suffisants pour contrer sérieusement Nerado. De toute façon, il est inutile de nous

alarmer. Nous ne saurons rien avant de détecter l'un ou l'autre d'entre eux et nous aurons alors tout loisir pour réfléchir à ce que nous pourrions tenter !

— Si Nerado nous rattrape, voudrez-vous... » Elle s'arrêta.

« Vous suicider ? En aucun-cas. Même s'il nous rejoint, et nous ramène sur Névia, je n'en ferai rien. Qui peut savoir ce que l'avenir nous réserve. Nerado ne nous maltraitera pas au point de nous laisser des cicatrices physiques mentales ou morales. Je vous aurais tuée dans l'instant s'il s'était agi de Roger, qui est un repoussant personnage, un individu méprisable et foncièrement mauvais. Mais Nerado, dans son genre, est un assez brave type. C'est un gars solide et correct. Vous savez, je pourrais presque aimer ce poisson si je parvenais un jour à le rencontrer d'égal à égal.

— Ça, je ne le pourrais jamais ! » affirma-t-elle d'un ton convaincu. « Il me donne la chair de poule, il est écailleux et reptilien et il sent si... si...

— Ah ! il sent donc si fort le poisson ? » Costigan se mit à rire franchement. « Détails que tout cela, jeune fille, simples détails. J'ai connu des gens qui sentaient la rose et à qui vous auriez donné le bon Dieu sans confession et qui pourtant ne méritaient votre confiance que jusqu'où portait votre botte.

— Mais songez un peu à leur manière d'agir envers nous », protesta-t-elle, « et tout à l'heure, ils n'essayaient pas de nous recapturer, ils s'efforçaient bel et bien de nous tuer.

— C'était parfaitement normal. Ils ne pouvaient pas faire autrement », répliqua Costigan. « Et pendant que vous y êtes, songez donc que, de notre côté, nous n'y sommes pas allés par quatre chemins. Nous n'avions d'autre moyen et aucune des deux parties n'en blâmera l'autre pour autant. Quant à Nerado, c'est un type correct, je vous l'affirme.

— Eh bien, peut-être, mais quant à moi, mon opinion reste entière. Cessons de parler de lui, parlons plutôt de nous. Vous souvient-il qu'une fois vous m'aviez conseillé de « me laisser aller », ou quelque chose d'équivalent ? » Comme toutes les femmes, elle souhaitait revivre les moments les plus émouvants de son odyssée, tout en ayant, peu de temps auparavant, tenté de dissuader Costigan de donner dans le sentimentalisme. Mais

celui-ci, durant la vie aventureuse qu'il avait menée, n'avait jamais rencontré l'amour et il n'avait pas encore suffisamment récupéré de ce brusque plongeon dans les eaux profondes de la folle passion. Pourtant, ne voulant pas céder à cet ineffable et tout récent bonheur, il avait besoin de demeurer à l'écart de ces flots enchanteurs, sous peine d'y sombrer encore. Il le redoutait et hésitait, se jugeant toujours indigne du miracle qu'était l'amour de cette fille merveilleuse, bien que chaque fibre de son être réclamât le plaisir de la sentir de nouveau contre lui. Toutes ces pensées se bousculaient dans son inconscient. Il agit alors sans même réfléchir car il y avait chez Conway Costigan des principes fondamentaux qui faisaient de lui ce qu'il était.

« Je n'ai rien oublié et je persiste à penser que c'était une excellente idée, même si, à ce jour, je suis trop épris pour vous laisser la mettre à exécution », l'assura-t-il à demi sérieux. Il l'embrassa doucement et tendrement, puis la dévisagea avec attention. « À vous voir, on dirait que vous revenez d'un pique-nique martien. Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ?

— Je ne m'en souviens pas très bien, ce matin, je crois.

— Ou peut-être la nuit dernière ou même hier matin, je m'en doutais bien. Bradley et moi pouvons sans dommage manger tout ce qui est consommable et boire tout ce qui se verse, mais pour vous il n'en est pas de même. Je vais faire le tour du propriétaire et voir si je peux découvrir quelque chose qui vous convienne. »

Il fouilla les soutes à vivres et en ressortit les bras chargés de diverses viandes avec lesquelles il confectionna un repas éminemment satisfaisant.

« Pensez-vous maintenant pouvoir dormir, ma chérie ? » Après souper, une fois de plus serrée dans les bras de Costigan, Clio hocha affirmativement la tête et se blottit contre lui.

« Bien sûr, mon chéri. Maintenant que je vous ai près de moi, je ne crains plus rien. Je sais que d'une façon ou d'une autre, vous parviendrez, un jour, à nous ramener sur Terre. J'en ai la certitude absolue. Bonsoir, Conway.

— Bonne nuit, Clio, ma petite chérie », murmura-t-il, avant de retourner au chevet de Bradley.

Dans un délai normal, le capitaine reprit conscience et s'endormit naturellement. Pendant des jours, la vedette fonce vers notre lointain système solaire, des jours durant lesquels ses détecteurs demeurèrent muets.

« Je ne sais si je dois m'en plaindre ou m'en réjouir », remarqua plus d'une fois Costigan. Mais finalement, ces sentinelles immatérielles annoncèrent une vibration interférente. Il braqua immédiatement un faisceau sondeur en direction de l'engin repéré. Le visage de Costigan se durcit lorsque lui apparut la silhouette caractéristique du croiseur interstellaire de Nerado, loin derrière eux.

« Ma foi, une poursuite de ce genre a toujours été longue », dit, pour conclure, Costigan. « Il ne nous rattrapera pas d'ici quelque temps ! Mais que se passe-t-il ? Car la sonnerie d'alarme des détecteurs venait de nouveau de retentir. Il existait donc un autre objet à proximité. Costigan en étudia la trajectoire, et découvrit que droit devant lui, entre la vedette et leur soleil, s'approchait un autre croiseur névian !

— Ça doit être le navire jumeau, de retour de notre système solaire, avec son chargement de fer », déclara Costigan. « Lourdemment chargé comme il l'est, nous pourrions peut-être l'éviter. Il approche si vite que si nous parvenons à rester en dehors de la portée de ses détecteurs, tout ira bien. Il sera incapable de s'arrêter avant trois ou quatre jours. Cependant si notre super-vaisseau se trouve dans les parages, c'est le moment ou jamais pour lui de faire son apparition ! »

Il imprima à la vedette une puissante poussée latérale, puis, utilisant tous les amplificateurs disponibles pour alimenter son communicateur de bord, il en dirigea l'émission à l'adresse de ses amis du Service Triplanétaire.

Le Névian se rapprochait de plus en plus, essayant désespérément d'intercepter la vedette. Et il devint rapidement évident que bien que lourdement chargé, il pouvait infléchir suffisamment sa course pour passer à portée de batterie au moment où les deux vaisseaux se croiseraient.

« Certainement, de même que nous, ils connaissent la neutralisation partielle de l'inertie. » Costigan se mit à réfléchir. « Et si j'en juge par la façon dont ils se rapprochent, je parierais

qu'il a reçu l'ordre de nous effacer du cosmos. Il est évident qu'il sait ne pouvoir nous capturer vivants, compte tenu de la vitesse relative de nos deux vaisseaux. Je ne peux employer plus de poussée latérale sans détériorer les mécanismes de la gravité artificielle. Cependant tant pis, il nous faut en courir le risque. Allongez-vous tous les deux, pour le cas où ceux-ci nous lâcheraient brutalement.

— Pensez-vous parvenir à leur échapper, Conway ? » Clio fixait de ses yeux l'écran d'observation, regardant fascinée le vaisseau névian, dont la taille augmentait d'heure en heure.

« J'ignore si j'y parviendrai, ou non, mais je vais quand même essayer. Juste dans l'hypothèse d'un échec je vais aussi continuer à crier au secours. Tout le monde est attaché ? Très bien. Vedette, faites votre devoir ! »

Chapitre XIII

Une rencontre de géants

« Ralentis un peu les moteurs, Fred. Je crois entendre comme un lointain et faible appel », demanda brusquement Cleveland. Pendant des jours, le *Boise* avait parcouru des distances inimaginables dans l'espace interstellaire, et maintenant, la longue veille aux écouteurs touchait à sa fin. Rodebush coupa les réacteurs et, dans le ronflement des amplificateurs, une voix presque inaudible leur parvint : « ... Toute l'aide que vous pourrez nous donner... Samms, Cleveland, Rodebush ou tout autre membre du Service Triplanétaire qui pourrait m'entendre, écoutez ! Ici Costigan, en compagnie de M^{lle} Marsden et du capitaine Bradley. Nous allons dans une direction que nous supposons être celle de notre Soleil. Position actuelle : ascension droite environ six heures et déclinaison plus quatorze degrés environ, distance de Tellus inconnue, mais sans doute un bon nombre d'années-lumière. Tâchez de situer mon appel. Un croiseur névian nous rattrapera bientôt, un autre vaisseau se dirige vers nous, venant de notre système solaire. Nous parviendrons ou ne parviendrons pas à leur échapper. Mais nous avons besoin de toute l'aide que vous pourrez nous donner. Samms, Rodebush, Cleveland ou tout autre membre... » Sans relâche, la faible, faible voix se fit entendre, mais Rodebush et Cleveland n'écoutaient déjà plus. Plusieurs détecteurs à ultra-ondes avaient été immédiatement mis en action et en fonction des renseignements recueillis, le super-vaisseau triplanétaire fonça à une allure qu'il n'avait jusque-là jamais atteinte, ou même approchée. Une vitesse totalement incompréhensible et presque incalculable, telle que peut l'atteindre un corps solide en vol aninertiel, lorsqu'il est propulsé dans le vide le plus absolu par la poussée maximum des réacteurs de *Boise*, une poussée susceptible de soulever son énorme masse habituelle sous une gravité de 5 G. À cette

effarante vitesse, le super-vaisseau annihila pratiquement la distance, tandis qu'au-devant de lui, un éventail de faisceaux sondeurs fouillaient l'espace, à la recherche des trois fugitifs qui appelaient à l'aide.

« Avez-vous une idée de l'allure à laquelle nous marchons ? » demanda Rodebush, qui leva un instant les yeux de son écran d'observation. « Nous devrions maintenant le voir, puisque nous avons pu l'entendre et que la portée de nos instruments est certainement tout aussi grande que celle du communicateur qu'il doit utiliser.

— Non, je ne peux estimer notre vitesse sans disposer de données solides sur le nombre d'atomes par mètre cube de vide dans ces parages. » Cleveland regardait l'ordinateur. « C'est évidemment une constante qui détermine la friction du milieu ambiant par rapport à notre poussée. Nous ne pourrions pas poursuivre longtemps à cette vitesse. La température extérieure de la coque grimpe, ce qui prouve que nous filons plus vite que personne jusque-là n'a pu le calculer. Cela démontre également la nécessité d'un équipement qu'aucun de nous n'a jamais prévu pour un vol en haut espace : des parois réfrigérantes ou des panneaux réflecteurs, ou bien encore un écran protecteur spécial. Mais pour en revenir à la rapidité de notre vol, si nous prenons en considération les calculs de Throckmorton, elle doit être de l'ordre de 10^{27} km/seconde. À cette allure, tu ferais mieux de coller ton œil à l'écran. Même une fois que tu les auras repérés, tu ne sauras pas exactement où ils se trouvent, car nous ne connaissons pas avec précision toutes les vitesses entrant en ligne de compte : la nôtre, la leur et celle du faisceau à hyper-ondes. Et nous pourrions très bien arriver directement sur eux.

— Et d'un autre côté, si nous dépassons la vitesse de propagation des hyper-ondes, nous ne verrons plus rien du tout. Voilà qui nous promet bien du plaisir.

— Comment comptes-tu t'y prendre lorsque nous les aurons retrouvés ?

— Si nous arrivons avant qu'il ne soit trop tard, je les stopperai avec un rayon tracteur et les prendrai à bord. Si la bataille est déjà engagée... Les voilà ! »

L'image de la salle de pilotage de la vedette apparut sur l'écran.

« Salut, Fritz ! Salut, Cleve ! Soyez les bienvenus ! Où êtes-vous ? »

— Nous n'en savons rien », répliqua Cleveland, « et pas davantage où vous vous trouvez. Il est impossible de faire le point sans disposer de bases sérieuses. Je vois que vous êtes toujours de ce monde. Où sont les Névians ? De combien de temps disposons-nous encore ? »

— Pas de beaucoup, je le crains. Telles que se présentent les choses, ils vont arriver à portée d'ici dans une couple d'heures et vous n'avez même pas encore réagi sur mon réseau de détection.

— Une couple d'heures ! » Soulagé, Cleveland hurla presque les mots. « Voilà qui nous laisse tout le temps nécessaire ! En deux heures, nous pourrions pratiquement avoir quitté notre galaxie ! » Il s'interrompit sur un cri de Rodebush.

« Emets, Spud, émets ! » hurla le physicien lorsque l'image de Costigan eut soudain disparu de son écran. Il arrêta les moteurs du *Boise*, le stoppant immédiatement en plein espace, mais le contact avait été rompu. Costigan ne pouvait matériellement avoir entendu Rodebush lui demander de passer du communicateur à hyper-ondes aux émissions radio, afin qu'on puisse le repérer. Et de toute façon, eût-il entendu et obéi, que cela n'aurait servi à rien. La vitesse du *Boise* était telle qu'il avait croisé en un éclair la vedette et se trouvait maintenant à des millions et des millions de kilomètres au-delà des fugitifs au secours desquels il accourait et donc très au-delà de la portée de n'importe quel émetteur radio. Cependant Cleveland avait immédiatement compris ce qui s'était passé. Il disposait maintenant d'un minimum de chiffres sur lesquels travailler. Et ses mains voltigèrent sur les touches de la calculatrice.

« Inversez les réacteurs. Poussée maximale pendant dix-sept secondes », ordonna-t-il sèchement. « Ce n'est pas exactement ça, bien sûr, mais ça devrait nous rapprocher suffisamment pour nous permettre de les retrouver avec nos détecteurs. »

Pendant ces dix-sept secondes, le super-vaisseau fit machine arrière, à la même effrayante allure qu'il avait soutenue

jusque-là. La poussée des moteurs cessa et, se dessinant parfaitement sur les écrans d'observation, apparut la vedette névienne.

« Comme calculateur, je vous tire mon chapeau, Cleve », applaudit Rodebush. « Nous sommes maintenant si près que nous ne pouvons brancher les neutralisateurs pour le rattraper. Si nous utilisons la moindre dyne de poussée, nous les dépasserons d'un bon million de kilomètres avant même que je ne puisse couper les moteurs !

— Et cependant, leur appareil est si éloigné et va si vite que si nous conservons notre inertie, ça va exiger toute une journée à pleine poussée pour le rejoindre... Non, attends une minute... Nous n'y parviendrions même jamais ! » Cleveland était intrigué. « Que faire alors ? Faut-il essayer d'intercaler un potentiomètre sur le circuit des annulateurs d'inertie ?

— Non, nous n'en aurons pas besoin. » Rodebush expliqua dans l'émetteur : « Costigan ! nous allons vous arrêter avec un tracto-rayon, de l'intensité d'un faisceau tracteur. Surtout, quoi qu'il arrive, ne le coupez pas, ou nous ne pourrons vous récupérer à temps. Cela va peut-être ressembler à une collision, mais ne craignez rien. Nous nous arrimerons l'un à l'autre sans la moindre secousse.

— Un rayon tracteur en vol aninertiel ? » s'étonna Cleveland.

« Bien sûr, pourquoi pas ? » Rodebush régla la puissance au maximum et appuya sur un bouton.

Bien que les deux navires fussent distants de plusieurs centaines de milliers de kilomètres l'un de l'autre et que le tracto-rayon exerçât l'effet minimum dont il était capable, le super-vaisseau bondit vers la vedette à une allure qui lui fit couvrir, en un rien de temps, la distance qui les séparait. La vedette grossit sur les écrans, si rapidement, que les mécanismes automatiques de compensation eurent à peine le loisir d'intervenir pour conserver une certaine perspective à l'image. Cleveland eut un recul instinctif et se cramponna désespérément à ses accoudoirs tandis qu'il observait le spectacle du premier abordage spatial en vol aninertiel. Et même Rodebush, qui savait mieux que quiconque à quoi s'en

tenir, retint sa respiration et déglutit péniblement tant était inconcevable la rapidité avec laquelle se rapprochaient les deux vaisseaux.

Et si ces deux-là, qui avaient reconstruit le super-vaisseau, pouvaient à peine se contrôler eux-mêmes, que dire des trois passagers de la vedette, qui ne connaissaient absolument rien des possibilités miraculeuses du *Boise* ? Clio, qui, en compagnie de Costigan, surveillait l'écran d'observation, poussa un cri perçant et enfonça ses ongles dans les épaules de Conway. Bradley lâcha un grossier juron d'astronaute et s'apprêta à mourir sur l'instant. Costigan observa brièvement la scène, incapable d'en croire ses yeux, puis, en dépit de l'ordre reçu, lança sa main vers les commandes pour rompre le tracto-rayon. Trop tard. Avant que ses doigts agiles puissent appuyer sur les commandes, le *Boise* était sur eux et percutait de plein fouet la vedette. Le supervaisseau naviguait à son maximum de vitesse au moment de l'impact et, cependant, les plus délicats instruments enregistreurs de la vedette ne purent observer le moindre signe de choc. L'énorme globe heurta le relativement petit engin fusiforme et s'accrocha à lui, harmonisant instantanément et sans effort son effarante allure à celle infiniment plus réduite de la vedette. Clio sanglota de soulagement et Costigan, un bras passé autour d'elle, eut quelque peine à reprendre son souffle.

« Salut les baroudeurs de l'espace ! » s'écria-t-il. « Bien heureux de vous voir, etc., mais vous feriez mieux de tuer franchement un homme que de le faire ainsi mourir de peur ! Alors, c'est ça le super-vaisseau, n'est-ce pas ? C'est un sacré morceau !

— Salut, Murf ! Bonjour, Spud ! » s'exclama le haut-parleur.

« Murf ? Spud ? qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Clio, maintenant complètement remise de ses émotions, en levant vers lui un regard interrogatif. Il était évident qu'elle ne savait pas encore si elle devait aimer ou non, les surnoms dont ses sauveteurs baptisaient son Conway.

« Mon second prénom est Murphy. Aussi, m'ont-ils appelé comme ça depuis que j'étais haut comme trois pommes », expliqua Costigan. « Et maintenant, vous vivrez probablement

assez longtemps, du moins je l'espère, pour m'entendre traiter de bien d'autres noms beaucoup moins flatteurs !

— Ne parlez pas de la sorte. Nous sommes sauvés maintenant Conway... Spud ? C'est merveilleux qu'ils vous aiment ainsi, mais au fond c'est bien naturel. » Elle se nicha plus près encore de lui et tous deux écoutèrent parler Rodebush.

« ... Pas réalisé moi-même que cela semblerait si effrayant. Ça m'a épouvanté tout autant que quiconque. Oui, c'est lui. C'est un engin formidable et cela, d'ailleurs, est dû dans une large mesure, à un certain Conway Costigan, mais vous feriez mieux de passer à bord. Si vous voulez prendre vos bagages...

— C'est la meilleure ! » Costigan s'esclaffa et Clio eut un petit rire nerveux.

« Nous avons déjà fait tellement de transbordements que nous ne possédons pour tous biens que ce que nous avons sur le dos ! » expliqua Bradley. « Nous arrivons en vitesse, le Névian est sur nos talons.

— Y a-t-il quelque chose sur cette vedette qui vous intéresserait ? » demanda Costigan.

« Peut-être, mais nous ne disposons pas d'un sas assez large pour la prendre à bord, et le temps nous est compté. Laissez-en les commandes au point mort, ce qui nous permettra de déterminer sa position si, par la suite, nous voulons la récupérer.

— Très bien. » Les trois silhouettes en armure passèrent dans le sas ouvert du *Boise*. Le rayon tracteur fut coupé et la vedette s'éloigna, à une prodigieuse vitesse, du supervaisseau maintenant stationnaire.

« On ferait peut-être mieux, pour le moment, d'abrégé un peu les présentations ! » Le capitaine Bradley interrompit ainsi les effusions des retrouvailles. « Vous m'avez fait une telle peur que j'ai dû vieillir de dix ans en une seconde, en vous voyant nous arriver dessus comme ça, et peut-être suis-je encore quelque peu secoué. Cependant ce Névian nous serre de près et, si vous ne le savez pas déjà, je peux vous garantir qu'il n'a rien d'un croiseur léger.

— Pour ça, c'est vrai ! » admit Costigan. « Est-ce que vous vous croyez en mesure de l'affronter ? Vous avez sur lui un

avantage certain, celui de la vitesse. Vous pourrez toujours filer en cas de péril.

— Fuir ? » Cleveland éclata de rire. « Il nous reste un compte à régler avec ce navire. Nous l'avons déjà contraint à s'arrêter une fois, jusqu'à ce que nous ayons grillé une rangée de nos générateurs. Depuis, nous avons pu les réparer et nous le recherchons partout. Nous étions à sa poursuite lorsque votre message nous est parvenu. Regardez ! C'est lui qui prend le large ! »

Et en vérité, le Névian s'enfuyait. Son commandant venait de détecter et de reconnaître, surgissant du néant, l'énorme vaisseau qui volait au secours des trois fugitifs en provenance de Névia. Ayant déjà dû affronter ce redoutable cuirassé, le Névian ne brûlait pas d'en découdre de nouveau. C'est pourquoi ses réacteurs latéraux tentaient de l'éloigner le plus rapidement possible du formidable vaisseau de ligne triplanétaire. En vain. Un rayon tracteur le saisit et avant que Rodebush lui ait restitué son inertie, le *Boise* bondit sur lui.

Cleveland força les deux navires à une relative immobilité en augmentant progressivement l'intensité du tracto-rayon. Et cette fois, l'amphibien ne put le sectionner. Derechef, la cisaille énergétique névienne tenta d'entamer et de sectionner le faisceau tracteur, cependant celui-ci ne faiblit, ni ne céda. Les générateurs reconstruits du compartiment étaient maintenant prévus pour fournir instantanément toute la puissance désirable et ils répondirent parfaitement à ce qu'on attendait d'eux. Puis, le terrible arsenal triplanétaire entra alors en action.

On largua des containers de corrosifs. Les rayonnements à infra et hyper-ondes se déchaînèrent, les voraces macrorayons rongèrent avidement les défenses néviennes et celles-ci une par une, s'effondrèrent. En désespoir de cause, le commandant ennemi consacra toute la puissance de ses générateurs à l'alimentation de son écran polycyclique. Ce fut seulement pour voir le trépan semi-solide de Cleveland s'y enfoncer progressivement. Une fois l'écran perforé, la fin arriva vite. Un lanceur secondaire S X 7 était maintenant monté au centre des bobinages du puissant projecteur n° 10 et une violente décharge perça de part en part le croiseur névian. Dans cette brèche, se

précipitèrent les terribles bombes d'Adlington et leurs sinistres compagnes. Là où elles pénétraient la vie s'arrêtait. Toutes ses défenses annihilées sous le feu des batteries du *Boise*, le métal du vaisseau névian explosa en un gigantesque nuage de vapeur. Cette nuée incandescente contenait peut-être, de-ci, de-là, une gouttelette ou deux de matériau ayant seulement été liquéfié. Ainsi périt le navire jumeau et Rodebush alors orienta ses écrans sur le vaisseau de Nerado. Mais cet Amphibien, éminemment intelligent, avait suivi le déroulement de la bataille. Il avait depuis longtemps abandonné la poursuite de la vedette et ne s'était pas précipité aux côtés de son compagnon dans un affrontement sans espoir, avec les Telluriens. Ses détecteurs analytiques, en effet, avaient enregistré dans leurs moindres détails les caractéristiques de chaque arme et de chaque écran utilisé. De prodigieux torrents d'énergie jaillissaient de ses réacteurs, afin de réduire sa vertigineuse allure, et de lui permettre d'effectuer un immense demi-tour en direction de Névian. Ses savants et ses mécaniciens doublaient et quadruplaient la puissance de ses installations déjà titanesques, de façon à égaler et si possible surpasser, celles du super-vaisseau triplanétaire.

« Doit-on le tuer tout de suite, ou le laissons-nous souffrir un peu ? » demanda Costigan.

« Je suis partisan d'attendre un peu », répondit Rodebush. « Qu'en penses-tu, Cleve ? »

— D'accord », dit Cleveland d'un ton entendu, devinant et approuvant le raisonnement de son collègue. « Laissons-le nous guider vers Névian, sans lui nous pourrions être dans l'incapacité de jamais la découvrir. Tant que nous y sommes, je veux faire comprendre à ces êtres qu'ils feront bien d'y réfléchir à deux fois avant d'entreprendre de nouveaux raids sur notre système solaire. »

C'est ainsi que le *Boise* se lança à la poursuite du navire névian, augmentant d'à peine quelques dynes sa poussée, de façon à calquer sa vitesse sur celle de son gibier.

Donnant l'impression d'être à la limite de ses possibilités, le *Boise* se garda bien d'arriver à proximité du pirate qui s'enfuyait. Cependant, il fit en sorte de le suivre de

suffisamment près pour que le croiseur névian demeure en permanence sur ses écrans.

Et Nerado n'était pas le seul à renforcer son vaisseau. Costigan connaissait parfaitement et respectait hautement le savant capitaine névian. Sur ses conseils, on consacra beaucoup de temps à augmenter la puissance de feu du super-vaisseau, jusqu'à la limite théorique de sa résistance mécanique et des capacités de son réacteur au fer.

Cependant, en plein espace, le Névian ralentit.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Rodebush aux fugitifs. « Ce n'est pas encore le moment du renversement, n'est-ce pas ? »

— Non. » Cleveland secoua négativement la tête. « Pas avant un jour au moins ! »

— À mon avis, ils sont en train de nous mijoter quelque chose », dit Costigan. « Ayant beaucoup fréquenté ce lézard, je peux vous assurer qu'il aura transmis ses instructions pour la préparation d'un Comité de bienvenue. Nous arrivons sans doute trop tôt et il essaie de gagner du temps. D'accord ? »

— D'accord », répondit Rodebush. « Mais je ne vois pas l'utilité pour nous d'attendre si vous êtes certain de savoir laquelle parmi ces étoiles que nous voyons devant nous est Névian. Qu'en penses-tu, Cleve ? »

— Je partage absolument ton avis !

— Il reste à décider si nous détruisons le Névian d'abord ?

— Vous pouvez essayer », remarqua Costigan. « À condition d'être parfaitement sûr de pouvoir filer si ça tourne mal ! »

— Quoi ? fuir ? » s'exclama Rodebush.

« Exactement. Fuir. Comme cela s'épelle « F.U.I.R. ». Je connais ces phénomènes mieux que vous. Croyez-moi, Fritz, il ne faut pas les sous-estimer. »

— Peut-être bien, au fond ! » admit Rodebush. « Nous jouerons donc la carte de la sécurité. »

Le *Boise* s'élança sur le Névian, faisant feu de toutes ses pièces. Mais comme Costigan l'avait prédit, le croiseur de Nerado était prêt à faire face à toute éventualité. Et contrairement à son navire jumeau, son équipage était composé de techniciens parfaitement au courant des principes

fondamentaux des armes qu'ils employaient. Des faisceaux, des barres et des lances d'énergie scintillèrent et s'enflammèrent, des pinceaux et des champs de forces tranchèrent, tailladèrent et poignardèrent, les écrans défensifs s'embrasèrent, projetant alentour des flots aveuglants d'étincelles. L'opacité rouge lutta farouchement contre le rideau violet d'annihilation. Des projectiles solides et des torpilles téléguidées furent lancés pour être purement et simplement désintégrés, ou exploser en vain en plein espace, ou pour disparaître sans résultat contre les impénétrables champs polycycliques. Même le trépan de Cleveland se révéla inefficace. Les deux vaisseaux étaient totalement équipés de machines alimentées par l'énergie résultant de la désintégration du fer et tous deux avaient un équipage de savants capables de tirer le maximum de leurs installations. Aucun des deux ne pouvait mettre l'autre à mal.

Le *Boise* disparut en un éclair et atteignit Névias en quelques minutes. Il s'enfonça dans l'atmosphère rouge, piquant vers la cité que Costigan savait être le port d'attache de Nerado.

« Attendez un peu ! » avertit brusquement Costigan. « Il y a là-dessous quelque chose que je n'aime pas ! »

Tandis qu'il parlait, jaillit de la cité vers le ciel, une nuée de boules étincelantes. Les Névians avaient maîtrisé le secret des sphères explosives des poissons des abysses, et en déchaînaient un véritable tir de barrage contre leur visiteur tellurien.

« Est-ce cela ? » demanda calmement Rodebush. Les boules destructrices anéantissaient même l'atmosphère au-delà de l'écran polycyclique, mais cette muraille, elle-même, n'en était guère affectée.

« Non. C'est cela. » Et Costigan montra du doigt un dôme hémisphérique d'un rouge transparent qui englobait un groupe de bâtiments surplombant le restant de la cité. « Ni ces hautes tours ni ces écrans n'existaient la dernière fois que j'étais ici. Nerado tentait bien de gagner du temps, et c'est également ce qu'ils sont en train d'essayer là en dessous. C'est la raison de toutes ces boules de feu, et un signe favorable, d'ailleurs, car cela indique qu'ils n'ont pas encore terminé leurs préparatifs. Nous ferions bien d'attaquer sans tarder. S'ils étaient vraiment

prêts, nous n'aurions qu'une seule chose à faire, c'est filer d'ici tant que nous sommes encore entiers... »

Nerado était resté en contact avec les savants de sa cité, et leur avait transmis ses instructions pour la construction de convertisseurs et de générateurs d'une telle taille et d'une telle puissance qu'ils auraient pu même venir à bout des défenses du super-vaisseau. Ces machines, cependant, n'étaient pas encore opérationnelles, les possibilités inhérentes aux vols intégralement aninertiels n'étant pas, et pour cause, entrées en ligne de compte dans les calculs de Nerado.

« Vous feriez mieux de lâcher quelques containers sur ce dôme, les gars », suggéra Rodebush à ses canonniers.

« Nous ne pouvons pas », fut l'immédiate réponse d'Adlington. « Ce n'est même pas la peine d'essayer. C'est un écran polycyclique. Pouvez-vous le percer ? En ce cas, j'ai ici un bijou de bombe que nous avons spécialement conçue et qui fera l'affaire, si vous parvenez à la protéger jusqu'à ce qu'elle touche l'eau.

— Je vais essayer », répondit Cleveland, sur un hochement de tête affirmatif du physicien. « Je n'ai pas réussi à perforer les polycycliques de Nerado, mais je ne pouvais pas prendre d'élan contre lui, ni l'éperonner, il reculait à chacune de mes poussées. Mais cet écran en bas ne peut se dérober devant nous et sans doute ainsi, arrivera-t-on à quelque chose ! Préparez votre engin « maison ». Accrochez-vous tous ! »

Le *Boise* prit de l'altitude, et de plusieurs kilomètres de haut plongea droit au travers d'un déchaînement de bombes désintégratrices, de rayons et de projectiles en un piqué qui se stoppa brutalement lorsque le tube creux d'énergie qu'était le trépan de Cleveland gronda sauvagement en percutant l'écran hémisphérique dans un choc d'où jaillirent des étincelles de la taille d'un éclair. Alors qu'il attaquait de la sorte, renforcé par l'élan terrible emmagasiné lors de son piqué par l'astronef, et soutenu par de prodigieux générateurs débitant à pleine puissance, le trépan s'enfonça irrémédiablement, perforant et déchirant furieusement les multiples couches de cette barrière indéformable et infranchissable de pure énergie. Puis, entre le trépan appuyé par la masse plongeante du *Boise* et la muraille

immatérielle alimentée par l'énergie de la désintégration du fer, se déroula un combat spectaculaire et fascinant.

Ce fut une chance que ce jour-là, le super-vaisseau triplanétaire disposât dans ses réservoirs d'immenses quantités de fer allotropique. Il était également heureux que ses convertisseurs et ses générateurs, gigantesques à l'origine, aient vu leurs capacités doubler et quadrupler tout au long du trajet vers Névian ! Car la forteresse ceinturée d'eau était prévue pour pouvoir soutenir les plus violents assauts. Mais l'élan et la puissance du *Boise* étaient irrésistibles et les générateurs du bord déversaient jusqu'à leurs derniers watts de puissance dans ce vorace cylindre de flammes infernales, qui dévorait tout sur son passage.

Ce trépan transperça l'écran névian et dans la lumière du tube d'énergie, Adlington largua sa bombe « spéciale ». Et en vérité, elle était effectivement spéciale ! Son diamètre était tel qu'elle passait tout juste par l'orifice central du puissant projecteur n° 10. En outre, elle était si lourdement chargée en isotopes instables du fer, que son explosion n'aurait jamais été envisagée, ne serait-ce qu'un instant, sur une planète dont l'existence même aurait importé aux assaillants... Elle fut propulsée tout au long des parois semi-solides du cylindre de forces et disparut sous la surface de l'océan névian.

« Coupez tout ! » hurla Adlington, et tandis que le trépan scintillant s'évanouissait, le bombardier appuya sur le bouton de mise à feu de son engin.

Pendant quelques instants, le résultat de l'explosion parut insignifiant : un grondement feutré et sourd fut tout ce que l'on entendit d'une secousse qui ébranla la rouge Névian jusqu'en son centre, de même que ne fut visible qu'un lent soulèvement des eaux. Mais ce soulèvement ne s'arrêtait pas. Il sembla aux observateurs, maintenant haut dans les cieux, lors de ce lent mouvement ascensionnel de la masse liquide, qu'une crevasse s'ouvrait soudain, révélant un immense gouffre béant creusé dans le lit rocheux de l'océan. Ces paresseuses montagnes d'eau continuèrent à s'élever de plus en plus haut, arrachant et broyant sans effort, au passage, chaque bâtiment, chaque

structure, chaque débris solide provenant de la cité névienne, pour les projeter au loin, en tous sens.

Aplaties, rejetées en arrière sur des kilomètres, les eaux ballottées furent littéralement comprimées, laissant exposés le sol nu et les rocs déchiquetés qui avaient été, voici un moment à peine, l'assise d'une cité prospère et affairée. D'énormes rafales de gaz incandescents jaillirent vers le ciel, secouant même l'énorme masse du super-vaisseau planant au-dessus du site de l'explosion. Puis, les millions de tonnes d'eau ainsi déplacées se ruèrent pour parachever la destruction déjà complète de la cité. Des torrents furieux se déversèrent dans le cratère ainsi formé, le remplirent et en débordèrent, s'en retirant et s'y engouffrant à plusieurs reprises, causant ainsi des raz de marée qui balayèrent une bonne moitié des immenses océans de cet énorme globe. La cité était à jamais réduite au silence.

« Mon Dieu ! » Cleveland, horrifié, fut le premier à rompre le silence accablant. Il passa sa langue sur ses lèvres. « Mais... nous devons le faire... et par rapport à Pittsburgh, ce n'est pas plus terrible. Ils avaient dû évacuer tout le monde, à l'exception du personnel militaire.

— Bien sûr. Que faisons-nous maintenant ? » demanda Rodebush. « Je suppose que nous allons d'abord nous assurer qu'il n'existe pas d'autre...

— Oh non, Conway ! Non ! Ne les laissez pas faire ! » Clio sanglotait ouvertement. « Quant à moi, je regagne immédiatement ma cabine pour me cacher sous mes draps ! De ma vie, je n'oublierai cette scène !

— Du calme, Clio. » Le bras de Costigan se resserra autour d'elle. « Il nous faut les chercher, mais nous n'en trouverons aucun autre. Un seul dôme, s'il avait été terminé, aurait été amplement suffisant. » Le *Boise* fit plusieurs révolutions autour de la planète. Ils ne découvrirent rien d'analogue, achevé ou en cours d'installation et, à leur grande surprise, les Névians ne se livrèrent à aucune manifestation d'hostilité.

« Je me demande pourquoi », s'étonna Rodebush. « Bien sûr, nous non plus, nous ne les attaquons pas. Cependant, on aurait pu croire... Pensez-vous qu'ils attendent Nerado ?

— Probablement. » Costigan réfléchit un moment. « Nous ferions mieux, nous aussi, de l'attendre, nous ne pouvons pas en rester là !

— Mais si nous ne parvenons pas à remporter l'engagement, ce sera l'impasse... » La voix de Cleveland était troublée.

« Nous ferons quelque chose ! » déclara Costigan. « Cette affaire doit être réglée d'une façon ou d'une autre avant que nous ne partions d'ici. Nous devons d'abord essayer de parlementer. J'ai idée que... en l'occurrence, on ne risque rien à l'envisager. Et je sais qu'il peut nous entendre et nous comprendre. »

Nerado arriva. Au lieu de s'en prendre à eux, son navire demeura paisiblement immobile à une distance de deux ou trois kilomètres du *Boise*, lui aussi dans l'expectative. Rodebush dirigea son communicateur sur le Névian.

« Capitaine Nerado, je suis Rodebush, du Service Triplanétaire. Quelles sont vos intentions concernant la présente situation ?

— Je voudrais vous parler. » La voix du Névian leur parvenait clairement par le haut-parleur. « Vous êtes, je m'en rends compte maintenant, une forme de vie beaucoup plus intelligente que nous l'avions cru jusque-là. Une forme de vie peut-être aussi évoluée que la nôtre. Il est regrettable que nous n'ayons pas pris le temps de nous entretenir plus avant avec vous lorsque, pour la première fois, nous avons approché votre planète, car de la sorte, bien des vies, tant telluriennes que néviannes, auraient pu être épargnées. Mais le passé est le passé. En tant qu'êtres pensants, vous comprenez certainement la vanité de poursuivre un combat dans lequel ni l'un ni l'autre n'avons rien à gagner. Vous pouvez, bien sûr, détruire d'autres cités néviannes, auquel cas je me verrais contraint d'aller en faire autant sur votre Terre. Cependant, pour des créatures douées de raison, une telle conduite serait parfaitement stupide. » Rodebush coupa le faisceau du communicateur.

« Le pense-t-il vraiment ? » demanda-t-il à Costigan. « Ses propos sont pleins de bon sens, mais...

— Ça ne me paraît pas très catholique », intervint Cleveland. « C'est presque trop raisonnable pour être vrai !

— Pourtant, je crois que ses paroles sont sincères et que les mots qu'il vient de prononcer expriment bien le fond de sa pensée », assura Costigan à ses compagnons. « J'avais idée que cela tournerait ainsi. Cela correspond parfaitement à leur nature. Ce sont des êtres raisonnables et dépourvus de passion. C'est curieux, il leur manque bien des caractéristiques humaines, mais ils ont des qualités que je voudrais voir posséder par bien des Telluriens. Passez-moi le micro, je parlerai au nom de Triplanétaire. » Et le contact fut rétabli.

« Capitaine Nerado », salua-t-il. « Ayant été en votre compagnie et parmi votre peuple, je sais que vous pensez ce que vous dites et que vous parlez au nom de votre race. De même, je crois que je peux m'exprimer au nom du Conseil Triplanétaire, l'organisme de Gouvernement de trois des planètes de notre système solaire, en vous confirmant qu'il n'y a aucune raison de poursuivre cette lutte entre nos deux races. J'ai, de mon côté, été contraint par les circonstances, à accomplir certains actes que je réprouvais, mais comme vous l'avez dit, le passé est le passé. Nos deux espèces ont beaucoup à gagner par un échange amical et mutuel de matières premières et d'idées, alors que nous ne pouvons rien attendre d'une éventuelle prolongation de cette guerre, sinon une extermination réciproque. Je vous offre l'amitié triplanétaire. Voulez-vous abaisser vos écrans et venir à bord pour signer un traité ?

— Mes écrans sont coupés. J'arrive. » Quoique assez inquiet, Rodebush débrancha les siens et une chaloupe névienne pénétra dans le sas principal du *Boise*.

Puis, à une table, dans la salle de pilotage du premier super-vaisseau triplanétaire, fut rédigé le premier traité intersystèmes. D'un côté, se tenaient trois Névians amphibiens, à la tête conique, au long cou sinueux, créatures écailleuses à quatre pattes, nous apparaissant comme des monstres. De l'autre, des êtres humains, créatures aériennes à la tête ronde, au cou petit, au corps nu, bipèdes, également repoussantes pour les délicats Névians.

Cependant, chacun des représentants de deux races aussi différentes sentait le respect dû à l'autre croître de minute en minute au fur et à mesure des conversations.

Les Néviens avaient détruit Pittsburgh, mais la bombe d'Adlington avait complètement pulvérisé une importante cité névienne. Un vaisseau névien avait anéanti une flotte triplanétaire, mais Costigan avait dépeuplé toute une agglomération névienne, sérieusement endommagé une autre et descendu de nombreux vaisseaux néviens. Les pertes en vies et les dommages matériels s'équilibraient donc. Le système solaire était riche en fer et la clientèle névienne serait la bienvenue. La rouge Névia possédait d'abondants gisements de substances qui, sur Terre, étaient soit rares, soit d'importance vitale, soit même les deux à la fois. C'est pourquoi il fallait encourager le commerce. Les Néviens détenaient des connaissances et des techniques inconnues de la science terrestre, mais étaient, par contre, ignorants de bien des choses pour nous banales. C'est pourquoi il était hautement désirable de procéder à des échanges de livres et d'étudiants...

Ainsi fut signé le traité de paix éternelle triplanétero-névien. Nerado et ses deux compagnons furent cérémonieusement escortés jusqu'à leur vaisseau et le *Boise* s'envola en propulsion aninertielle vers la Terre, apportant la bonne nouvelle que la menace névienne n'était plus.

Clio, maintenant astronaute chevronnée, et immunisée même contre l'horrible nausée aninertielle, se trémoussait gaiement dans les bras de Costigan et lui riait au nez.

« Vous pouvez bien me raconter tout ce que vous voudrez Conway, Murphy, Spud Costigan, mais je les apprécie toujours aussi peu ! Ils me donnent la chair de poule. Je suppose que ce sont en réalité des créatures estimables, talentueuses, cultivées et tout et tout, mais je vous parie quand même qu'il faudra un long, un bien long moment, avant que quiconque sur Terre ne commence à vraiment les aimer ! »

FIN LIVRE I